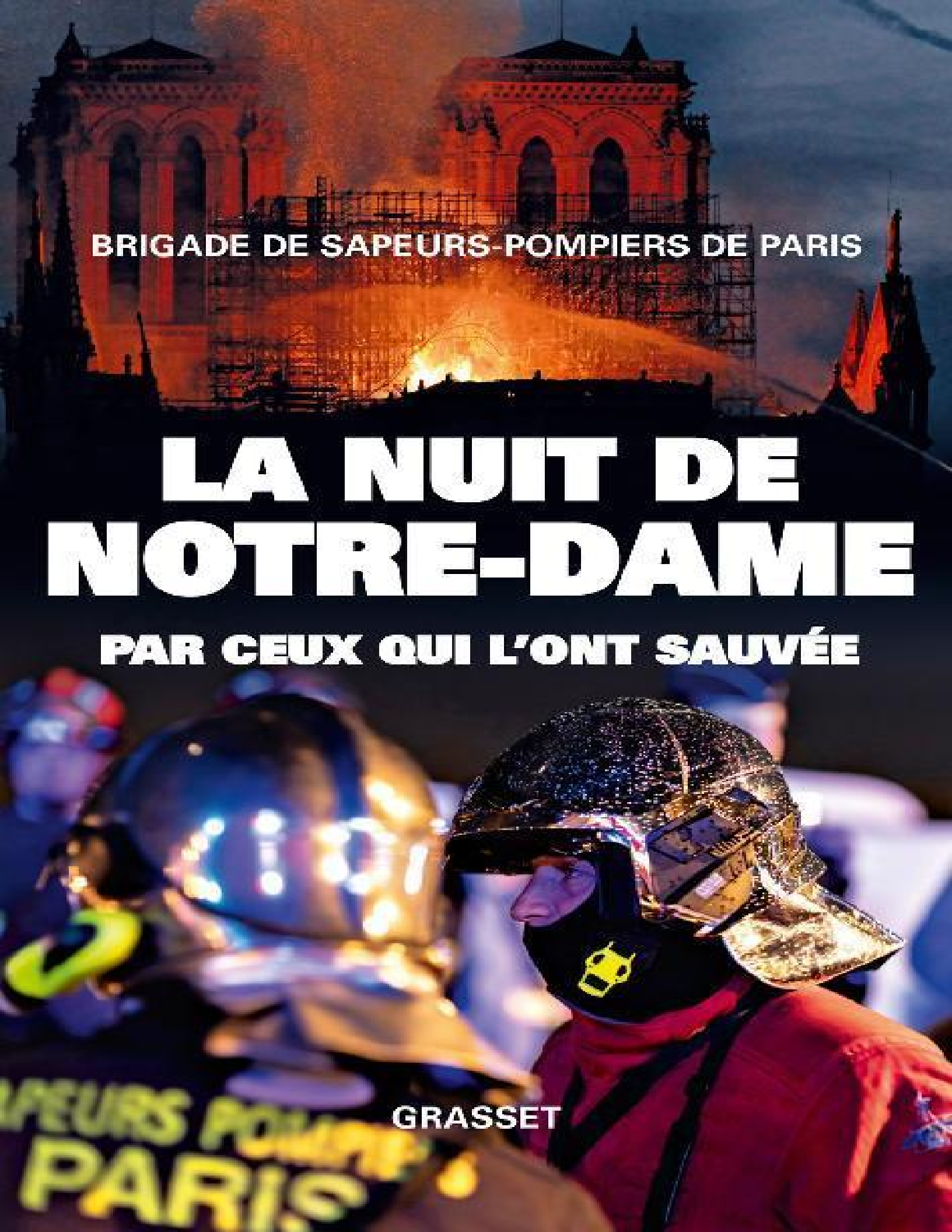

BRIGADE DE SAPEURS-POMPIERS DE PARIS
LA NUIT DE NOTRE-DAME
PAR CEUX QUI L'ONT SAUVÉE
GRASSET

BRIGADE DE SAPEURS-POMPIERS DE PARIS
et ROMAIN GUBERT

LA NUIT DE NOTRE-DAME

PAR CEUX QUI L'ONT SAUVÉE

BERNARD GRASSET
PARIS

15 avril 2019, 7h45, Centre de secours Poissy,
rue du Cardinal-Lemoine, V^{e} arrondissement de Paris.

Ce matin, l’adjudant-chef Jérôme sait déjà que son début de semaine sera chargé. Dans quelques jours, celui qui dirige depuis trois ans la caserne du Quartier latin et ses cinquante pompiers prendra des vacances. Une longue « perm’ » pas comme les autres. Avec sa femme, une infirmière rencontrée dans les couloirs des urgences de l’hôpital du Kremlin-Bicêtre en déposant la victime d’un accident de circulation, ils vont enfin réaliser un vieux projet : s’envoler pour New York avec des amis de Franche-Comté, leur région natale.

Dans deux jours, il déposera leurs trois enfants chez ses parents près de Besançon avant de traverser l’Atlantique pour la première fois. Comme toujours lorsqu’il s’absente hors de la caserne, tout doit être en ordre pour laisser place nette à son adjoint. Il a donc mille choses à faire avant de monter dans l’avion.

Lorsqu’il avait 20 ans, Jérôme ne se rêvait pas avec un casque de pompier sur la tête mais s’imaginait prof de sport, sa passion. C’est un ami de ses parents, lui-même sous-officier à la Brigade de sapeurs-pompiers de Paris, la BSPP, qui lui a conseillé d’y faire son service national pour découvrir le métier. À la fin des années 1990 après le bac, Jérôme a donc rejoint la Brigade, en signant un contrat de cinq ans.

« Le jour où j’ai compris que j’allais faire ma vie comme pompier, nous venions d’intervenir sur un feu dans un petit studio de la rue Saint-Denis. Alors que je rangeais les tuyaux au pied du camion, une dame dont le maquillage cachait un âge respectable s’est avancée vers moi et m’a dit : “Mon petit, on dit que nous faisons le plus vieux métier du monde. Mais vous, vous faites le plus beau métier du monde. Vous féliciterez vos

camarades.” Je me suis retrouvé tout bête sans trop savoir quoi répondre à cette étonnante déclaration. En riant intérieurement, je me suis dit que cette dame n’avait pas tort et que j’avais sans doute trouvé mon chemin. »

Jérôme est face à ses hommes rassemblés dans la courette de la caserne coincée entre le Panthéon, le Collège de France, l’Institut du monde arabe et le lycée Henri-IV. Comme chaque lundi, à la même heure, dans chacune des 76 casernes de la BSPP, le rassemblement est solennel.

« Deux pompiers lèvent le drapeau tricolore, puis nous chantons *la Marseillaise*. Parfois, nos voix portent au-delà des immeubles élégants qui peuplent le quartier. Les habitants, nos voisins, y sont habitués mais en sortant du métro de bon matin, les passants sont souvent surpris d’entendre l’hymne national. Cette *Marseillaise*, ce n’est ni du folklore ni le respect des traditions, mais un rite nécessaire. Le salut au drapeau donne du sens à notre mission. Il l’habite. Il nous habite.

Comme tous les lundis, je lance “l’appel”.

“Caporal Larminier.

— Mort au feu ! répondent mes hommes au garde-à-vous.

— Caporal Saganta.

— Mort au feu !

— Sergent Pailot.

— Mort au feu !

— Sapeur de première classe Blouet.

— Mort au feu !

— Sergent Mercier.

— Mort au feu !

— Caporal-chef Martin.

— Mort au feu !”

Ces 26 noms sont ceux de nos camarades de la Brigade qui ne sont jamais revenus d’intervention ces trente dernières années. Ils forment une sorte de monument aux morts oral. Comme de coutume, je rends un hommage particulier à l’un de nos disparus. Ce matin, je raconte aussi brièvement la vie du sergent-major Herman, avalé par les flammes dans une

cave d’un immeuble du boulevard de Bonne-Nouvelle. C’était il y a cent ans, mais nous n’oublions jamais ceux qui incarnent notre devise : “Sauver ou périr”. Depuis sa création il y a deux siècles, la Brigade compte 380 “morts pour la France” et 91 “morts au feu”. Ils sont honorés à tour de rôle et pour toujours.

Je fais l’appel des présents, c’est la règle, même si j’ai déjà salué la plupart de mes hommes autour d’un café. Nos relations sont chaleureuses mais je n’oublie pas que je suis leur chef. Certains d’entre eux ont à peine 20 ans et pourraient être mes fils. Ou mes filles d’ailleurs, puisque la caserne compte deux jeunes femmes, pompiers à part entière. Nous vivons ensemble, nous faisons du sport ensemble, nous travaillons ensemble. Le café du matin, c’est pour prendre des nouvelles de celui qui vient d’être papa et vient de passer quelques jours chez lui ou pour taquiner ceux qui étaient en perm’. Je leur rappelle qu’ils ne sont pas ici pour se reposer de leur week-end et qu’ils n’ont pas intérêt à traîner la patte pendant nos deux séances de sport quotidiennes. C’est à ce moment que je mesure aussi les petits riens qui constituent l’ambiance d’une caserne. En vingt ans de Brigade, je sens quand le collectif se grippe.

Avec le caporal de jour, nous déroulons les missions de la semaine. Ces tâches seront évidemment bouleversées par les “sorties”, nos interventions. Nous “décalons” plusieurs fois dans la journée. Une drôle d’expression venue de l’époque où la Brigade n’avait pas de camions. Pour partir sur feu, il fallait enlever les cales sous les charrettes tirées par des chevaux. Nous décalons dix ou quinze fois dans la journée, parfois plus. Malgré ça, nous avons un emploi du temps très précis. Les formations, les inspections de sécurité dans les bâtiments recevant du public, etc. Lorsque nous ne sommes pas en intervention, mes pompiers n’attendent pas sur un canapé. »

11 heures, état-major de la Brigade, porte de Champerret,
XVII^{e} arrondissement de Paris.

Des dizaines de dossiers encombrent le bureau du général Jean-Marie Gontier. Ce géant rentre d’un séjour d’une semaine à Harvard aux États-Unis où il a participé à un séminaire sur le management de crise et le leadership en situation d’urgence. Des médecins, des pilotes d’avion, des humanitaires venus des quatre coins du globe y ont confronté leurs

expériences. Il leur a parlé gestion de crises à la française. Le soir du Bataclan, en novembre 2015, il était le chef d'état-major opérationnel de la Brigade. Depuis cette cellule de veille permanente ont été envoyés les camions de secours vers le Stade de France, les terrasses de l'Est parisien puis la salle de concert. Les autres intervenants ont raconté les décisions qu'ils ont eu à prendre pendant les premières minutes d'une catastrophe aérienne ou d'un séisme. Dans ces métiers où tout bascule d'une seconde à l'autre, les chefs doivent décider le plus rapidement possible. Se tromper, c'est parfois conduire des civils ou ses propres hommes à la mort. Échanger avec ceux qui ont vécu, souvent seuls, ces intenses moments de stress, est précieux.

Entre le général Gontier et le général Gallet, le patron de la Brigade, la machine est parfaitement rodée depuis des années. Lorsqu'ils étaient tous les deux colonels, ils ont commandé ensemble l'un des trois groupements d'incendie de la région parisienne. Devenus amis, ils se sont répartis les tâches pour gérer la Brigade en confiance et avec efficacité.

Pendant l'absence du général Gontier, la Brigade et ses 8 500 « personnels » qui interviennent dans Paris et les départements de la petite couronne au service de 7 millions d'habitants n'ont pas chômé. Deux jours plus tôt, le samedi, les Gilets jaunes ont investi une nouvelle fois les Champs-Élysées. Ses hommes ont parfois été pris à partie par des groupes de casseurs mêlés aux manifestants. Le général souhaite faire un point sur le déroulé de cette journée en relisant les comptes rendus établis par les officiers mobilisés.

Au sein de l'armée française, Gontier n'est pas un général comme les autres. Il n'est pas passé par Saint-Cyr ou Polytechnique. Mais par la fac, où il a décroché un troisième cycle universitaire en sciences politiques, puis en finance. Il a travaillé quelque temps dans une banque. Mais la Brigade, il en a toujours connu tous les secrets. Son père était sous-officier à la BSPP et il a passé son enfance et son adolescence dans les casernes de pompiers de toute l'Ile-de-France. « Après mon bac, l'ancien enfant de troupe que j'ai été souhaitait connaître d'autres horizons. Il y avait sans doute pas mal d'appréhension de ma part : je n'ai jamais oublié le visage de mon père rentrant de certaines interventions lourdes ni la peur de ma mère. Mais on n'échappe pas à son destin. Après quelques années en costume cravate, j'ai

compris que je ne ferais pas toute ma vie des bilans comptables et de l'analyse financière. Et que je devais devenir pompier à mon tour. »

À la Brigade, personne n'est bombardé officier supérieur sans connaître le feu et le quotidien du service aux victimes. Comme tous les officiers de la Brigade, Gontier a pratiqué des dizaines de massages cardiaques. Il a été soldat du feu, lance en main, sur de nombreux incendies. Dont certains qu'il n'oubliera jamais, comme ce règlement de comptes entre dealers, dans un immeuble de Seine-Saint-Denis. Lui et ses hommes ont échoué à sauver des flammes une famille dont l'appartement avait été aspergé d'essence.

Officier supérieur, il a aussi effectué de nombreux allers-retours dans « la Verte », l'armée de terre, dont dépend la Brigade. Souvent dans les bureaux de l'état-major, où ses compétences en finance ne sont pas passées inaperçues : au milieu des années 1990, il a travaillé à la réorganisation des régiments, après la suppression du service national par Jacques Chirac. Il y a quelques années, il a piloté la formation de six promotions successives d'élèves de Polytechnique comme chef de corps de cette grande école d'ingénieurs sous tutelle du ministère de la Défense. Il a aussi participé à de belles missions sur le terrain, comme au début des années 2000 en Sierra Leone avec l'armée britannique, chargée de pacifier ce pays ravagé par la guerre civile et ses dizaines de milliers de morts et de mutilés.

La réunion d'état-major du matin achevée, Gontier sait qu'il a un tunnel administratif devant lui avant de retrouver sa famille dans son appartement de fonction au sixième étage de la caserne, et qui ne l'a pas vu ces derniers jours. Il aimerait ne pas rentrer trop tard ce soir : sa fille prépare les partiels de son école d'ingénieurs et il voudrait prendre du temps pour discuter avec elle.

13h45, Centre de secours Poissy,
rue du Cardinal-Lemoine, V^{e} arrondissement de Paris.

Le sergent-chef Jérémy prépare depuis quelques semaines une « VOP » (vérification obligatoire périodique), une revue annuelle de tous les matériels de la caserne. Demain, plusieurs officiers de l'état-major inspecteront notamment un engin, baptisé PS (pour premier secours), un camion conçu spécialement pour la BSPP qui peut alternativement secourir

des victimes ou intervenir sur un incendie. Ancien ambulancier originaire de la région Centre, Jérémy est le responsable de l'ensemble du matériel de la caserne. Avec l'aide de cinq jeunes pompiers, il vérifie le fonctionnement de chaque appareil respiratoire et de chaque bouteille d'oxygène, puis recense les produits médicaux destinés aux premiers soins, effectue des petites réparations, nettoie les tuyaux d'incendie, brosse les tenues de feu et fait même briller les casques.

« Cette inspection n'est pas une partie de plaisir, elle permet de travailler le collectif, les plus jeunes apprennent à connaître parfaitement notre camion et son matériel. Les officiers les ont utilisés avant nous. Ils voient tout. Ils ne nous passent rien et ce ne sont pas des marrants. Mais cette revue est nécessaire pour assurer la sécurité du pompier. Les inspecteurs font un PV pour décrire l'état de notre matériel. S'il est défaillant, cela signifie que les sous-officiers de la caserne mettent en danger la vie de leurs hommes. Cette "VOP", c'est aussi une sorte de petit match avec les autres casernes de la compagnie car nous allons obtenir une note et elle doit être la meilleure ! Nous avons une réputation à tenir. Le camion doit être comme neuf. Question d'honneur. »

Dans l'esprit du « chef Jérémy », préparer cet engin avec soin, c'est aussi lui rendre hommage. Lui et ses hommes bichonnent avec une tendresse particulière le PS n° 221, celui de la caserne. Il y a deux ans, pour le défilé du 14 Juillet, c'est à son bord qu'ils ont descendu les Champs-Élysées devant le président de la République. En novembre 2015, le camion a essuyé une rafale de kalachnikov. Les terroristes du Bataclan ont visé les pompiers par l'une des fenêtres de la salle de concert. Sa carrosserie a été touchée et son radiateur percé par une balle. Ce soir-là, tous les engins des casernes de l'Est parisien avaient été appelés pour tenter de sauver les victimes sur les terrasses des X^e^ et XI^e^ arrondissements. La caserne de Poissy officiait, elle, sur le boulevard Voltaire. Il s'y passait « quelque chose » et il n'y avait plus de camions disponibles à proximité. À son arrivée, l'engin a été pris sous le feu. Les pompiers de la caserne ont tenu à conserver dans le foyer, leur lieu de détente, le radiateur transpercé par les impacts pour garder une trace de la tragédie.

Les cinq sapeurs chargés de préparer le PS 221 travaillent en musique. Grâce aux haut-parleurs du camion, leurs smartphones diffusent les playlists des uns et des autres. Le première classe Vincent se fait un peu chambrer

par ses camarades. Il vient d'avoir 20 ans et « sa » musique n'est pas du goût de tout le monde. Carrure de rugbyman, un sport pratiqué toute son adolescence à un bon niveau, il sort du centre de formation de la Brigade à Villeneuve-Saint-Georges, dans le Val-de-Marne, où comme toutes les recrues sans exception, il a passé quatre mois intensifs pour apprendre la mission de pompier. Né au Blanc-Mesnil, en Seine-Saint-Denis où sa mère travaille à la caisse d'assurance maladie locale et son père comme fraiseur dans une usine, il a toujours voulu être pompier « pour être utile ». Un rêve d'enfant qui a pris corps alors qu'il était jeune adolescent, après la mort de la mère de l'un de ses amis de classe, décédée d'une embolie pulmonaire.

Avant de rejoindre la Brigade, il a passé un CAP d'agent de sécurité ainsi qu'un bac pro « métiers de la sécurité ». Ce matin, c'est la première fois qu'il prépare une inspection et il prend les choses très à cœur. « Il faut que tout soit carré-cubique. C'est le grand nettoyage de printemps. Nous sortons tout le matériel du camion. Je commence à bien connaître l'animal et pourtant, je découvre encore des recoins et les petites trouvailles imaginées pour que les équipements prennent le moins de place possible à l'intérieur. C'est fou tout ce qu'il peut contenir. »

Ce camion, Myriam, elle, en connaît par cœur tous les secrets. Caporal-chef de 27 ans, elle est déjà une « ancienne » de la Brigade. Même si en famille, à Arras où elle rentre dès qu'elle est en perm', on la surnomme « Mimi », ici à la caserne, aucun des hommes n'ose utiliser ce surnom. Ils la respectent d'autant plus que ses performances sportives et sa résistance sont souvent supérieures aux leurs. À force de côtoyer la jeune femme, ses camarades masculins ont mesuré sa force de caractère, son sang-froid et son autorité lors des interventions. Mais également sa bienveillance avec les victimes qu'ils secourent au quotidien. « Ce contact avec les gens, je l'aime plus que tout, qu'il s'agisse d'un arrêt cardiaque, d'un malaise dans le métro ou d'une mauvaise chute dans la rue. Les gens savent qu'ils peuvent compter sur nous, que nous les protégeons et que nous sommes les premiers maillons d'une chaîne. Avec le temps, je continue à apprendre ce qui ne figure pas dans les livres : rassurer une maman, consoler une vieille dame ou réconforter un homme qui pleure parce que son appartement a été dévasté par le feu. Nous sommes les premiers à tendre la main, pas pour être dans la compassion mais dans l'efficacité. Être fort avec les plus faibles, mais dans le bon sens, pour les aider à se relever, que ce soit un

SDF ou une personne qui possède un grand appartement dans le quartier du Panthéon. »

Pour la préparation de l'inspection du lendemain, le hasard a fait les choses de façon étonnante. C'est la loterie du calendrier mais les deux jeunes femmes de la caserne se retrouvent ensemble. Comme le première classe Vincent, Marie-Ange sort tout juste du centre de formation de la Brigade. Mais à 24 ans, elle a déjà fait mille choses. « Quand je suis arrivée à Paris en 2012, après mon bac au lycée d'Albi, j'ai choisi de faire du théâtre alors que mes profs me poussaient à passer les concours des écoles d'ingénieurs. Le théâtre, c'était un choix bizarre pour mon père agriculteur et pour ma mère qui s'occupe de personnes âgées. Mais ils m'ont laissée faire. Je me suis inscrite dans une fac parisienne de lettres avec option cinéma. Au bout de deux ans, j'ai compris que ce n'était pas trop pour moi, ce milieu est beaucoup trop individualiste, je me suis inscrite dans une école d'infirmière et j'ai passé mon brevet de secouriste. J'ai eu un coup de foudre pour la Brigade où j'ai fait un service civique l'an passé. J'adore le SAV, le secours aux victimes. Certains sont agacés quand il faut ramasser à 4 heures du matin un SDF saoul sur la voie publique ou aider une vieille dame coincée chez elle. C'est vrai : on ne sauve pas tous les jours quelqu'un de la mort. Mais on est là, on tend la main. C'est précieux dans une société. Mon intégration comme pompier à part entière au sein de la Brigade n'a pas été évidente. Aux épreuves physiques, c'était limite. Mais grâce aux autres épreuves techniques, "l'intello", comme les gars disaient, a décroché les meilleures notes. À la fin de la formation à Villeneuve-Saint-Georges, j'ai fini deuxième de ma section. Aujourd'hui, je suis à ma place. »

15 heures, état-major du deuxième groupement, boulevard Masséna, XIII^{e} arrondissement de Paris.

Pour le capitaine Jean-Baptiste, ce n'est pas une journée comme les autres. Il est reçu par son chef de corps, le lieutenant-colonel Ronan, pour son entretien annuel d'évaluation. Jean-Baptiste, 35 ans, est très bien noté. Mais ce rendez-vous est solennel : il vient de prendre le commandement de la 11^{e} compagnie, composée de la caserne de Sévigné (IV^{e} arrondissement) et de celle de Parmentier (XI^{e} arrondissement). Le centre de secours de

Sévigné où Jean-Baptiste travaille et vit avec sa femme, une infirmière et ses trois jeunes enfants, est un endroit étonnant. La plus ancienne caserne de pompiers de Paris, créée par Napoléon en 1811, est installée dans un splendide ancien hôtel particulier du XVIIe siècle, l'hôtel de Chavigny, en plein cœur du Marais. Les pompiers effectuent leurs séances de sport dans une ancienne salle de bal, inscrite aux monuments historiques. Un lieu bien connu des Parisiens qui le visitent lors des journées du patrimoine ou participent au bal du 14 Juillet de la caserne, l'un des plus festifs de la capitale.

Il n'y a pas de parcours d'officier plus différent que celui des deux hommes qui se retrouvent cet après-midi autour d'un café. Jean-Baptiste est un « dolo », un homme du rang, monté sous-officier puis officier en passant les concours internes de l'armée. Le second est issu de Saint-Cyr, la prestigieuse école militaire française. Le surnom des premiers vient d'une boîte de conserve : « Dolo » était la marque d'une boîte de pâté, le fameux corned-beef que l'on trouvait autrefois dans les rations de combat. « Le sous-entendu est évident pour les cyrards : pour eux, nous sommes des bœufs, des bourrins pas très raffinés ! » explique Jean-Baptiste, s'amusant de ce folklore militaire. Leur rivalité avec les saint-cyriens qui étudient sur le même campus qu'eux, à Coëtquidan, dans le Morbihan, prend parfois des allures rocambolesques. En 2012, la promotion de Jean-Baptiste souhaitait adopter comme nom de baptême celui de Marcel Bigeard (décédé deux ans plus tôt), tout comme les saint-cyriens qui admiraient eux aussi ce général aux idées arrêtées. Bigeard étant un homme du rang, les « dolo » l'ont emporté sur les cyrards.

Après le bac et une licence d'économie commencée à la fac d'Aix-en-Provence, Jean-Baptiste, qui a toujours voulu devenir pompier, s'est engagé comme sous-officier au sein de la Sécurité civile. « Je ne suis ni fana-mili, ni croyant, ni je ne sais quoi… Mais depuis l'âge de 3 ou 4 ans, ça a toujours été une évidence, c'était mon chemin. Ce qui n'était qu'un rêve d'enfant s'est sans doute renforcé après la mort de mon petit frère, victime de la mort subite du nourrisson ou parce que ma petite sœur a été renversée par une voiture sous mes yeux. Je n'y pense pas tous les jours mais je n'ai jamais imaginé faire autre chose de ma vie : être utile, servir. »

Longtemps, Jean-Baptiste n'a pas eu envie de commander. « Je ne savais pas ce que c'était de mener des hommes, je l'ai découvert alors que je suis

devenu jeune sergent à la Sécurité civile. L'été 2009, j'étais sous-officier au sein d'une section pour combattre des feux en Corse. La lutte a duré onze jours d'affilée. L'année suivante, lors de la tempête Xynthia, j'ai encadré des hommes en Vendée et en Charente-Maritime pour rechercher les corps des disparus (59 morts). J'y ai pris goût. » C'est l'un de ses officiers qui l'a fortement encouragé à passer les concours internes de l'armée en menaçant de le muter dans un bureau s'il ne les préparait pas.

Ronan, lui, a toujours voulu être soldat, comme son père avant lui. Il n'a choisi de rejoindre la Brigade que tardivement, après plusieurs années dans l'infanterie, au sein du 16e bataillon de chasseurs, puis comme instructeur de commandos dans les Ardennes et quelques belles missions à Mitrovica au Kosovo. Après son entrée au centre de secours de Rungis puis comme commandant du centre d'instruction des recrues, il a continué ses va-et-vient avec une carrière militaire « classique ». Passé par l'École de guerre, il a été affecté à la zone de défense du Nord puis à la direction générale de la Sécurité civile où il a notamment travaillé sur des scénarios de crise sanitaire, comme une éventuelle propagation du virus Ebola dans l'Hexagone.

Après avoir communiqué à Jean-Baptiste les excellentes notes figurant dans son dossier, Ronan parle à bâtons rompus avec ce jeune officier, de dix ans son cadet. Ce dernier évoque la dernière grosse intervention de Sévigné quelques jours auparavant. Un homme de 40 ans à Velib', renversé par une voiture. Il a fallu prévenir la famille alors que l'homme agonisait. Jean-Baptiste a cherché « Maman » dans le répertoire. Une dame âgée, à l'autre bout de la France, a décroché. Il a eu la présence d'esprit de lui poser quelques questions pour ne pas avoir à lui annoncer d'emblée le décès de son fils. Sans lui mentir, Jean-Baptiste a amorcé un échange et tenté d'en savoir plus sur cet homme, découvrir un ami, une sœur, une femme à appeler qui saurait, elle, quoi dire à cette maman.

C'est le hasard des tours de garde mais le saint-cyrien et le « dolo » ne se sont jamais retrouvés ensemble sur une grosse intervention. En le quittant, Ronan lance à son subordonné : « Il faudra quand même qu'un de ces jours, on se retrouve sur un feu tous les deux. »

18h46, état-major de la Brigade, porte de Champerret,
XVII^{e} arrondissement de Paris.

Assis à son bureau, le général Gontier entend son portable vibrer. Un ami, l'un des principaux responsables de la Préfecture de police de Paris dont le bureau fait face au parvis de Notre-Dame, l'appelle.

« "Bonjour Jean-Marie, pardon de te déranger. Je te téléphone depuis l'Italie où je suis en déplacement mais je suis inondé de sms de mes collègues. Ils sont inquiets. Ils me disent que ça flambe à Notre-Dame. Ça te dit quelque chose ?"

Je regarde mon téléphone professionnel mais rien, aucun message. Mon interlocuteur est suffisamment crédible pour que je prenne son appel au sérieux. Quand j'en saurai plus, je lui passerai un sms pour lui donner deux ou trois détails.

Je file dans le bureau de Jean-Claude Gallet, en face du mien. Lui vient de recevoir un appel du chef de cabinet de la maire de Paris. Des fenêtres de l'Hôtel de Ville, Anne Hidalgo a une vue plongeante sur Notre-Dame. De la fumée s'échappe de la cathédrale. Elle a décidé d'aller voir sur le parvis ce qui se passe. Et son collaborateur, qui connaît bien le général Gallet, veut avoir quelques détails et surtout le prévenir : "Elle ne veut pas entraver le déploiement de vos opérations."

Nous hésitons à allumer la télévision. Mais ce qui nous étonne, c'est que le centre des opérations de la BSPP, le standard téléphonique, situé au rez-de-chaussée de nos bureaux, là où tous les appels au 18 de la région convergent, est silencieux. C'est curieux car dès qu'il s'agit d'un lieu important de la capitale, nous recevons une alerte. J'appelle l'officier de permanence.

"Vous avez quelque chose dans le quartier de l'île de la Cité pour un départ de feu ?

— Rien, mon Général."

Quelques secondes après, il me rappelle : "Mon Général, oui, il y a bien quelque chose secteur cathédrale Notre-Dame. Nous venons de recevoir un appel."

Comme souvent pour des événements de grande ampleur dans un lieu très fréquenté, les passants qui assistent à un début d'incendie sont

persuadés que les pompiers ont déjà été prévenus. Avec Jean-Claude, nous avons la carte de nos casernes en tête.

“C’est pour Poissy. Ils y seront en quelques minutes.”

Même si nous imaginons qu’il ne s’agit que d’un départ de feu, peut-être un véhicule stationné dans une rue le long de la cathédrale, nous descendons ensemble au centre opérationnel. »

18h51, Centre de secours Poissy,
rue du Cardinal-Lemoine, V^{e} arrondissement de Paris.

L’adjudant-chef Jérôme est remonté chez lui retrouver sa femme et ses trois enfants. Guides de voyage en main, face à la caméra de leur ordinateur, ils discutent avec leurs amis et finalisent leur programme new-yorkais. Ils évoquent aussi un projet de footing dans Central Park, mais Jérôme n’est pas sûr de pouvoir y participer, se remettant doucement d’une opération pour une rupture du tendon d’Achille. Ses amis, moins sportifs, le taquinent.

Une sonnerie retentit. Une longue. Puis une seconde avec deux coups secs. L’adjudant-chef reconnaît ce signal entre tous : feu dans des bâtiments signalés, ceux qui reçoivent du public. Dans le jargon de la Brigade, on les appelle « ETARE » pour « établissement répertorié ». Le Quartier latin en compte une quinzaine. C’est pour lui. Il doit foncer. Une seconde, il pense qu’il s’agit encore une fois de la Pitié-Salpêtrière. Depuis quelques mois, les pompiers interviennent souvent dans cet hôpital pour des incendies ou des alertes, sans que personne comprenne vraiment pourquoi.

« Même s’il s’agit d’un feu de poubelle, je ne prends jamais les choses à la légère. Je dois être irréprochable. Un appel concernant un ETARE nécessite la présence du chef de garde ainsi que celle d’un officier. Il faut aussi plusieurs camions pour éteindre l’incendie et venir au secours d’éventuelles victimes. Pour aller le plus vite possible et gagner quelques secondes, je glisse le long de la fameuse perche de feu qui permet de descendre les six étages d’une traite.

Lorsque le stationnaire – celui qui tient la permanence et reçoit les appels de l’état-major – me dit : “C’est Notre-Dame”, je suis sceptique. En ce

moment, il y a des travaux sur le toit et un échafaudage sur la cathédrale. Ça doit être une fausse alerte, je ne suis pas plus inquiet que ça. »

L'ordre de mission, une page A4 jaune, porte le numéro d'intervention 1414494. Mais ne comporte guère d'informations. L'heure à laquelle l'appel a été pris par la BSPP, « l'heure de décroché » dans le jargon : 18h51 et 17 secondes. Le numéro de téléphone portable de la personne qui a prévenu le 18 ainsi que ces quelques mots : « Feu de… ou contigu à un contenant. Adresse d'intervention : Cathédrale Notre-Dame de Paris. Accès rue du Cloître, 75004. »

« Il est 18h55. Nous sommes dans les temps. Le deux-tons et le gyrophare de mon véhicule allumés, je sors de la caserne. Les deux engins sont derrière moi. Au coin de la rue du Cardinal-Lemoine en descendant vers l'Institut du monde arabe, un panache volumineux s'élève déjà le long de la Seine. Il passe au-dessus des immeubles. Même si je ne sais pas d'où part précisément cette fumée, je comprends immédiatement qu'il ne s'agit pas d'une fausse alerte. Peut-être est-ce le presbytère qui jouxte la cathédrale ? Ce qui m'inquiète, c'est la couleur de ce panache. Plus il est foncé, plus le feu prend de l'ampleur. Or, la fumée que je distingue change déjà de couleur. Elle vire à l'ocre. Nous sommes en route vers quelque chose d'important.

Sur le trajet, des centaines de personnes sont agglutinées le long des quais le regard tourné vers Notre-Dame. J'ai le cahier plastifié consacré à la cathédrale dans la main et je repasse les procédures une à une dans ma tête, je pense aux bouches où nous pourrons tirer de l'eau, aux colonnes sèches, ces canalisations qui montent le long des bâtiments et sur lesquelles nous pouvons nous raccorder pour brancher nos tuyaux. Et surtout, j'imagine cette "forêt", cette charpente extraordinaire que nous visitons fréquemment. J'espère que ça n'a pas pris là-dedans. »

18h56, quais de Seine, à l'intérieur du PS 221.

Dans le camion qui file sur les quais à la suite de l'adjudant-chef Jérôme, tout tremble. Le conducteur, le première classe Florian, emprunte la toute nouvelle piste cyclable menant vers la cathédrale. C'est la première fois qu'il ose le faire. Un dimanche, il y a trois semaines, il était en perm' et

s’est amusé à mesurer la taille de la voie réservée aux vélos. Il s’est rendu compte qu’en cas d’embouteillages, le PS 221 passerait entre les bordures en béton qui protègent les cyclistes des voitures.

« Fais gaffe ! » lui répète le sergent-chef Jérémy. À l’arrière, sur leurs banquettes, quatre pompiers réajustent leur tenue de feu. Les casques s’entrechoquent et le sapeur Marie-Ange tente de se concentrer : « Ça recommence. Je suis pompier à part entière depuis le début de l’année et me voici à nouveau sur une opération d’ampleur. La première fois, il y a trois mois, j’étais rue de Trévise où deux collègues sont morts. J’étais en appui, pas sur l’incendie lui-même mais pour assurer le secours aux blessés. C’était une scène de guerre. Ça brûle à Notre-Dame ! Ce n’est pas un lieu comme les autres. J’aime le montrer à mes amis quand ils viennent à Paris. Il y a quelques semaines, on s’est promenés dans le coin avec mon amoureux. C’était le jour de mon anniversaire. Je vais devoir combattre, je sais qu’on va être les premiers sur zone. C’est mon baptême du feu. Ne pas avoir peur. Ne pas se ruer sur les flammes, c’est là qu’on perd ses moyens. Il faut de la maîtrise. Je ne sais pas si c’est un gros incendie mais il va falloir l’attaquer sans trop savoir à quoi il ressemble. Le panache est déjà impressionnant. Je regarde les autres. Ils se concentrent, comme moi. Ne pas se monter la tête. Rester dans la mission. Ne pas se laisser griser par la peur ou le sentiment de toute-puissance. Ils nous l’ont répété cent fois lors de la formation, à Villeneuve-Saint-Georges. Je n’ai jamais eu peur de toute façon. De rien. Les autres sont là, je vais faire comme eux. Obéir au chef. Et tout ira bien. »

18h57, état-major de la Brigade, porte de Champerret,
XVII^{e} arrondissement de Paris.

Le général Gontier et le général Gallet ont descendu les deux étages qui séparent leurs bureaux du centre des opérations. Depuis le premier coup de téléphone au 18, ça n’arrête pas. Des centaines de personnes appellent à présent. Le standard est presque saturé. Cela ne va durer que quelques minutes, le temps pour les premiers camions d’arriver devant Notre-Dame, mais il ne faudrait pas que tous ces appels au 18 empêchent la Brigade d’être alertée s’il se passait quelque chose ailleurs.

Le général Gontier demande à ses hommes de se connecter aux caméras de surveillance de la Ville et de la Préfecture de police dans le quartier de la cathédrale. Les images parlent. Le panache se distingue à l'écran.

« Sur un plan technique, ça ressemble à un feu de charpente ou de combles et nous avons des pages et des pages de règlements techniques sur le sujet. C'est un lieu que nous connaissons car les casernes du secteur le suivent particulièrement. À ce stade, avec les quelques informations dont nous disposons, nous ne sommes pas particulièrement inquiets. Mais c'est un feu à Notre-Dame ! Avec Jean-Claude, nous décidons de partir immédiatement. Le lieu est symbolique, c'est l'un des plus grands monuments parisiens, c'est l'âme de la France. Moi-même, je l'ai visité une dizaine de fois avec mes filles et ma femme, comme des millions de touristes. L'incendie sera sans doute maîtrisé rapidement mais nous devons être là-bas, nous devons être au combat avec nos hommes. »

Dans sa voiture, une berline « civile » aux couleurs sobres conduite par un chauffeur de la Brigade qui a déjà allumé le gyrophare, le général Gontier s'habille en tenue de feu, la même que celle du simple sapeur, un casque, des grosses bottes, une lourde veste ignifugée de couleur rouge. Chaque véhicule de l'état-major est équipé d'une petite bibliothèque dans laquelle les caractéristiques d'une centaine de bâtiments sont détaillées. Et la cathédrale en fait évidemment partie. Les quelques pages consacrées à Notre-Dame sur les genoux, Gontier dispose de très peu de temps avant d'être sur le champ de bataille et d'entamer un corps à corps avec les flammes dont il ne doit sortir que victorieux.

« Même avec le deux-tons et en brûlant les feux rouges, c'est la plus mauvaise heure pour traverser Paris. Je sais que je vais mettre au moins une demi-heure pour rejoindre la cathédrale. La radio interne diffuse des éléments en continu. Je me souviens de la charpente, magnifique. Je pense à l'île de la Cité que je connais bien pour m'y promener souvent. C'est un confetti, les rues sont étroites, nos camions auront du mal à passer. Il nous faudra des moyens aériens. Pas des avions et des hélicoptères, mais nos grues qui permettent d'atteindre les étages les plus élevés des immeubles parisiens.

Je reçois un appel. C'est un ancien officier de la Brigade. Il est maintenant en poste dans les Yvelines, un département qui ne dépend plus de nous. Il sait déjà pour Notre-Dame et me propose de faire venir ses deux

bras élévateurs articulés (des BEA que dans notre jargon, nous appelons parfois grande échelle), deux grues qui atteignent l'une 42 mètres et l'autre 46 mètres, alors que les nôtres ne font que 32 mètres. J'accepte. Si je respectais les procédures, je devrais attendre d'être sur le terrain pour les lui demander et surtout d'être officiellement le commandant des opérations de secours, le COS, histoire d'éviter les ordres et les contrordres. De son côté, mon ex-collègue devrait recevoir une notification officielle de la part d'un organisme qui coordonne les moyens des différents services d'incendie en France. Ses grues viennent de Versailles, cela prendra déjà pas mal de temps. Quand on veut gagner une guerre, il faut certes respecter les procédures. Mais il faut surtout prendre des initiatives. »

18h58, sur le périphérique parisien.

Le colonel Dupré La Tour est devenu pompier parce qu'il s'ennuyait dans son régiment. Adolescent, ce Savoyard n'avait qu'une seule ambition : devenir chasseur alpin, comme son oncle et son grand-père avant lui. À la fin des années 1980, après Saint-Cyr, il est affecté dans l'artillerie de montagne, exactement le type de régiment qu'il souhaitait servir. Seulement voilà, sa mission consistait principalement à entretenir le matériel, pour s'entraîner, à tirer une fois par jour avec l'une de ces pièces à 6 000 euros l'unité. Pas vraiment conforme à ses rêves d'action et aux épopées dignes de Frison-Roche qu'il pensait vivre skis aux pieds ou piolet en main. Il sentait que sa carrière dans « la Verte » ne risquait pas de se prolonger bien longtemps.

En 1993, il consulte un DRH de Peugeot, lui-même ancien officier, qui lui donne quelques pistes de reconversion. Après ce rendez-vous, le jeune saint-cyrien passe la nuit à la caserne Masséna, chez un de ses amis affecté depuis peu à la Brigade et logé sur place. Dans la nuit, plusieurs camions décalent. C'est le coup de foudre. Depuis, Joseph Dupré La Tour ne regrette pas un seul instant ce tournant : « J'étais fait pour ça, c'est une évidence. »

Après plusieurs commandements opérationnels, il est affecté depuis quelques mois à l'état-major de la Brigade où il est chargé de diriger les travaux d'état-major et notamment l'achat de nouveau matériel pour l'ensemble des pompiers de Paris. Ce 15 avril, il a passé l'après-midi avec

des informaticiens dans le Val-de-Marne, dans le futur centre de formation de la Brigade. Celui-ci doit être prochainement équipé de simulateurs électroniques permettant aux futurs pompiers de « jouer » à éteindre des brasiers sur ordinateur. Il faut donc une liaison internet haut débit et une infrastructure informatique adaptée pour que les jeunes stagiaires puissent, manette en main, s'attaquer à des incendies dans des entrepôts comme dans un jeu vidéo.

« Je suis en train de rentrer et j'ai encore dans la tête toutes les recommandations des experts informatiques quand je reçois ce sms : "Départ feu cathédrale Notre-Dame. Dans les combles. Visible caméras." Cette dernière mention est précieuse : je comprends qu'il ne s'agit pas d'un simple incendie de poubelle ou d'une bougie qui aurait mis le feu à quelques objets dans la sacristie. Si les caméras de la Ville de Paris ou celles de la Préfecture de police distinguent la fumée, c'est forcément majeur. Ce soir, je suis l'officier de garde à l'état-major et pour un feu de ce type, je sais que je dois immédiatement me rendre sur l'intervention. Je demande à mon conducteur de mettre le deux-tons.

Sur le chemin, je pense à la cathédrale. Tout se mélange : la première caserne est sans doute déjà sur place. Je pense aux feux de combles sur lesquels je suis intervenu dans le passé. J'imagine la rosace et l'autel en proie aux flammes. Je connais bien la cathédrale. Catholique pratiquant, je m'y suis rendu plusieurs fois depuis septembre, pour un concert de Noël, pour une cérémonie en hommage aux chrétiens d'Orient et pour une messe. À la hauteur de l'Arc de triomphe, je distingue le panache. Il est démesuré. Je prie : "Mon Dieu, il va falloir nous aider." Il m'est arrivé de faire de véritables prières sur intervention lorsque des civils ou des pompiers étaient grièvement blessés. Mais ce soir, c'est juste un petit signe au Seigneur. Pas question de remettre notre opération entre ses mains : nous sommes formés pour éteindre des flammes et il faut rester rationnel, sinon, cela peut devenir dangereux. J'envoie un sms à ma femme : "Ne m'attends pas pour dîner." Puis je me concentre sur les opérations à venir. Je sais que pendant les heures qui viennent plus rien ne doit détourner mon attention, je dois mobiliser toutes mes compétences, mon expérience et surtout prendre le recul nécessaire face au feu pour ramener mes hommes à la maison. »

18h59, sur le parvis de Notre-Dame.

L’adjudant-chef Jérôme rejoint le parvis désert. Il est le premier pompier face à la cathédrale. Quelques policiers sont présents. Ils n’ont pas encore installé de cordon de sécurité mais les nombreux touristes – 30 000 sur place chaque jour – ont déjà été évacués.

« Je descends de mon véhicule et me précipite pour que les policiers me confirment qu’il ne reste personne à l’intérieur : les touristes bien sûr mais aussi les prêtres dans la sacristie et les ouvriers sur le chantier. Même s’ils me l’assurent, je vérifie en passant une tête à l’entrée de la cathédrale. C’est idiot. S’il restait quelqu’un, il ne serait pas en train de se promener les mains dans les poches en regardant les vitraux. C’est un sacré poids en moins de savoir qu’il n’y a personne dans les lieux. Je regarde le panache, c’est une évidence que seuls, mes six hommes n’y arriveront pas. À la radio, je demande le “renfort incendie”. Dans notre jargon, c’est l’alerte maximale pour un feu. Cela signifie que les moyens standard ne sont absolument pas suffisants. Je signale ainsi à l’état-major qu’il me faut de toute urgence des camions, des hommes et des officiers supplémentaires. C’est la confirmation qu’il s’agit d’une intervention majeure. Paradoxalement, je sais que ce message rassurera pas mal de monde. Si j’avais demandé le “renfort habitation” ou un “plan rouge” en plus du “renfort incendie”, cela aurait signifié qu’il y avait aussi des civils à extraire des flammes.

Mes pompiers sortent du PS 221. Je suis content : mes gars et mon engin sont les premiers sur l’intervention. Je sais que dans quelques secondes, les engins d’autres casernes voisines vont arriver. C’est toujours embarrassant d’arriver après les autres sur son propre terrain. Il ne s’agit pas de compétition : cette cathédrale, nous la connaissons par cœur, nous y avons fait plusieurs exercices ces derniers mois.

En attendant l’arrivée d’un officier supérieur, je suis le COS, le commandant des opérations de secours. Je dois prendre seul toutes les décisions. J’envoie le chef Jérémy et nos gars dans l’escalier du transept nord, vers la rive droite de la Seine. Il permet de rejoindre une petite terrasse, d’atteindre la toiture et de pénétrer dans la charpente par une petite porte étroite. Quand l’engin de la caserne Sévigné se présente, je lui donne la même mission qu’à mes pompiers mais de l’autre côté sur la face sud. Je demande au sous-officier d’installer son engin dans le square Jean-XXIII

qui borde la rive gauche de la Seine, et d’investir l’escalier dans le transept. Il mène à une coursive depuis laquelle leurs lances pourront atteindre la toiture. Mon idée, c’est de prendre en étau ce feu qui semble se concentrer autour de la flèche et de pénétrer à l’intérieur de cette charpente, là où se cache notre ennemi : le brasier. Ceux de Sévigné s’exécutent immédiatement. C’est la grande force de la Brigade : en tant que COS, je peux leur donner des ordres sans que nous ayons à nous apprivoiser.

Sur mon ordre de mission, la feuille jaune que j’ai emportée avec moi quand j’ai été sonné, je commence à prendre des notes sur ce que j’ai mis en place. Je fais un rapide croquis du lieu où je pense que le foyer se situe et deux gros traits pour indiquer mes angles d’attaque. Des caillasses et un brandon gros comme une pomme me tombent dessus. Décidément, ça crame là-haut ! J’espère ne pas avoir mis mes hommes en danger. »

18h59, quais de Seine, véhicule de commandement de la 2e compagnie d’incendie.

Le capitaine Marc est un officier confirmé. Âgé de 40 ans, ce Varois, père de deux enfants, a déjà vingt-deux ans de Brigade et des dizaines d’interventions importantes derrière lui. Au Bataclan, cet ancien sous-officier fut l’un des premiers secouristes à pénétrer dans la salle de concert. Une soirée qu’il s’interdit de raconter, « par pudeur, par respect pour ces corps allongés sur le sol, blottis les uns contre les autres ».

Commandant la 2e compagnie qui compte 206 pompiers répartis sur trois casernes dont celle de la rue du Cardinal-Lemoine, la plus proche de Notre-Dame, Marc a été mobilisé dès 18h51. Dans sa voiture qui file sur les quais pour rejoindre l’adjudant-chef Jérôme et le camion de Poissy, il pense à sa manœuvre. Il connaît parfaitement la cathédrale qui est le bâtiment historique le plus important du secteur de sa compagnie. Ces derniers mois, il a beaucoup travaillé sur des scénarios impliquant Notre-Dame. La plupart, époque oblige, évoquaient un risque terroriste. Il a planché avec des policiers sur le rôle que joueraient les pompiers lors d’une éventuelle prise d’otages dans la crypte ou la sacristie. Mais il a aussi participé à plusieurs exercices d’incendie avec les sapeurs du centre de secours de Poissy et visité à plusieurs reprises la « forêt », cette charpente extraordinaire. Une

cathédrale en elle-même, composée d’un millier de chênes millénaires, là où le feu a sans doute choisi d’attaquer.

« À la radio, les messages transmis par Jérôme qui vient d’arriver sur le parvis sont sans équivoque : la cathédrale brûle ! Jérôme est le nez dans le guidon, il découvre le sinistre. Pour le premier intervenant, la difficulté majeure, c’est d’être seul. Il prend des décisions qui vont conditionner la suite des opérations sans avoir à l’esprit toutes les informations. Je vais le retrouver dans quelques minutes et je dois intégrer cette information pour ne pas être saisi par le spectacle et débordé par l’émotion. Je dois arriver avec des idées neuves, une stratégie de manœuvre.

Je vais prendre le commandement en apportant de la réflexion sur le dispositif. Je reçois un appel qui passe mal avec le deux-tons qui résonne sans discontinuer dans la voiture, mais je reconnais la voix de l’adjudant Christophe, l’adjoint de Jérôme. Pas du genre à parler pour ne rien dire. Depuis les fenêtres de son logement au sein de la caserne de la rue du Cardinal-Lemoine, il aperçoit l’île de la Cité. “Mon capitaine, de là où je suis, je vous confirme que la toiture de la cathédrale brûle !” J’ai sous les yeux le cahier que nous avons réalisé sur les caractéristiques techniques de Notre-Dame. Christophe me donne quelques détails supplémentaires sur les accès, les procédures, la localisation du poste de sécurité…

Ça me permet de prendre un peu de recul par rapport aux messages de Jérôme qui décrivent ce qui se passe sur place. Christophe est de repos mais il me propose de nous rejoindre. Lui aussi connaît parfaitement la cathédrale. Je n’hésite pas une seule seconde : “Évidemment.” En arrivant à proximité du parvis, mon adjoint me passe un sms pour me proposer lui aussi son aide. “Viens !” Je sais que je prends un risque. Ces deux hommes sont de repos. Mais c’est une évidence, je vais avoir besoin d’eux. Sur une intervention de cette ampleur, on ne joue pas “perso”. Jérôme a eu le bon réflexe en demandant le “renfort incendie”. Il va falloir effectivement pas mal de monde et d’engins pour affronter ce baroud. Chacun va s’emboîter dans le dispositif. »

18h59, rue du Cloître-Notre-Dame.

Les pompiers du PS 221 ont reçu l'ordre de monter dans l'étroit escalier en colimaçon du transept nord qui mène sur une terrasse permettant d'accéder à l'intérieur de la charpente. Pendant que le première classe Florian déroule les tuyaux accrochés à son camion, Myriam, Vincent, Marie-Ange, le caporal Alexandre et le sergent-chef Jérémy réajustent leur barda. Il n'y a pas eu la moindre discussion entre Jérôme et Jérémy. C'est une certitude : il faut frapper vite et fort, là où se trouve vraisemblablement le foyer.

Le sergent-chef Jérémy sait qu'il y a deux ou trois portes sans doute fermées à l'intérieur de l'escalier. L'homme chargé de la sécurité est tétanisé, décomposé. Il panique. Il tend un trousseau d'une quinzaine de clefs, des grosses, des petites, la plupart sans aucune indication. Il tremble, la peur dans les yeux. Mais Jérémy a l'habitude de ce genre de situation : « Réagir avec calme. Lui parler avec autorité pour éviter qu'il parte en courant. Ne pas s'énerver. Lui donner un ordre. "Monsieur, montrez-moi la bonne clef, celle qui ouvre la porte en haut de l'escalier. Nous en avons besoin."

La cathédrale, je la connais bien. J'ai été jeune sapeur pendant trois ans à Poissy avant d'y revenir il y a quelques mois comme sergent-chef. Ces marches, cet escalier aux allures de donjon de château fort médiéval, je les ai empruntés plusieurs fois. Je me souviens d'une fois où j'ai plaisanté avec les curés. Ils nous avaient montré une statue de sainte Barbe, la patronne des pompiers, installée dans un coin. Je leur avais dit que si elle veillait sur eux, il n'y aurait jamais de feu ici. Mais, on y est, la forêt flambe !

La charpente mesure 150 mètres de long et 50 de large, d'un seul tenant. Quand on a approché une fois ces combles, on n'oublie jamais l'odeur de ces chênes de mille ans. C'est curieux, d'habitude, on découvre le bâtiment au moment où l'on essaye de le sauver des flammes. Ce soir, c'est l'inverse. J'aime ces pierres, je les ai déjà touchées, caressées. J'ai regardé le film de Walt Disney en vidéo avec mes enfants. Je me suis documenté sur l'histoire de sa construction. Ses murs ont connu nos rois, Napoléon, des guerres, l'Occupation et Internet.

Ce soir, je dois sauver ses habitants : ses cloches immenses, Quasimodo et les gargouilles. Il faut une action coup de poing pendant qu'il est encore temps. Deux lances de 500 à fond, sur le foyer. Ce sont nos tuyaux standard. Ils projettent 500 litres par minute. Si on attaque comme un

commando, par surprise, on peut gagner la bataille et toucher le cœur du dragon avant qu'il ne se déploie pour dévorer la cathédrale. »

18h59, dans l'escalier du transept nord.

En montant les 60 mètres d'escalier en pierre qui mènent à la toiture, le première classe Vincent rassemble ses esprits pour être le plus efficace possible une fois en haut. Il a confiance dans ce chef qui lui a donné l'ordre d'attaquer le foyer : « Depuis que je suis entré à la Brigade il y a quelques mois, j'ai surtout décalé pour ramasser des jeunes ivres le vendredi soir, des SDF ou des "cassos" du 9-3 venus faire du grabuge dans le Quartier latin. Ce soir, c'est autre chose. C'est la guerre ! Ce feu va être une guerre cruelle, terrible. Je l'ai lu dans les yeux du chef Jérémy. C'est lui qui m'a formé. Il est derrière moi et ferme la marche de notre petite équipe. C'est lui qui m'a tout appris à Villeneuve-Saint-Georges, dans le centre de formation de la Brigade. C'est un bon chef, sévère et dur mais juste. Je me souviens de son regard lorsque je suis arrivé à la Brigade. Je ne me tenais pas droit quand je marchais. Je ne savais pas regarder les autres dans les yeux. Je traînais la patte pour faire les corvées. Et puis, j'ai compris que mon envie de devenir pompier ne suffisait pas, il fallait aussi de la discipline. Il faut travailler tous les jours pour être à la hauteur de la mission. C'est le chef Jérémy qui m'a appris tout ça. Je suis content d'être au combat avec lui. Je ne vais pas lui obéir seulement parce qu'il a un grade sur sa veste ou parce qu'il a quinze ans de plus que moi. Mais parce que j'ai confiance en lui et qu'il m'a appris à avoir confiance en moi. »

19 heures, dans l'escalier du transept nord.

Sous sa tenue de feu, le caporal-chef Myriam a oublié qu'elle porte un appareil respiratoire et des bouteilles d'oxygène sur son dos et une lance sur ses épaules, soit près de 30 kilos. Elle se concentre sur sa mission. « Dingue ce que ces escaliers sont étroits ! Pas d'émotion. Rester détachée et concentrée. Ne penser qu'au dernier exercice qu'on a fait sur place il y a quelques semaines. Les canalisations incendie fonctionnent, nous allons avoir de l'eau facilement là-haut. La charpente, cet endroit magique qui

ressemble à une gigantesque cabane en bois. C'est là que nous attaquons le barouf, comme nous appelons le feu.

J'ai Vincent comme servant. C'est lui qui tiendra la lance pendant que je dirigerai son jet. C'est un "piaf" comme on dit, un nouveau, c'est son premier feu. Il sera peut-être stressé, on ne sait jamais comment quelqu'un peut réagir au stress et à la fournaise. Mais physiquement, je sais ce qu'il vaut. Je peux compter sur lui, c'est l'avantage des séances de sport. C'est un gars solide. »

Le sergent-chef Jérémy part devant ses hommes au contact des flammes. Le danger est évident. Le risque est d'autant plus grand qu'on ne sait pas où se trouve le foyer et qu'on ignore son ampleur. Affronter le danger, c'est normal, cela fait partie de la mission. Mais pas n'importe comment. « Je dois rester serein. Derrière, mes hommes grimpent. Là-haut, je serai seul avec eux. Je devrai prendre des initiatives mais ma première mission, c'est de ne pas en perdre un. Ils sont tout jeunes. Je les connais, je les ai formés. Ils vont vouloir se jeter dans le combat sans retenue. Face au feu, ils vont perdre leurs réflexes. C'est normal. Moi, je dois rester froid. Prendre du recul, les freiner, réfléchir pour eux. Vigilance. Calme. Précision. Instinct de survie. Rien ne justifie d'envoyer des gamins à la mort. Je suis leur ange gardien. »

La mort, le « chef » Jérémy la croise fréquemment. La nuit, elle s'invite parfois dans ses rêves. Elle prend l'allure de ce jour sombre où il est intervenu pour tenter de sauver un bébé dans un landau renversé par un camion qui venait de brûler un feu rouge. Ou de cette matinée où il a ramassé le corps d'une jeune fille de 16 ans sur un trottoir. Elle venait de se jeter du sixième étage d'un immeuble parisien après une dispute avec sa mère. Il connaît suffisamment la mort pour la tenir à distance de ses gars.

Le première classe Vincent monte les marches deux à deux : « Je suis le plus jeune dans cet escalier et c'est la première fois que j'affronte les flammes. En perm', je suis plutôt du genre vautré sur mon canapé à jouer à "Call of Duty" ou à "FIFA". Mais ce soir, je suis pompier et je ne dois pas décevoir mes frères d'armes. Mes "frères"… C'est drôle de dire ça car il y a deux filles dans notre équipe de cinq. Pourtant, c'est exactement ça, ce sont mes frères. Je sais déjà que je vais tenir la lance et que Myriam, beaucoup

plus expérimentée, va me diriger, orienter mon attaque en me tapant sur l'épaule. Je sens mes bouteilles d'oxygène qui frottent le long des parois de pierre, mais on dirait un sac de plumes. C'est grâce à l'entraînement et à mes années de rugby. Je ne me suis jamais senti autant en forme. L'adrénaline sans doute, l'excitation aussi. Il fait chaud maintenant. Les yeux me piquent mais avec mes gros gants, je ne peux pas les frotter. Sous ma cagoule et mon casque, la sueur coule. Je ne sais pas si ce sont ces marches que nous venons de monter ou si c'est parce que le feu est là, tout près. Ne pas avoir peur. Ne pas faire d'erreurs, il ne pardonne pas. Il crépite. Il ronfle, il gronde. Il rugit. Il est derrière la porte. »

19 heures, près de l'Arc de triomphe,
dans la voiture du général Gallet.

Pour un Parisien ordinaire, rejoindre l'île de la Cité depuis la porte de Champerret, à l'heure où les bureaux se vident, est un enfer. Les bons jours, il faut compter trois gros quarts d'heure. Couloirs de bus, feux rouges, sirène et gyrophare, la voiture du général Gallet, elle, se faufile dans les embouteillages. Sans doute les automobilistes imaginent-ils un secrétaire d'État pressé car la berline de celui qui commande la BSPP est banalisée. Avec un peu de mauvaise volonté, ils s'écartent pourtant. S'ils pouvaient jeter un œil sur le siège passager, ils apercevraient un pompier en tenue. Un soldat du feu qui vient de découvrir la fumée noire au-dessus de Paris. Un homme qui se concentre et se prépare à conduire une armée pour mener la guerre contre l'incendie.

« À la voix de l'adjudant-chef Jérôme que j'entends dans la radio, je comprends tout de suite qu'une grosse opération nous attend. Sa voix est ferme, solide. Mais je perçois son effarement. De la fenêtre de ma voiture, je distingue un panache en rouleau. Vu son ampleur, la toiture est déjà bien attaquée. Ce n'est pas bon ! Une chose m'ennuie beaucoup : je ne comprends pas pourquoi nous avons été avertis si tard. Nous sommes évidemment comptables du délai d'intervention. A-t-on loupé un appel au 18 ? Un de mes pompiers n'a peut-être pas pris au sérieux le coup de téléphone d'un riverain. Les appels sont tous enregistrés et nous saurons assez vite si nous sommes coupables de ce ratage. Si c'est le cas, je sais déjà que demain, quel que soit le dénouement de l'opération, nous serons la

cible des médias. Nous devrons rendre des comptes aux responsables politiques. Et c'est normal : dans une intervention, la première demi-heure est décisive. Plus nos engins se présentent tôt, moins le feu se déploie facilement. En passant devant le Drugstore Publicis, je me souviens que ce bâtiment a été victime d'un incendie en 1972 et que personne n'avait pensé à prévenir les pompiers qui ont perdu des minutes précieuses. En réalité, la stratégie à mener m'inquiète davantage. Jérôme parle d'un feu de toiture. Nous avons des procédures très précises, des scénarios bien rodés pour de tels incendies. Or, avec ce retard, nous n'avons pas livré bataille face à un feu encore embryonnaire. Le feu en profite et, en attendant, l'incendie progresse. Il a beaucoup d'avance sur nous. Le temps que mes camions et mes hommes se déploient, il va falloir oublier les procédures habituelles, prendre la partie en marche et préparer directement le second round. J'ai en tête l'incendie de la cathédrale de Reims en 1914, ou celui du Parlement de Bretagne en 1994, où lors de la dispersion d'une manifestation de marins-pêcheurs des fusées de détresse avaient été lancées sur la toiture provoquant un feu en étage, comme ce soir à Notre-Dame. Dans ces deux incendies, l'effondrement du plafond a déstabilisé l'ensemble du bâtiment. Il y a dix jours, j'ai vu passer sur nos sites spécialisés le résultat d'un incendie dans une église à Philadelphie, aux États-Unis. Lorsque la voûte a été percée par les flammes, le brasier prospérait déjà à l'intérieur du bâtiment qui n'a pas résisté à ce double barbecue. Il faut éviter ce phénomène à Notre-Dame. »

Dans sa voiture qui se rapproche de l'immense balafre noire déchirant le ciel, Gallet repense aussi à l'un des incendies majeurs sur lequel il est intervenu. En 1996, il était capitaine et fut l'un des premiers officiers dépêchés au siège du Crédit Lyonnais. L'incendie avait mobilisé six cents pompiers durant une vingtaine d'heures. Il se souvient des feux comparables à celui de Notre-Dame sur lesquels il a lu toute la documentation. Celui de la cathédrale Saint-Pierre-et-Saint-Paul de Nantes, en 1972. Un ouvrier avait oublié un chalumeau, ravageant toute la toiture de cet édifice du XV^e^ siècle. Deux pompiers avaient été blessés. Il a aussi lu avec curiosité le débriefing des pompiers brésiliens qui, il y a six mois, ont affronté le feu ravageant pendant six heures le Musée national à Rio de Janeiro, un bâtiment de 1818.

19 heures, sur la petite terrasse,
en haut du transept nord.

Les cinq pompiers se tiennent sur la coursive de un mètre de large qui longe l'extérieur de la toiture. Ils sont à 60 mètres du sol, sans corde de rappel, ni harnais. Les flammes semblent concentrées autour de la base de la flèche. Les colonnes incendie, ces canalisations qui ont été installées sur la façade, sont gorgées d'eau. Les tuyaux gonflés. Les pompiers attaquent. Ils pointent leurs lances vers cette aiguille de plomb, de bois et de ferraille haute de 100 mètres et qui les domine. Des pierres tombent à leurs pieds. Les gargouilles semblent s'amuser du chaos qui se joue devant les yeux du sergent-chef Jérémy : « C'est plus compliqué que ce que j'imaginais. L'échafaudage est gigantesque. Je ne le voyais pas si imposant. On dirait qu'il est là pour freiner notre progression.

Avant de lancer mes hommes sur cette montagne d'acier, je dois d'abord essayer d'avancer seul, pour voir si c'est faisable. Ils attendent derrière moi. Un mètre, deux mètres, trois mètres. Mon appareil respiratoire se coince dans les tubes de fer. J'ai fait des dizaines de parcours du combattant. Mais celui-ci est pervers et sadique. Impossible d'avancer. C'est une muraille. Je ne peux pas demander à mes gars de monter dessus. Ce serait un piège, ils seraient comme dans une cage, comme les soldats qui débarquaient à Omaha Beach, bloqués par les barbelés sur les plages de Normandie. Les flammes n'auraient plus qu'à les cueillir. Je veux tabasser ce feu rapidement mais nous perdons du temps. En attendant de trouver un point d'attaque efficace, je demande à un de mes binômes de continuer à arroser la toiture. Je désigne Marie-Ange et Alexandre pour faire une reconnaissance. Ils doivent passer la porte qui mène à la charpente. Quand ils auront vu ce qui se passe dans les combles, nous en saurons plus sur la taille du foyer et surtout nous aurons une idée plus précise de la meilleure façon de le repousser. Je pourrai alors passer quelques informations à l'adjudant-chef par radio et lui dire à quel type d'ennemi nous avons affaire. »

19h10, sur le parvis.

Lorsque le capitaine Marc débarque sur le parvis de Notre-Dame, les braises tombent en pluie. Des poubelles se sont transformées en brasiers. Les modestes buissons plantés aux abords du parvis flambent eux aussi.

L’odeur du bois brûlé se répand un peu partout. Il retrouve l’adjudant-chef Jérôme. Ils s’apprécient. Ils ont été ensemble sur plusieurs interventions complexes, à l’hôpital de la Pitié-Salpêtrière sur un feu de combles, dans un immeuble de la rue Monge. L’un et l’autre connaissent tous les secrets de la cathédrale. En tant que chef de la caserne qui « gère » la cathédrale et commandant de la compagnie en charge du secteur, ils s’y rendent une fois par an pour des visites techniques de deux ou trois heures. Ils ont visité quatre ou cinq fois la charpente. Depuis dix-huit mois, ils ont fait trois exercices de grande ampleur à Notre-Dame.

Jérôme fait un compte rendu rapide de ce qu’il a mis en place et de ce qu’il a vu. Marc prend le commandement. Il devient à son tour le COS. « Instantanément, les réflexes se mettent en place. Je valide ce que Jérôme a fait. Je finalise avec lui la “sectorisation” de l’intervention : “nord”, “sud”, “parvis”, “arrière”, etc. Lorsque tout à l’heure nous aurons davantage d’hommes et d’engins, nous pourrons les déployer sur ces secteurs. L’adjudant-chef, lui, a hâte de rejoindre ses hommes, ce que je comprends, ils sont en train d’affronter le feu, c’est lui qui les a envoyés là-haut. Je lui rappelle qu’il ne doit prendre aucun risque et que la sécurité des hommes est la priorité. Il le sait aussi bien que moi. Et c’est pour ça qu’il veut monter avec eux. Il n’a pas de doute sur leurs compétences. Mais ils sont comme dans un tunnel. Il veut les protéger et arriver face à la fournaise avec un œil neuf. »

Dans la tête du capitaine Marc, les idées se bousculent. Cette cathédrale menacée par les flammes, il la connaît bien mais il cherche quelque chose. Son dispositif est cohérent mais il manque un élément essentiel. Il le sent. « Soudain, comme un flash, apparaissent dans ma tête un tableau, une soutane, un coffret. Nous travaillons depuis trois ou quatre ans sur ces objets, à l’établissement d’un cahier contenant toutes les photos des œuvres de la cathédrale, l’endroit où elles se trouvent et surtout une sorte de hiérarchie entre elles : il y a des tableaux de valeur mais surtout des objets sacrés et ce n’est pas à nous de dire si la tunique de Saint Louis ou une relique ont de la valeur ou pas. La protection des œuvres ! Depuis des mois, nous passons des heures avec les prêtres, les archivistes et les conservateurs pour établir un “plan de sauvegarde” des pièces les plus précieuses abritées par la cathédrale et elles sont en danger, la violence des flammes est telle que c’est maintenant une évidence. Il va falloir extraire de ce brasier tout ce qui peut être mis en sécurité. Je demande un renfort “protection des

œuvres” à l’état-major. Je sais que dans quelques minutes, je serai au contact des flammes et que je devrai penser à mille choses. Mon message radio est une façon d’ouvrir un nouveau chantier. »

Cela fait partie des petits mystères heureux qui se logent dans le déroulé de chaque intervention. Le hasard, la prémonition, l’anticipation… Un simple coup de chance… La Providence, disent les catholiques. Et ce soir, à Notre-Dame, ces mystères sont au rendez-vous. Depuis un an, parallèlement à l’établissement de ce nouveau plan de sauvegarde en partenariat avec les pompiers du Louvre, du recteur de la cathédrale et des experts du ministère de la Culture (la précédente liste des œuvres datait d’une trentaine d’années et n’était plus à jour), la 2e compagnie que commande le capitaine Marc a réalisé plusieurs exercices grandeur nature dans la cathédrale. Avec ce but : former les pompiers au sauvetage des peintures et des objets les plus précieux et repérer leur localisation. Comment les manipuler, comment les recouvrir d’une bâche, etc. Quelques semaines avant l’incendie de Notre-Dame, une dizaine de pompiers ont répété les gestes sans s’imaginer que le scénario imaginé par leurs chefs allait se concrétiser si rapidement. Ce soir, la Brigade n’est donc pas prise au dépourvu pour sauver ces objets qui appartiennent au patrimoine des Français.

Le chaos s’annonce. Marc veut reprendre la main face au brasier. « Pour l’instant, le feu progresse, il est plus fort que nous. Mais nous avons nos réflexes de pompiers, nos moyens techniques, notre intelligence au combat. Jérôme est parti rejoindre ses hommes et je passe de nombreux “messages d’ambiance” par radio – la taille des flammes, le rayonnement calorifique, etc. – pour que l’ensemble de la Brigade sache contre quoi nous nous battons et prépare les renforts. Je fais mon tour de feu en multipliant les observations : “Feu intégralité toiture”, “renfort protection des œuvres”, “potentiel calorifique intense”. J’analyse sommairement les moyens en eau dont nous disposons car il y a plusieurs bouches à incendie sur l’île de la Cité mais je suis sûr qu’elles ne suffiront pas. J’étudie la nature des fumées. Ce que je dis dans ma radio à ceux qui se sont branchés sur mon canal, c’est qu’ils doivent anticiper une longue bataille. Je ne sais pas très bien qui écoute mes messages. Est-ce seulement le groupement ? Est-ce déjà l’état-major à Champerret ? Je donne le plus d’informations possible pour réduire la surprise qu’ils auront quand ils se retrouveront face à la cathédrale. Grâce à ce recul, ils pourront corriger ou améliorer ce que Jérôme et moi avons

mis en place. Tout va si vite… Comme les flammes n'arrivent pas à percer la toiture sauf à la hauteur de la flèche où elles ressemblent aux torchères d'une raffinerie, la charpente se transforme petit à petit en four. »

Pendant son tour de feu, Marc, en noir, croise le capitaine Jean-Baptiste, en rouge, au pied de l'engin de la caserne de Sévigné. Jean-Baptiste porte la nouvelle tenue qui vient d'être distribuée dans plusieurs casernes. C'est la première fois qu'il la revêt sur une intervention.

Les deux hommes ont le même grade. Mais il n'y a aucune rivalité entre les deux officiers : ils sont amis depuis longtemps. Même âge, mêmes formations, mêmes fonctions et mêmes coups durs. Jean-Baptiste se place sous les ordres de Marc, qu'il appelle « Marco ». Celui-ci commande l'opération et lui attribue le secteur sud, le long de la rive gauche de la Seine. Entre les deux hommes les mots fusent : « bouche », « parcellaire », « engin », « colonne sèche », « hydrants »…

Jean-Baptiste et ses hommes ont garé leur camion dans le square Jean-XXIII. Ils doivent grimper dans l'escalier du transept sud et s'installer sur une sorte de balcon, à 60 mètres du sol. Maintenant qu'il a reçu une mission, ce dernier se raccroche à ce qu'il sait faire : « Face à ce chaos, il faut retrouver la raison, se reprendre. Je m'appuie sur notre passion, notre rigueur, notre entraînement et sur les ordres que je viens de recevoir de "Marco". Il ne faut surtout pas que je reste dans l'émotion mais que je retrouve les réflexes répétés mille fois pendant l'entraînement. C'est étrange mais tout semble si calme. Les seuls bruits que je perçois, ce sont ces braises qui tombent sur nos casques. »

En pénétrant dans la cathédrale, Marc retrouve l'adjudant Christophe, celui qui était de perm' et lui a téléphoné en lui proposant de venir donner un coup de main. « Dès que le commandement se met en place, tu te mets à disposition du COS : tu es l'un de ceux qui connaissent le mieux la cathédrale, tu les conseilleras. »

19h12. Message du capitaine Marc à l'état- major :

« MESSAGE D'AMBIANCE. LES SECOURS SONT CONFRONTÉS À UN FEU DE TOITURE CONSÉCUTIF À DES TRAVAUX DE RÉNOVATION. TOITURE NON RECOUPÉE. L'INCENDIE DEVRAIT

RAPIDEMENT SE PROPAGER À L'INTÉGRALITÉ DE LA TOITURE DE L'ÉDIFICE. AUCUNE VICTIME. ÉTABLISSEMENT EVACUÉ. L'EFFORT SE PORTE SUR L'ATTAQUE MASSIVE DE L'INCENDIE. »

19h12, sur la coursive du transept nord.

Le sapeur-pompier Marie-Ange est vannée, essoufflée. « Cette montée avec les 30 kilos sur le dos, c'est violent. Mais je l'ai fait, sans me poser de question. Le chef Jérémy nous a confié la "reco". Le caporal Alexandre et moi nous attachons l'un à l'autre avec une corde. C'est une ligne de vie, comme les commandos, comme les alpinistes. Pousser la porte avec précaution, on ne sait jamais, les flammes peuvent jaillir. Entrer sous cette toiture peut provoquer un appel d'air et attirer le feu sur nous. Ça y est, nous y sommes. L'antre du diable. Ne pas se perdre dans la fumée, rester près l'un de l'autre, toujours à portée de bras. On s'enfonce à l'intérieur de cette charpente. La fumée est noire, on ne voit rien. On met nos masques. 12, 13, 14, 15… Je compte nos pas, un à un, pour savoir combien de mètres nous parcourons, c'est mon boulot. À l'entraînement, on l'a fait dix fois dans le noir. Là, c'est autre chose. Je dois tenir le chemin de repli, regarder vers l'arrière, vérifier que la corde nous relie continuellement. Le caporal, lui, analyse ce qui se passe dans cette charpente. On est à l'aveugle. C'est comme si nos lampes étaient cassées. On ne distingue pas le foyer. Tout se mélange. Fatigue, stress, peur. Nos casques changent de couleur. Ce n'est pas normal. Des taches argentées apparaissent. C'est la chaleur, quelque chose cloche. Sentiment d'écrasement. Comme un plongeur en pleine mer, le caporal me tape sur l'épaule : il fait trop chaud. Il faut ressortir. Vite. »

19h20, sur le parvis.

Trente minutes après le premier appel téléphonique au 18, le lieutenant-colonel Ronan, le chef de corps du deuxième groupement d'incendie, arrive à son tour sur le parvis de Notre-Dame. Celui qui a la charge des interventions de la Brigade sur un gros tiers de Paris et de la petite couronne (la Brigade est divisée en trois groupements principaux) a suivi à la radio la montée en puissance du dispositif imaginé par ses hommes. Il est prêt à en

découdre. Il est pourtant saisi par ce qu'il découvre : « Je suis face à un tourbillon de flammes qui martyrisent Notre-Dame. C'est irréel. Je marche rapidement vers le presbytère. Mes pensées, les tactiques comme les personnelles, s'entrechoquent sans logique : "C'est le grand soir et ça me tombe dessus", "va falloir de l'eau, beaucoup d'eau", "il faut beaucoup de mecs pour les relèves d'attaque", "c'est le châtiment de Dieu !", "on va avoir des blessés sur les bras, c'est pas possible, je ne peux pas en laisser au tapis, on en a assez bavé comme ça ces derniers mois, il faut blinder la couverture médicale"…

Le feu partout, le plomb fondu, craché par les gargouilles et qui suinte par tous les pores de la cathédrale ; les décombres brûlants, dans la nef, dans le chœur, les transepts, au portail et partout des tuyaux, des lances, des hommes, des équipes et des chefs, des archanges au combat ; tous trempés, fourbus, mais tous enragés, comme exaltés. Un beau tableau et même une fresque ; les ordres fusent, les radios grésillent et les regards brillent, une énergie furieuse sort des casques. Nous allons trembler toute la nuit pour ce vaisseau de pierre, nous craignons la chute d'un pignon, l'éclatement d'une ogive puis l'effondrement qui emportera tout : tout un patrimoine et surtout ce qui nous taraude le plus, nos gars, nos mecs. Je suis en train de subir une attrition, la même que celle qui frappe les soldats surpris par une offensive ennemie. Je perds mes capacités intellectuelles, mon cerveau est comme écrasé par l'immensité de ce que je découvre, c'est une sorte d'overdose cérébrale. Je n'ai plus que ma volonté physique et psychique d'en découdre et de me jeter dans l'action. Je connais le combat, celui des armes ou du feu, j'ai formé des commandos, j'ai été préparé à un tel chaos. Mais c'est la première fois que je sens cet effet de sidération avec une telle puissance. Je dois dompter ce qui se passe dans ma tête.

Je retrouve Jérôme, Marc, Jean-Baptiste, Christophe… Je suis heureux de me battre avec ces hommes. Ils sont en granit. Je sens chez les quatre gars qui m'entourent la même animalité sauvage que la mienne. Ils pensent la même chose que moi : nous ne sommes pas grand-chose devant ce bûcher qui peut voler nos vies. Mais nous devons accomplir notre devoir. Notre mission. Pour l'honneur. Pas question de rester assis en pleurant. Nous allons nous battre !

Nous nous retrouvons sur le parvis. Nous sommes à genoux autour d'un plan, sous une pluie de cendres, pour faire un point rapide. Je valide la

sectorisation de l’intervention, les canaux tactiques. Mais à cet instant, nous manquons encore de moyens : Christophe n’a personne à déployer sur le parvis, son secteur, ni pour prendre en charge la protection des œuvres. Il nous faut des hommes, des engins et davantage de chefs. Je n’ai pas d’inquiétude : le potentiel opérationnel de la Brigade est colossal et les engins vont arriver de tout Paris dans quelques minutes. Mais en attendant, il faut se battre à quelques-uns.

Même si elle nous fait perdre des secondes précieuses et que chacun souhaite retourner au plus vite près de ses gars, dans l’action, cette organisation du commandement est nécessaire. Il faut préparer l’offensive, ne pas partir à l’aveugle contre ce feu. Il a démarré il y a 45, 50 minutes et nous savons tous les cinq que nous venons de basculer dans la tourmente. Le dragon est plus puissant que nous. Tout peut arriver. L’incendie peut se propager aux immeubles alentour où je distingue encore quelques habitants aux fenêtres, la cathédrale peut s’effondrer. Nous pouvons perdre des hommes.

Perdre des hommes… Je ne veux pas pleurer un gars encore une fois. Je suis marqué par les quatre morts tombés sous mes yeux depuis que je suis à la Brigade. C’est horrible, mais je suis sûr que nous compterons ce soir au moins quelques blessés. »

19h27. Message du lieutenant-colonel Ronan à l’état-major :

« JE PRENDS LE COMMANDEMENT DES OPÉRATIONS DE SECOURS

JE DEMANDE RENFORT COMMANDEMENT

8 ENGINS-POMPES ET UN GROUPE MÉDICAL »

19h27, sur la coursive, en haut du transept nord.

Le capitaine Marc prend en charge le secteur nord. Avec l’adjudant-chef Jérôme, ils se relaient auprès de l’équipe du chef Jérémy installée à 60 mètres du sol, près de la toiture. « Le point d’attaque est étroit, je n’aime pas ça. Il n’y a qu’un repli possible depuis cette coursive si étroite, cet

escalier en colimaçon où l’on ne peut circuler qu’en file indienne et dont les marches glissent, usées par le temps et inondées par les milliers de litres d’eau qui ruissellent de nos tuyaux. Je suis inquiet : ils sont là depuis une demi-heure et le feu continue à progresser. Des pierres tombent à nos pieds. Le gigantesque échafaudage peut s’effondrer. Si ce cube de fer bascule, nous allons nous le prendre sur la tête et nous ne pourrons rien faire. Chaque barre d’acier va se transformer en flèche et nous transpercer. Je regarde l’allure de mes gars l’un après l’autre. Je ne peux pas voir leur visage à cause de la chaleur. Ils ont tous la visière baissée. Mais je suis fier d’eux, ils tiennent. Je sais que dans ces tenues de feu, il y a des gamins de 20 ans. Ils donnent tout ce qu’ils ont. Décidément, Jérémy est un bon chef qui les encadre parfaitement et les tient à distance du danger. Jérôme m’impressionne. Je vois que son tendon le fait souffrir. Mais il monte et descend ces escaliers en serrant les dents pour faire le lien avec l’engin qui, au sol, est relié à la bouche et alimente en eau les hommes et leurs lances. »

19h28, dans le camion du COS,
le centre des opérations de secours,
sur le parvis de Notre-Dame.

Le capitaine Jérôme est un officier issu du rang. En deux décennies de Brigade, ce natif de la Marne, près de Mourmelon, a participé à des dizaines de batailles contre le feu comme porte-lance, comme sous-officier, puis comme officier. Mais ce soir-là, il n’est pas directement au corps à corps avec les flammes, il affronte la fournaise depuis son camion, sur une table de travail où il a installé des ordinateurs connectés à ceux de l’état-major. Sa mission : recenser dans les moindres détails, seconde par seconde, le déroulé de l’opération. Rien ne doit lui échapper. Lors d’une offensive militaire, il serait celui que l’on trouve face à une grande carte d’état-major, qui actualise en permanence la position de chaque char, de chaque unité combattante. Il saurait exactement où se trouvent les stocks d’essence et les stocks de munitions. Il connaîtrait l’endroit où se cachent les commandos ennemis, là où se situent les champs de mines, les barbelés, les tranchées. Il doit tout savoir du champ de bataille.

« Je suis face à Notre-Dame et c’est la fin du monde. Les sirènes des camions qui débarquent se mêlent les unes aux autres, les brandons tombent

en pluie sur nos casques. Je suis happé mais je ne me laisse que quelques secondes pour observer ce qui se passe. Je ne dois pas me laisser déborder. Je dois être comme en apnée, me concentrer sur la mission et ne pas me laisser distraire par ces flammes démesurées qui déchirent la toiture. Ce soir, je dois collecter, synthétiser et hiérarchiser des milliers d'informations. Ne rien manquer de ce que nos gars disent à la radio. Faire des plans, prendre des notes, savoir qui fait quoi et qui se trouve à quel endroit. Plusieurs centaines de gars vont s'engager sur l'opération : en se tournant vers moi, le commandant des opérations doit savoir à l'instant T les moyens dont il dispose et leur localisation. Je dois aussi retransmettre ses ordres le plus fidèlement par radio, demander des renforts, éviter les doublons, ne pas donner la même mission à plusieurs gars en même temps, savoir qui, sur un secteur en particulier, est en charge des hydrants, le nerf de la guerre. Sans eau, un pompier est comme un soldat sans fusil.

Même si je suis derrière des ordinateurs et des plans, je visualise ce qui se passe. Je suis à 150 mètres du feu mais dans ce camion, nous sommes les seuls à avoir une vision globale de l'opération. Les autres, ceux qui se battent contre les flammes, ont reçu une mission précise, ils sont focalisés dessus. Nous sommes les seuls à pouvoir prendre du recul. Mais pour l'instant, il n'y a qu'un commando face à ce feu alors qu'il nous faudrait une armée. Celle-ci, constituée de plusieurs engins venus des casernes parisiennes, va nous rejoindre rapidement. »

Le lieutenant-colonel Ronan s'approche du camion du capitaine Jérôme qui met en place son matériel. Petit à petit, au fil de la soirée, ce véhicule de commandement qui vient d'arriver du boulevard Masséna, l'état-major du deuxième groupement, va devenir une ruche. Celle où tous les officiers et sous-officiers viennent chercher des missions, demander des moyens supplémentaires ou simplement rendre compte de ce qu'ils viennent de faire avec leurs hommes. C'est aussi là, sur un grand tableau, que chacun à tour de rôle viendra déposer une petite plaque qui ressemble à un jeton de casino. Une couleur, un matricule, un nom : ces magnets permettent de savoir exactement qui fait quoi et où. Ils sont déplacés au gré des ordres et des missions. Ronan apprécie le calme de son subordonné qui s'installe. Un peu de stress mais aucune trace d'affolement. Le tableau Velleda est déroulé. Il est totalement vierge. Les ordinateurs sont allumés. Les haut-parleurs diffusent déjà les messages radio des hommes engagés dans la cathédrale. Ronan annonce les quatre secteurs qui découpent la cathédrale

et les moyens qu'il a pu mettre en place. Il n'y a pour l'instant que quatre camions-pompes sur place. Face au chaos, c'est totalement dérisoire. Ronan le sait : « Je n'ai plus la notion du temps. Les secondes sont des minutes et les minutes des secondes. Je suis entré dans une nouvelle dimension temporelle. Rien n'est plus normal, rationnel, logique, fluide, comme à l'exercice. J'ai fait cette guerre vingt fois, toujours plus parfaite et remarquable, à l'abri d'un bureau climatisé et surtout en connaissant la fin de l'histoire. Mais là, j'ai donné des ordres et je ne sais pas si ce sont les bons. J'ai des gars dans le transept nord et dans le transept sud, et c'est peut-être la plus grosse erreur de ma vie. Je n'ai pas assez de moyens. Nous sommes là depuis trente minutes et le feu gagne toujours sur nous. »

19h30, sur le parvis.

Les brandons continuent à tomber. L'un d'eux, gros comme une pomme, s'écrase sur la voiture du général Gontier. Il ressemble à un boulet de canon du Moyen Âge. La forteresse Notre-Dame a été prise en otage par un dragon et celui-ci bombarde ceux qui veulent l'en déloger. Des braises viennent de tomber sur l'avant-bras de Gallet et lui brûlent les poils.

Casque sur la tête, le général Gontier et le général Gallet sont côte à côte. Face à la cathédrale, ils se donnent quelques secondes pour appréhender ce qu'ils ont devant leurs yeux. Depuis qu'ils ont la charge de la Brigade, ils multiplient les scénarios sur d'éventuels sinistres. Mais depuis trois ans, tous les samedis matin, lorsqu'ils font un « jeu de rôle » en imaginant un lieu et une catastrophe et surtout les moyens à mobiliser, ils se concentrent sur les nouvelles installations du Grand Paris et notamment sur les futurs métros et RER enfouis à 20, 30 ou 50 mètres de profondeur. Une bombe dans une gare, une prise d'otages dans un cinéma… Quand l'un et l'autre passaient devant cette cathédrale ces dernières semaines, ils pensaient d'abord au risque terroriste. Les flammes, bien sûr, étaient présentes dans leur esprit mais sans qu'ils y croient vraiment. Notre-Dame est debout depuis si longtemps.

Ils reprennent leurs réflexes de soldats du feu. Gallet et Gontier connaissent moins bien la cathédrale que les hommes qui la visitent chaque

année et ont participé à de nombreux exercices. En revanche, ils ont la main sur l'ensemble des moyens de la Brigade.

Même si le général Gallet dirige la Brigade, il n'y a pas de rivalité entre les deux hommes. Ils travaillent ensemble depuis si longtemps. Rue de Trévise, trois mois plus tôt, lorsque la Brigade a perdu deux pompiers, c'est le général Gallet qui dirigeait les opérations. Au Bataclan, pendant que Gontier, alors colonel, pilotait les opérations à l'état-major, porte de Champerret, Gallet, lui, officiait sur les terrasses des X^{e} et XI^{e} arrondissements. Les deux hommes font le même diagnostic. Ils doivent concevoir une action « hors plan ». Il faut déployer les premières lances avec cet objectif : sauver l'essentiel. Le général Gallet est assez sûr de sa stratégie : « Le risque de propagation du feu aux tours me saute aux yeux : la chaleur est très forte, le vent défavorable, le rayonnement très puissant. La priorité, avant même l'extinction du foyer, c'est de protéger ces deux beffrois des flammes. »

Même s'il est évident pour les deux hommes que Jean-Claude Gallet est le décisionnaire en dernier ressort, les deux officiers se répartissent les rôles.

Gontier : « Officiellement, je suis de garde. Mais si tu veux prendre le commandement… »

Gallet : « Non, tu assumes, vas-y. L'opérationnel est pour toi. Je fais le tour de feu. Ensuite, je gérerai les autorités politiques. »

19h31, parvis de Notre-Dame,
dans le camion du commandant des opérations de secours.

Pendant que le général Gallet part seul en repérage autour de la cathédrale, le général Gontier salue le capitaine Jérôme avec qui il va travailler toute la nuit dans ce camion. Il y a là une dizaine de policiers et autant de personnels de la Protection civile. L'Hôtel de Ville n'est pas loin et plusieurs élus parisiens arrivent. Ce camion devient un peu une huître perlière. Il annonce à la radio qu'il prend le commandement des opérations. Les officiers remplissent rapidement le tableau Velleda de données techniques sur les fumées et de chiffres indiquant l'état des canalisations d'eau sur l'île de la Cité.

Dans le véhicule PC, le lieutenant Laurent commence à faire des croquis et à dessiner schématiquement la cathédrale, les camions, les lances, les escaliers, les foyers, les coursives pour représenter sur de grands tableaux blancs le champ de bataille dans ses moindres détails. Les moyens mis en œuvre par la Brigade, les endroits où l'ennemi s'est déployé, la façon dont il attaque la cathédrale : tout doit figurer sur les plans du lieutenant-dessinateur qui est l'un des seuls pompiers à pouvoir se promener dans tous les secteurs et fureter dans tous les recoins sans avoir de compte à rendre à ceux qui interviennent.

Celui qui est appelé sur tous les incendies majeurs et le plus souvent lorsque ceux-ci frappent des bâtiments dénués de plans n'est pas un « artiste ». En tout cas pas vraiment. Il est d'abord un pompier confirmé. Cet ancien homme du rang devenu officier en passant les examens internes au sein de l'armée a même dirigé une caserne. Titulaire d'un CAP et d'un BEP de menuiserie, il a toujours aimé « gribouiller », comme il dit. Des gribouillages que ses chefs ont suffisamment appréciés il y a une dizaine d'années pour le nommer « dessinateur opérationnel ».

Laurent vient d'effectuer un premier tour de feu. Il prend plusieurs photos qu'il envoie à l'état-major de la Brigade, pour que ses camarades qui suivent l'intervention derrière leurs ordinateurs se rendent compte de l'ampleur de l'incendie et de certains points techniques, sans être dépendants des chaînes d'information.

Il monte l'escalier du transept sud. Il entre dans la cathédrale. Il tourne autour des camions. Il cherche. Enquête. Vérifie les intuitions qui arrivent en rafale dans sa tête. Il est l'œil du poste de commandement. Il sait exactement ce que l'on attend de lui. « Le général Gallet aime que nos dessins fourmillent d'informations. Il nous voit comme des cartographes du champ de bataille. Il attend que nous revenions de nos tours de feu avec du biscuit. Je redoute de le croiser avant d'avoir des choses concrètes à lui présenter. Je fais donc au plus vite, je collecte le maximum de données : l'emplacement des ressources hydrauliques, la taille précise du presbytère, le cheminement pour accéder à une coursive, et surtout la localisation des brasiers ainsi que leurs déplacements. »

Laurent connaît bien les deux généraux. Lorsqu'il commandait lui-même un centre de secours, il n'a pas reçu que des félicitations du général Gallet. Un jour, sur un feu de péniche, il a laissé tomber sa radio. Il pensait que

celle-ci était tombée dans la Seine. Plusieurs heures après l'intervention, la radio, considérée comme du matériel sensible, a été retrouvée entre le quai et le bateau sur un ponton. Laurent a écopé d'un rappel à l'ordre puis, un peu plus tard, de quelques jours d'arrêt avec sursis. Plus de dix ans après, le général Gallet taquine encore Laurent à ce sujet…

« Dans cette première phase, je fais surtout des croquis rapides et je prends des photos. Je n'ai pas mes gants, la chaleur est insoutenable et je dois aller vite : c'est impossible de dessiner en direct au contact des flammes. Sur un de mes clichés, on distingue le plomb en fusion qui coule de la bouche des gargouilles. Je sais que c'est important : il faudra le signaler au COS. À l'intérieur de la cathédrale, il y a comme de la lave qui coule de l'oculus, à la croisée des transepts. Autrefois, c'est par ce trou que les chanoines faisaient descendre des flammèches pour impressionner les fidèles lors des fêtes de Pâques. Cette fois-ci, c'est le diable qui crache son venin. Je me dépêche de revenir au COS pour dessiner ce que j'ai vu. Sur mes croquis, j'essaye de me souvenir des termes employés dans une cathédrale : "la nef", "la sacristie", "le pinacle", "les transepts"… Une sorte de Rubik's Cube se met en place dans ma tête puisque je dois dessiner en détail tout ce que je viens de voir. Dans la précipitation, j'écris "le cœur" au lieu du "chœur". Au fil de la soirée, chacun doit nourrir mes dessins par des annotations. Certains font des traits bleus pour indiquer qu'ils ont tiré des tuyaux entre deux points, d'autres ajoutent en noir la localisation de leur engin. »

19h32, un peu à l'écart du camion du COS,
face à la cathédrale.

À la radio, Gontier demande à ses chefs de secteur de le rejoindre. Le colonel Dupré La Tour vient de prendre le commandement du secteur sud, en face de la rive gauche. Une difficulté lui a sauté aux yeux : il doit faire passer des camions et une grande échelle que la Brigade appelle BEA, bras élévateur articulé, entre le presbytère et la Seine. Or, à cet endroit, le terrain est instable. Il se gorge petit à petit d'eau, celle des lances des pompiers. Si un engin s'embourbe ou si une grue bascule sur la cathédrale, le secteur sera condamné. Or, cet angle d'attaque est stratégique. Le point de situation de Ronan, en charge du secteur nord, n'est guère plus encourageant : « Le

feu continue sa progression. Sur la coursive en haut, à l'air libre, la température dépasse 600 degrés. Les accès aux points de repli sont difficiles. Le vent pousse les flammes. »

Gontier pose quelques questions, ajuste deux ou trois dispositifs, donne une poignée d'ordres. Mais il doit surtout trouver « la » solution qui doit conduire la Brigade à la victoire. Et pour l'instant, il n'a pas encore construit sa contre-offensive : « Ces hommes devant moi, je les connais tous. Et ce soir, j'en suis fier : ils sont calmes, posés, sereins. Je les sens forts. Je suis heureux de les mener au combat. Chaque semaine, je fais une tournée dans mes groupements et dans les compagnies pour sentir le pouls ou faire passer des messages. C'est essentiel de bien se connaître pour entretenir la cohésion de la Brigade, éclatée dans 76 casernes, et nourrir l'esprit de corps. Nous ne pouvons pas nous découvrir sur une intervention.

Le feu est le maître du jeu. Je n'ai pas le temps d'aller voir par moi-même ces flammes démesurées dont me parlent mes hommes. Grâce à ce qu'ils me disent mais aussi en regardant leurs mines sérieuses et concentrées, la sueur qui coule sur leur front, je mesure la force de l'ennemi qui ronge Notre-Dame. Nous affrontons un rouleau compresseur. Ce que nous avons mis en place jusque-là n'a pas eu d'effet sur sa progression. Il n'y avait rien d'autre à faire. Mais il faut très vite une nouvelle stratégie. Et pour l'instant je n'ai pas "la" bonne idée. »

Notre-Dame, Paris, France.

Sur les quais de la rive gauche de la Seine, les Parisiens et les touristes sont comme paralysés. Des flammes de 20 à 30 mètres déchirent la toiture de la cathédrale. Ils ne sont ni pompiers, ni architectes, mais ils ont compris que Notre-Dame agonise. Le dragon a saisi la cathédrale millénaire. Il tient ses arcs-boutants entre ses griffes. Il ne lui laisse aucun répit. C'est un fauve sur une proie sans défense. Le soleil inonde les quais de la Seine. Malgré le vent frais qui souffle avec insistance, le printemps s'avance. Cette nuit aurait pu être l'une des plus belles de l'année. Des couples auraient cheminé, main dans la main, le long des quais en se faisant mille promesses. Deux retraités s'y seraient promenés en s'émerveillant d'être dans la plus belle ville du monde. Notre-Dame et ses abords sont un théâtre.

Mais une fumée noire s’échappe de la scène. Derrière les barrières installées par les policiers, ils assistent à ce spectacle désolant. Les pompiers qui arrivent ont l’air désarmés. Cette fumée qui s’élève dans le ciel annonce le pire. Effroi. Sidération. Beaucoup préfèrent le silence. Une jeune fille verse une larme, une grand-mère la console. Une maman serre fort son enfant dans ses bras. Elle et lui ont voulu « dire au revoir à Notre-Dame ».

De Pékin à Moscou, d’Abidjan à Washington, tous les regards sont tournés vers Paris. Comme s’il fallait veiller la vieille dame. Ce soir-là, la France pleure sa cathédrale et un peu de son âme. Mais dans le monde entier, chacun est orphelin. Sur Twitter, les plus pessimistes ont commencé leur deuil. Chacun maudit ce feu. Tout en sachant que seuls quelques hommes en tenue de feu peuvent inverser le cours de la tragédie qui se joue. Le monde entier admire les visages de ces jeunes pompiers. Et prie pour que ces héros qui n’ont pour arme que leurs tuyaux viennent à bout de ce dragon cruel.

19h33, square Jean-XXIII,
entre la cathédrale et la Seine.

Casque sur la tête, le général Gallet est silencieux. Il entame son tour de feu. La visière relevée, il ne laisse rien paraître de ses sentiments. Mais il observe, analyse et synthétise. « Gontier doit prendre en compte chaque détail ! Il a mille choses, microscopiques ou essentielles, dans la tête. Mon rôle, c’est de prendre du recul et de repérer les trous dans l’organisation. Je suis rassuré par l’attitude de mes gars. Ils sont sereins, très pros. Ils ont pris la mesure de l’intervention. Ils déroulent leurs missions sans fébrilité. C’est propre. Le rapport calorifique est monstrueux. Ce feu est probablement équivalent à un incendie frappant cinquante immeubles simultanément. Il faudra une trentaine de lances et le soutien hydraulique des bateaux-pompes qui œuvrent sur la Seine. Ce dispositif est long à mettre en place : une cinquantaine de minutes. C’est un cadeau que nous faisons au feu. C’est la part du feu. On le laisse progresser le temps que nous nous mettions en place efficacement pour éviter de lui courir après.

Je suis au plus près de mes hommes. Mais je n’ai aucune émotion, je dois rester concentré sur l’analyse de la situation, presque froid. Je surveille les

voies de repli car c’est l’une des difficultés majeures de cette opération. Ne pas se laisser gagner par l’affect. Je ne parle pas aux officiers que je croise et qui organisent leur bataille, je ne les encourage pas : ils ne doivent pas discuter avec moi pour éviter les pertes d’informations. C’est Gontier qui pilote concrètement les opérations. Pas question d’interférer. Certaines difficultés me sautent aux yeux : comme les vitraux, si délicats, si fragiles. Il faudra les éviter. Sinon, avec la puissance de nos jets, nous les pulvériserons.

Une fois cette phase d’observation technique achevée, je me lâche. Je laisse de la place à mon intuition. Je sens, je me laisse impressionner par les flammes. J’écoute le feu qui ronfle. Je vois ces gargouilles se tordre sous la chaleur. Je passe la main sur une paroi pour ramasser de la suie. Pour sentir la pierre. Comme pour écouter la cathédrale me dire ses souffrances. Ce soir, tu peux compter sur nous Notre-Dame. Nous allons te sauver. »

19h34, Préfecture de police de Paris,
salle des 167 policiers morts pour la Libération de Paris.

Jean-Claude Gallet part à la rencontre du préfet de police de Paris. La Brigade est placée sous son autorité. Le général et le préfet se saluent. Ils ne se connaissent pas bien : Didier Lallement, jusque-là préfet de la région Nouvelle-Aquitaine, a été nommé quelques jours plus tôt en Conseil des ministres et Gallet et lui ne se sont jamais encore retrouvés ensemble sur une intervention. Pour ce premier contact, Gallet n’ose avoir un mot d’esprit. « Ce que nous vivons ce soir est grave, assez désespérant. Mais pas foutu. Je pense à ces officiers britanniques encerclés par les Zoulous lors de la bataille d’Isandhlwana qui ont mené une bataille héroïque. Mais je me contente d’un point d’ambiance, technique et précis. Je lui explique que ça va être compliqué, que la situation n’est pas figée. Ses questions témoignent d’une confiance totale à la Brigade. À ce stade, c’est important. »

19h35, sur le parvis.

Le lieutenant-colonel Thomas vient d’arriver sur le parvis de Notre-Dame. Ingénieur des Arts et Métiers avant d’entrer à Saint-Cyr, il est passé

par l'École de guerre il y a quelques années. Il s'est spécialisé dans la lutte NRBC (les attaques nucléaires, radiologiques, biologiques et chimiques). Il a été envoyé plusieurs mois en « Opex » (opérations extérieures) à Gao, au Mali, pour faire l'interface entre l'ONU et l'armée française en lutte contre les djihadistes, puis six mois au siège de l'OTAN à Bruxelles.

Avant d'être affecté il y a quelques mois au deuxième groupement de la Brigade, il a passé quatre ans à Kourou, en Guyane, comme pompier sur la base de lancement des fusées Ariane. Il n'a jamais vraiment su pourquoi il voulait devenir militaire mais c'est un rêve d'enfant. Peut-être parce que la maison familiale était située à proximité d'une base d'hélicoptères de l'armée de terre. Peut-être aussi parce qu'en Alsace, sa région natale, l'amour et le sens de la patrie vibrent intensément.

Il est des hasards troublants. Quelques jours avant la nuit de Notre-Dame, avec le lieutenant-colonel Ronan, son ami et son supérieur, ils inspectaient l'église Saint-Eustache, aux Halles. Ils ont étudié en détail un scénario d'incendie et en ont conclu que dans un tel lieu, les opérations de secours seraient particulièrement complexes, le bâtiment ayant été construit aux XVI^e^ et XVII^e^ siècles. En cheminant sur la toiture, ils se sont arrêtés pour admirer Notre-Dame, toute proche. Ce jour-là, elle avait l'allure d'un bloc de granit.

« En tant qu'officier, ça ne se fait pas de débarquer sur une opération en lançant à la cantonade : "Est-ce que vous avez besoin de moi ?" On ne vient pas faire du tourisme, cela gêne ceux qui interviennent. Je sais que le lieutenant-colonel Ronan, le capitaine Marc et l'adjudant-chef Jérôme sont à l'œuvre. Ce sont des pompiers expérimentés, ils jouent leur réputation. Ils n'ont pas besoin de moi pour lutter contre le feu. La Brigade est rodée : ils vont recevoir des moyens et des hommes en renfort, le dispositif va se déployer rapidement.

Sur le parvis, la seule question que je me pose, c'est celle-ci : "En quoi puis-je être le plus utile ?" J'ai un avantage sur ceux qui interviennent depuis le début, c'est mon retard ! J'ai du recul. Marc et Ronan ont le nez dans le guidon depuis une demi-heure. J'ai écouté leurs messages à la radio et pour moi, l'effet de sidération s'est déjà un peu évaporé : je ne découvre pas ce qui est en train de se passer à Notre-Dame. C'est en voyant les camions qui arrivent en noria que je devine ce qui va devenir ma mission : nous sommes à Notre-Dame, BFMTV va couvrir l'incendie, des politiques

vont venir. La zone de commandement va être saturée. Si on veut gagner cette bataille, il faut organiser nos forces.

Trois jours auparavant, je travaillais sur le retour d'expérience de l'opération de la rue de Trévise où nous avons perdu deux hommes. Sur cette opération, il y a rapidement eu une simultanéité entre la lutte contre l'incendie, la prise en charge des nombreuses victimes et une forte pression médiatique. Tout était imbriqué dans un espace réduit. Les secouristes travaillaient à deux mètres de ceux qui luttaient contre les flammes. La chaîne de commandement était optimale mais polluée par les intervenants extérieurs.

Devant Notre-Dame, cela me saute aux yeux. Je sais que ce soir, je ne vais pas attaquer le feu, je ne verrai peut-être pas de flammes. Mais mon instinct me souffle ma mission : je peux apporter quelque chose en rationalisant l'intervention. Il faut absolument sanctuariser le PC pour ceux qui pilotent concrètement l'intervention.

Je croise le général Gontier et lui soumets mon idée : créer un "PC miroir", un centre opérationnel qui recevra toutes les informations en temps réel mais ne sera pas le "vrai" centre de commandement. L'idée n'est pas de faire un "faux" PC pour les politiques et les journalistes. Ils veulent savoir, ils veulent comprendre ce que nous faisons et nous ne sommes pas propriétaires de Notre-Dame. Mais on ne fait pas une bonne manœuvre dans le chaos. Il faut travailler sereinement, avec nos mots, nos codes, nos réflexes et laisser le commandement digérer les centaines d'informations qui vont converger vers lui.

L'idée, c'est d'aimanter les autorités autour d'un second PC : quand les évêques, la maire de Paris et les ministres arriveront à tour de rôle, ils poseront des questions mais cela ne ralentira pas les opérations. Un second camion de commandement se positionnera à une quinzaine de mètres de celui du général Gontier et assurera cette mission.

Je fais la même chose avec la Protection civile qui s'est installée à côté du centre de commandement initial. Les civils sont en cours d'évacuation dans les immeubles de la rue du Cloître-Notre-Dame. S'il y a des victimes, les personnels de la Protection civile devront s'intégrer dans notre dispositif. Il y a aussi ces milliers de personnes qui observent la cathédrale depuis les quais de Seine. Au fil de la soirée, la protection des personnes pourrait devenir "la" priorité et le sauvetage de la cathédrale tout à fait

secondaire : il faudra trouver des passages pour des véhicules du Samu, peut-être une zone pour poser un hélicoptère. Avec la Protection civile, nous nous connaissons, nous travaillons souvent ensemble, ils savent qu'avec nous, il n'y a pas de querelles d'ego. Personne ne se bagarre pour être "sur la photo"… Nous sommes là pour remplir des missions nobles. Et même si ce soir, ils rechignent à déménager et à quitter les abords du COS pour installer leur PC quelques dizaines de mètres plus loin près de la Préfecture, et me le font savoir, ce sont des pros : ils valident ma stratégie. Ils savent que s'il y a des victimes, nos opérations vont les gêner. Il ne faut pas que nous nous marchions sur les pieds. »

19h40, sur le parvis, devant la porte centrale de la cathédrale.

Le lieutenant Julien et le sergent Kévin n'auraient jamais dû se retrouver ensemble ce soir-là sur le parvis de Notre-Dame. Kévin est « le conducteur » du capitaine Marc, appelé sur les lieux dès le début de l'intervention. Il n'est pas seulement celui qui conduit la voiture de son officier, il est aussi une sorte d'aide de camp : il ne doit pas lâcher d'une semelle celui qui mène les opérations pendant les premières minutes. À 30 ans, ce sous-officier est déjà un pompier d'expérience. Entré très jeune à la Brigade après avoir hésité à suivre la voie de son père, infirmier anesthésiste, Kévin a participé à plusieurs interventions majeures. C'est pour sauver des vies qu'il est devenu pompier. Il n'oubliera jamais l'image de cette femme et de son enfant essayant de fuir les flammes de leur appartement, à Saint-Maur-des-Fossés, dans le Val-de-Marne, sans y parvenir. Il se souvient de leurs deux corps allongés lorsqu'il a réussi à enfoncer la porte à la hache. Il n'y avait plus rien à faire.

Lui et le lieutenant Julien se croisent de temps à autre dans les couloirs de l'immeuble du deuxième groupement de la BSPP, boulevard Masséna dans le XIII^{e} arrondissement, mais n'ont jamais travaillé ensemble. Kévin est un homme de terrain. Julien, lui, est l'officier en charge de la prévision opérationnelle du deuxième groupement. Il est moins dans l'action immédiate, dans l'urgence : son service, installé dans des bureaux en open

space, travaille en étroite collaboration avec les services de la ville ou de la RATP, étudie les bâtiments en construction dans l'est de l'agglomération parisienne. C'est aussi lui qui revient sur les opérations passées et les décortique pour avoir la mémoire des principales interventions et surtout améliorer ce qui peut l'être dans le futur. Son quotidien est davantage devant un ordinateur que sur une grande échelle.

À la Brigade, personne ne devient jamais vraiment un « pompier de bureau ». Pour ne pas perdre la main, le lieutenant Julien, les tempes tout juste grisonnantes, prend fréquemment des gardes la nuit dans les centres de secours pour rester au contact du terrain qu'il connaît si bien. Monté en grade au fil de ses affectations, cet ancien homme du rang est devenu sous-officier après une série de concours internes, puis officier il y a quelques années. Il a notamment dirigé la caserne de Villemomble (Seine-Saint-Denis). Il a lutté contre l'un des feux d'entrepôt les plus importants d'Ile-de-France il y a quelques années, sur 12 000 mètres carrés. Modeste malgré ses beaux états de service, l'homme, presque timide, ne se met pas en avant.

« Par réflexe, après m'être présenté au commandement des opérations de secours, je passe une tête à l'intérieur de la cathédrale. Je veux voir. Ce n'est pas de la curiosité mais de l'instinct : je veux me faire une idée précise de ce qui se passe là-dedans. Les portes, celles qu'empruntent les touristes pour visiter les lieux, sont grandes ouvertes. Plusieurs foyers modestes attaquent des bancs, une chaire en bois, un rideau près de l'autel, une guérite dans un coin. Rien de dramatique. Ce ne sera pas difficile à éteindre. D'ailleurs, il y a encore très peu de fumée et ces foyers sont poussifs, ils n'ont pas réussi à se déployer. Le vrai problème, c'est ce qui se passe au-dessus. Malgré la hauteur de la voûte, j'entends le ronflement. Le feu dévore la charpente. Il progresse. Il avance. Il gagne en puissance. Il ne connaît pas de limite. Des pierres de la taille d'un ballon de foot chutent en cascade autour de l'autel. Les brandons et les braises grosses comme le poing tombent en guirlande dans la nef. Le spectacle est magnifique mais il annonce le pire : si les camarades n'arrivent pas à éteindre rapidement le brasier dans les combles, je n'ai pas beaucoup de doutes, la voûte ne tiendra pas longtemps.

Au centre de commandement où je raconte ce que j'ai vu, le général me confie une mission : je dois lutter contre tous ces petits feux qui ont débuté un peu partout à l'intérieur de la cathédrale et depuis le sol tenter d'attaquer

le foyer principal, celui qui détruit la charpente 60 mètres plus haut. J'ai besoin de quatre pompiers et deux lances. J'ai une mission et un problème : la plupart des camarades sont tous déjà occupés sur les fronts nord et sud. Je dois donc me débrouiller. Je regarde autour de moi et je constitue deux binômes de circonstance : deux jeunes qui s'affairent autour d'un camion pour décharger des bouteilles de gaz destinées aux appareils respiratoires, le conducteur du capitaine Marc et ce pompier responsable d'une échelle sur un camion mais qui semble comme désœuvré car la sienne est trop petite pour combattre efficacement les flammes. Ils se mettent immédiatement sous mes ordres. À partir de maintenant, nous voilà soudés, nous sommes des frères d'armes. »

Le sergent Kévin se retrouve sous les ordres de cet officier qu'il connaît de vue. Il est heureux de remplir une mission. Et une belle : lutter contre le feu à l'intérieur de la cathédrale. « Le capitaine Marc, mon officier, venait d'être désigné chef de secteur, il n'était donc plus "le" commandant de l'ensemble du dispositif. J'étais libre… Sur une intervention, personne ne mène "sa" guerre. Le terrain et l'urgence commandent. Le lieutenant constitue ses binômes. Je suis sergent, sous-officier donc, je devrais, sur le papier, encadrer des hommes. Mais tout le monde doit s'y mettre, quel que soit son grade. Je me retrouve simple sapeur en équipe avec un pompier de la caserne de Sévigné que je n'ai jamais croisé. C'est la grande force de la Brigade : chaque pompier peut prendre le rôle d'un autre et les officiers commander des hommes sans que nous ne nous connaissions. C'est l'esprit de corps. Je sais que cet officier, quelles que soient ses fonctions le reste du temps, a déjà combattu le feu. Il a reçu une mission et puisque je suis sous ses ordres, elle devient la mienne. À l'intérieur, les chutes de pierres sont de plus en plus nombreuses. Il y a maintenant comme un trou dans la nef et il s'agrandit à vue d'œil. Avec ce camarade dont je ne sais même pas le nom, nous tirons une lance et nous attaquons le foyer qui s'en prend à l'autel. Le lieutenant nous demande de rester le long des parois car ces pierres qui tombent l'inquiètent. L'édifice est vieux de mille ans, c'est un château de cartes, un mikado. Ça saute aux yeux : cette cathédrale est très fragile. Et ce n'est pas à cause de ses immenses vitraux que j'avais découverts en touriste quelques semaines avant. Une fraction de seconde, je suis glacé : me voilà en train de tenter de sauver un lieu dont j'ai admiré la splendeur. Notre lance est performante, les flammes perdent déjà de leur arrogance et je sens

que les petits foyers souffrent sous nos assauts. Depuis le sol, nous essayons d'attaquer le trou béant, la bouche du dragon, qui a percé la nef. Mais nos jets sont beaucoup trop courts. L'eau retombe avant d'atteindre la voûte. »

19h58. Message du général Gontier à l'état-major :

« JE DEMANDE 2 VEDI[*1] ZONE DE MISE À QUAI QUAI D'ORLÉANS

4 ENGINS-POMPES

LE FEU INTÉRESSE L'ENSEMBLE DE LA TOITURE DE L'ÉTABLISSEMENT CATHÉDRALE NOTRE-DAME AVEC PROPAGATION

AUX 2 TOURS

2 LANCES GRANDES PUISSANCES

3 LANCES SUR COLONNE SÈCHE EN MANŒUVRE

OPÉRATIONS DE MISE EN SÉCURITÉ DES ŒUVRES COMMENCENT

DIFFICULTÉS D'ACCÈS À LA TOITURE ET RISQUE D'EFFONDREMENT IMPORTANT

PRÉFET DE POLICE, MAIRE DE PARIS, PROCUREUR DE LA RÉPUBLIQUE, POLICE

EDF GDF SAMU PROTECTION CIVILE SUR LES LIEUX

POINT DE REGROUPEMENT DES VICTIMES HÔPITAL HÔTEL-DIEU

POURSUIVONS RECONNAISSANCE »

Rue de Lutèce, entre l'Hôtel-Dieu et l'entrée de la Préfecture de police.

Le général Gallet retourne vers le bâtiment de la Préfecture de police pour faire un premier briefing aux « autorités » (les responsables politiques, dans le langage des pompiers) qui s'y sont rassemblées. Anne Hidalgo et lui se connaissent bien. Il y a deux décennies, lui, jeune officier, et elle, jeune adjointe de Bertrand Delanoë à la Mairie, ont passé une nuit entière

ensemble à proximité des décombres d'un immeuble sous lequel un pompier était coincé. En 2015, lors des attentats, ils se sont aussi retrouvés dans l'Est parisien, au Bataclan et sur les lieux de la tragédie. Secrétaire d'État à l'Intérieur, Laurent Nuñez est aussi une vieille connaissance. Gallet et lui ont été en poste ensemble en Seine-Saint-Denis en 2008. « J'ai avec moi les plans du dessinateur pour leur montrer concrètement les foyers et ce que nous sommes en train de faire. Je leur explique que ce ne sera pas facile. Le recteur de la cathédrale est désespéré. Je lui explique que mes hommes sont déjà à l'œuvre pour sauver le trésor de la cathédrale. "Nous faisons le maximum." J'entends le commentaire de quelqu'un que je ne connais pas et qui lâche un : "Mais c'est impossible, ce feu est démesuré ! Ils n'y arriveront pas." Anne Hidalgo se tourne vers lui avec force : "Mais si ! C'est la Brigade !" »

En repartant vers le centre des opérations, Gallet prend avec lui deux petites bouteilles d'eau qu'il descend à la file. « C'est mon corps qui les réclame. Inconsciemment, il a compris qu'il allait résister toute la nuit. Ces réflexes de l'organisme que les psys appellent la dissociation, je les ai déjà connus sous le feu, au combat, lors d'opérations extérieures effectuées à l'étranger. J'ai aussi connu ce sentiment d'un corps qui agit indépendamment des activités de l'esprit le soir des attentats du Bataclan. J'étais alors colonel et j'avais passé la journée sur une grosse opération. Je buvais une bière dans un bistrot du canal Saint-Martin quand j'ai entendu une rafale de kalachnikov. Je me suis dit que j'étais en train de devenir complètement fou et frappé par un syndrome post-traumatique. À la seconde rafale, j'ai sauté dans ma voiture pour rejoindre les terrasses. Je me souviens de ces corps enlacés sur le trottoir de la Bonne Bière. De cette jeune fille blonde en train d'agoniser pendant que j'effectuais un massage cardiaque sur son ami. Je sais qu'à cet instant, ce n'était plus mon esprit qui me dictait mes actes, sinon, c'est sans doute elle que j'aurais commencé à masser alors qu'il n'y avait plus d'espoir, en laissant de côté ce jeune homme qui lui avait des chances de survie. Ce soir, sur ce parvis, la situation est moins tragique. Mais mon corps a déjà compris qu'il devait repousser ses limites. Il sait qu'il doit sauver Notre-Dame. »

19h55, sur les coursives, en haut du transept nord.

L’adjudant-chef Jérôme a rejoint ses quatre pompiers et le sergent-chef Jérémy sur la coursive. L’offensive est de plus en plus difficile. La fumée, toujours plus dense, réduit la visibilité. Des pierres roulent sur la toiture et viennent se fracasser sur les bottes des sapeurs. Le plomb en fusion, celui qui recouvre la flèche, coule le long des gouttières et perce les tuyaux par endroits. Ils ne tiendront plus longtemps, Jérôme le sait, il va falloir installer rapidement de nouvelles lances.

Le sapeur Marie-Ange est rassurée de voir l’adjudant-chef Jérôme. « Sa présence au combat avec nous signifie qu’en bas, tout le monde sait qu’on se bagarre. Nous ne sommes pas seuls dans cette guerre. Sa grande phrase à l’entraînement, c’est : “Tu vas y arriver, ne baisse pas les bras.” J’aime bien son ton paternel et bienveillant. Ce soir, face au feu, il ne prononce aucune parole. Nos regards se croisent. Une tape sur l’épaule, un geste pour m’aider à orienter mon jet. Ce soir, ses paroles silencieuses ne s’adressent pas seulement à moi mais à toute la Brigade : “Allez, on va y arriver !” »

L’échafaudage est en fusion. Certains tubes d’acier se tordent comme de la pâte à modeler. Les flammes, à vingt mètres maintenant, continuent d’avancer vers les pompiers. Elles dévorent tout sur leur passage. La fatigue pointe et les sapeurs ont mis en place un relais. À tour de rôle, ils se passent les lances pour pouvoir souffler quelques instants.

Le sergent-chef Jérémy n’est pas rassuré. « Il y a quelques années, j’ai fait un incendie dans un entrepôt à Charenton où nous étions loin de tout. Les camions ne passaient pas. Il fallait marcher sur les rails de la SNCF pour tirer nos tuyaux jusqu’au foyer. Il y avait des lignes à haute tension, des fumées dangereuses. Sur le papier, ce qui se passe à Notre-Dame n’est pas un feu compliqué : il n’y a pas de combustion de produits toxiques, pas de gaz. Il y a de l’eau, des moyens. Mais quelque chose m’inquiète et ne me plaît pas : le brasier se cache sous la toiture et dans la forêt de poutres. Nous atteignons les flammes qui ont percé la toiture mais pas leur nid. Les gaz doivent s’accumuler, c’est extrêmement dangereux car ils donnent de la force aux flammes. Notre point d’appui est inconfortable, trop étroit. Je sens la fragilité de cet édifice tout en dentelle. Les flammes descendent sur nous, comme si elles cherchaient à nous envelopper. »

Le capitaine Marc monte à son tour l’escalier en colimaçon. Sur la coursive, il est arrêté par la chaleur et les 700 degrés qui attaquent son

visage. Il descend sa visière pour se protéger des rayonnements et de ce mur de flammes qui menace ses pompiers. Il remarque la tension qui anime l'adjudant-chef. Les deux hommes se mettent d'accord : il faut installer une lance supplémentaire, la seconde. « En donnant cet ordre, je passe ma main sur la nuque du caporal Alexandre qui est épuisé, je le vois. Je lève ma visière et lui glisse quelques mots : "Ne lâche rien, c'est le feu du siècle, tous tes potes voudraient être à ta place !" Il prend une grande inspiration et se remet à dérouler le tuyau supplémentaire sans se laisser distraire par ces flammes qui dansent à quelques mètres de lui. Il pose un genou à terre et ouvre la vanne. »

Sur l'étroite coursive, chacun reste à moins de deux mètres de l'autre. Malgré la fumée et le feu qui craque, qui crépite, qui grince et qui ronfle pour montrer sa toute-puissance, il ne faut pas se perdre de vue, rester « à la voix ». Les escarbilles tombent de plus belle. Le capitaine Marc demande à l'adjudant-chef de retourner au camion pour remettre à plat l'alimentation et la pression. Depuis sa mise en place, la nouvelle lance donne des signes de faiblesse. Cela vient de la bouche. « Je sais qu'avec son tendon d'Achille blessé, lui donner l'ordre de redescendre est inhumain, comme si quelqu'un lui sciait la jambe. Mais, je sais aussi qu'il ne me pardonnerait pas de le ménager au cœur du combat. »

19h56, à l'intérieur de la cathédrale sur le côté gauche, sous l'orgue, derrière une colonne.

Le sergent Kévin est collé à son camarade. Ils arrosent l'autel et quelques bancs : « Les nombreux petits foyers nourris par les braises qui tombent de la voûte déclinent à vue d'œil. Je suis presque ébloui par la croix intacte qui brille dans le fond. Fasciné. Le problème, c'est que nous n'avons pas assez de puissance pour atteindre la voûte. C'est là que se cache le feu, tant qu'on ne peut pas l'attaquer, tout ce que nous faisons ne sert à rien. De plus en plus de pierres tombent et nous nous réfugions derrière une colonne pour nous protéger. Nous sommes comme des soldats pris pour cible par un sniper. Si nous bougeons, nous sommes vulnérables. Cette colonne, c'est notre rempart, notre bunker. »

19h57, dans la rue du Cloître-Notre-Dame,
à la base du transept nord.

Pendant qu'il descend les marches quatre à quatre, l'adjudant-chef Jérôme se concentre sur l'heure qui vient de s'écouler. « Vu la taille de l'incendie, il n'y a pas d'autres solutions que de l'attaquer sur plusieurs fronts en même temps. Une fois au pied de la cathédrale, je mesure sa progression depuis quelques instants. Les gars qui se bagarrent contre lui ne se rendent compte de rien. La flèche est totalement en flammes. Là-haut, ils n'entendent rien, ils ne voient rien. Ils ne pourront pas venir à bout du feu comme ça. Ils ne peuvent que ralentir sa progression. Cet escalier est leur seule voie de repli. C'est dangereux : si les flammes gagnent la coursive, elles vont en bloquer l'accès sans échappatoire possible. Je n'aurais peut-être pas dû les emmener là. Je n'ai pas le droit de perdre un gars. Je ne me le pardonnerais jamais. »

Il s'avance vers Florian, le conducteur du PS 221 qui depuis plus de trois quarts d'heure alimente ses camarades restés en haut. Il ne les voit pas mais communique avec eux en permanence par radio. Il a branché son camion à la bouche et vérifie derrière ses cadrans la pression qu'il envoie dans les tuyaux. Il est inquiet : la colonne sèche, cette canalisation installée le long du transept, semble fragile, comme si elle ne supportait pas la pression. Si celle-ci cède dans les minutes qui viennent, ce sera une catastrophe : ses camarades n'auront plus d'eau. « Je pousse la pompe à son maximum. J'envoie 19 bars, c'est rare, c'est le maximum de ce qu'elle peut encaisser. Il faut que ça tienne, ils en ont besoin là-haut, à 60 mètres. »

Le conducteur Florian lève les yeux. La flèche est en train de basculer. Il hurle à l'adjudant-chef qui arrive : « Putain, ils sont dessous ! » En tombant, cette aiguille de fer, de plomb et de bois de 100 mètres de haut semble emporter toute la cathédrale. Le bruit est insupportable. Le fracas déchire les oreilles des pompiers. La chute de la flèche ressemble à celle d'un soldat fauché qui plie et tombe au sol.

« Au moment où la flèche s'effondre, des flammes de 50 mètres s'échappent du toit. Je hurle dans la radio. Ils n'entendent probablement rien. L'adjudant-chef prend un mégaphone dans le camion et hurle vers la toiture : "Dégagez ! Repli ! Dégagez !" »

Sur la petite terrasse qui donne sur la toiture et l’échafaudage, en haut du transept nord.

Lorsqu’il entend le fracas de la flèche qui s’affaisse, le sergent-chef Jérémy bondit. Il attrape un de ses pompiers par le col et le tire presque jusqu’à l’escalier.

Le capitaine Marc : « On évacue. Repli ! Repli immédiat ! »

Le première classe Vincent : « Les tuyaux ? On les prend ? »

Le sergent-chef Jérémy : « On dégage ! »

Le sapeur Marie-Ange : « J’ai laissé la caméra thermique. »

Le sergent-chef Jérémy : « Repli immédiat ! On quitte. On verra plus tard. Descends, Marie-Ange ! »

Sur le seuil de la cathédrale.

Le lieutenant Julien sort de la cathédrale. Il vient d’installer son premier binôme sous l’orgue et l’a obligé à se protéger derrière une colonne. « À l’entrée, alors que je suis en train d’expliquer la manœuvre à ma seconde équipe, nous entendons un craquement d’une violence inouïe. Le souffle est si puissant que les grandes portes de la cathédrale se referment d’un coup, nous projetant presque à terre. Je suis blême, vidé, je n’arrive plus à respirer : j’ai deux hommes à l’intérieur. J’en suis sûr, la voûte s’est effondrée sur eux. C’est une catastrophe. C’est moi qui ai envoyé ces deux pompiers là-dedans. J’aurais dû être avec eux. Je suis seul, dévasté. C’est de ma faute, j’aurais dû anticiper. Donner l’ordre de repli. Ces pierres qui tombent, je les voyais. Je le savais. En quelques fractions de seconde, un film défile dans ma tête. Rue de Trévise. Il y a quelques semaines. L’explosion. Nos deux gars au plancher. Cette soirée où il a fallu parler à leurs camarades. Leurs regards. Ce rapport sur lequel je travaillais tout à l’heure au bureau, ce retour d’expérience, ce RETEX qui décortique l’intervention dans ses moindres détails et sans aucune complaisance. Et notamment les dix premières minutes. Celles où tout a basculé. Ça ne doit pas arriver ce soir. Je ne veux pas faire un compte rendu sur la mort de deux pompiers à Notre-Dame. »

Derrière une colonne,
à l’intérieur de la cathédrale.

Kévin ne comprend pas d’où vient ce craquement qui foudroie la cathédrale. « C’est le bruit d’un avion à réaction. D’une bombe. D’un carambolage, je ne sais pas. La voûte s’effondre. Elle laisse s’échapper des flammes de la taille d’un immeuble de quatre étages. Des gerbes de plomb en fusion. Des éclats de pierres gros comme le poing. Du verre. Nous sommes sidérés. Je jette un œil. Il n’y a qu’une partie de la voûte par terre. Je ne sais pas ce qui est tombé à nos pieds mais c’est énorme. Ça n’a pas de forme. Ça ne ressemble pas à la toiture. Ça projette partout. Surtout rester derrière cette colonne. Collés l’un à l’autre, mon camarade et moi pensons la même chose. Malgré la trouille, ne pas fuir. Rester à couvert. Courir, ce serait se mettre en danger. »

20h03, sur le seuil de la cathédrale,
devant le porche.

Avec ses deux hommes, le lieutenant Julien se jette sur les imposantes portes de Notre-Dame qui viennent de se refermer d’un seul coup : « Elles sont bloquées. Nous poussons comme des fous. Elles doivent être coincées par les pierres tombées de la voûte. Ces portails moyenâgeux doivent bien faire 2 mètres de large, 3 de hauteur et 50 centimètres d’épaisseur. Il va falloir les défoncer à la hache pour pénétrer dans ce qui est peut-être la tombe de mes deux hommes. Cela me paraît durer des heures avant que je reprenne mes esprits : en fait, le souffle a repoussé les portes à présent bloquées par une cale. Il suffit de la baisser pour ouvrir. À l’intérieur, le spectacle me saisit. La voûte est toujours en place. La flèche s’est effondrée sur elle-même et n’a percé qu’une petite partie de la nef. Il y a comme un manteau de feu, une cascade de flammes qui tombe désormais sur l’autel. Mes hommes. Je vois leurs casques. Ils sont entiers, épuisés, marqués, réfugiés derrière une colonne. J’en prends un des deux par l’épaule. Ils sont saufs. Il faut sortir au plus vite. »

À l’intérieur du camion de commandement.

Devant ses ordinateurs et affairé à compléter le grand tableau Velleda qui synthétise l'opération, le capitaine Jérôme n'a pas vu la chute de la flèche, à 150 mètres. Mais en entendant le silence qui se fait tout à coup dans son camion et sur la fréquence dédiée à l'intervention, celui qui collecte tous les messages radio et toutes les informations communiquées par les chefs de secteur comprend immédiatement : « L'opération vient de basculer. La flèche s'est effondrée. L'édifice est peut-être à deux doigts de s'écrouler sur lui-même. À l'intérieur du camion, quels que soient nos grades ou notre expérience, nous sommes tous pétrifiés mais personne ne laisse rien paraître. Avec le général Gontier, nos regards se croisent.

Lui et moi savons qu'à cet instant précis, nous avons une trentaine de gars à l'intérieur de la cathédrale, dans la nef, sur les coursives. Cette information, le général l'a en tête aussi bien que moi. Surtout ne pas paniquer. Ne pas imaginer le pire. Dans l'attente, je m'assure que chaque binôme a bien compris les ordres et commence à sortir. Le général ne montre aucun signe de fébrilité mais nous pensons à la même chose. »

Dans l'escalier en colimaçon,
au sommet du transept nord.

Marc et Jérémy comptent leurs gars. Ils sont tous là. Ils se regardent un peu sidérés mais sans montrer leur inquiétude à leurs pompiers : lorsqu'ils ont entendu la flèche chuter, ils ont senti que toute la cathédrale tremblait. Ils ne seront à l'abri que lorsqu'ils auront rejoint leur camion. Tout peut s'effondrer dans les minutes qui viennent. Il faut descendre. Vite. À la radio, ils rassurent le capitaine Jérôme. Il vient de demander un point de situation par secteur lorsqu'il a vu la flèche s'affaisser. Le commandant des opérations de secours a demandé l'évacuation totale du site. Il a dû, lui aussi, se rendre compte de la fragilité de la cathédrale.

Le capitaine Marc ouvre la marche : « Ce que je découvre dans l'escalier est très inquiétant. En tombant, la flèche a provoqué un effet de souffle. Toutes les portes sont fermées. Ce sont de lourdes portes en bois massif. Impossible de sortir de cet escalier. Nous sommes en prison. Dans la radio, j'explique la situation en quelques mots. Je donne des coups de bottes dans la porte. Mais elle est comme en acier. Si on avait la hache avec nous, on la défoncerait. "Merde !" »

En bas de l’escalier, Florian entend le message de son capitaine à la radio. Le temps qu’une équipe arrive pour les sortir de là, il sera trop tard, il en est sûr. « Je fais le compte de ceux que j’ai vu s’engouffrer dans ces escaliers : le capitaine Marc, les deux binômes et le chef Jérémy. Je fonce dans la cathédrale en hurlant : “Vous êtes où ?” Je sais que je vais me faire engueuler : on ne part jamais seul en mission, surtout quand personne ne vous l’a confiée. Mais je dois y aller. Je dois sauver les copains, il n’y a rien de plus important. Ils appellent à l’aide, je dois être là. Dans la cathédrale, le spectacle est ahurissant : les pierres tombent dans la nef. Elle s’est écroulée. Il y a des flammes partout. »

L’adjudant-chef Jérôme réquisitionne quatre pompiers, ceux de la caserne Parmentier. Il a vu Florian s’engouffrer dans la cathédrale en courant. « J’ai peur pour mes hommes. Avec Florian, ils sont sept maintenant là-dedans. Ce que je vois à l’intérieur me glace : cette fois, ce n’est plus seulement la charpente mais tout l’édifice qui flambe. Il y a des flammes gigantesques et une montagne de braises. Nous allons perdre Notre-Dame. Mais ma victoire, ce sera de ramener mes hommes entiers. »

Le capitaine Marc reprend ses esprits : « L’escalier nous protège, mes gars sont là et j’ai prévenu à la radio. C’est le baptême du feu de certains des jeunes derrière moi. Je dois les sortir de là. Ils comptent sur moi. On va y arriver. »

Derrière la porte, il entend du bruit. Elle grince en s’ouvrant : Florian et l’adjudant-chef Jérôme sont là. « Jérôme a presque un sourire aux lèvres : “Vous m’avez fait peur, mon Capitaine !” En descendant, il m’explique que la serrure ancienne ne pouvait s’ouvrir que de l’extérieur et qu’en claquant, elle s’est bloquée. En regardant à l’intérieur de la cathédrale, je suis stupéfait. Il y a encore quelques minutes, tout était si calme, presque silencieux. C’est maintenant le chaos. Des bancs brûlent. Des poutres sont tombées sur l’autel. Quelques tentures sont rongées par les flammes. Des pierres tombent en pluie. Le bâtiment ne tiendra plus longtemps maintenant. »

20h05, dans le camion du poste de commandement.

Le capitaine Jérôme fait le décompte des personnels engagés dans la cathédrale avant la chute de la flèche et de ceux qui ont annoncé en être sortis par radio : « Quand je signale que plus personne n'est en danger, nos regards se croisent une nouvelle fois avec le général Gontier. Soulagement. Nous savons ce à quoi nous avons échappé. Tout reste à faire, le feu prend de l'ampleur. Mais nous avons sauvé nos hommes. Ils sont sains et saufs. Même s'il n'est pas question de laisser l'incendie gagner la partie, le verdict du général tombe en une demi-seconde : "Évacuez !" Jusqu'à nouvel ordre, il ne veut plus un seul pompier à l'intérieur de l'édifice.

Je suis heureux de travailler avec lui : je n'ai pas de conseils ou d'avis à lui donner. Mais, à sa place, je sais que j'aurais dit les mêmes mots. Je n'aurais pas pris le risque de laisser des gars à l'intérieur au combat contre les flammes. Il va falloir sauver Notre-Dame autrement, en se tenant à distance du bâtiment. »

20h06, sur le seuil de la cathédrale.

Quand la flèche s'est effondrée quelques secondes plus tôt, le général Gallet a réalisé un sprint sur cent mètres. « Je n'ai sans doute jamais couru aussi vite. Je venais de voir Julien et je savais qu'il avait des hommes à l'intérieur. Je me suis dit : "Putain, ça y est, j'ai dix gars au tapis !"

Je souffle : il est devant moi avec nos deux pompiers. Je le connais depuis toujours, il était homme du rang quand j'étais jeune officier. Nous nous sourions. Je commence à penser que cette opération est très mal barrée. Le rayonnement calorifique est spectaculaire. Nous nous plaçons sous l'orgue pour constater les dégâts. Paradoxalement, ce n'est pas une catastrophe. Grâce au percement de la voûte, les gaz peuvent s'échapper et l'intérieur de la cathédrale n'est plus un four mais ressemble davantage au foyer d'une cheminée. Ce qui m'inquiète, ce sont ces gaz. Le vent n'est pas bon, il souffle vers les deux beffrois. En rencontrant les flammes, ce cylindre de gaz qui s'échappe, chauffé à une température de 800 degrés, va prendre de la force et entrer dans les deux tours. La chute de la voûte a fait bouger la structure. »

Le lieutenant Julien regarde ce général qu'il connaît depuis presque trente ans et qu'il respecte tant : « Je vois dans son regard qu'il a eu la

trouille, la même que la mienne pendant ces longues minutes. Il confirme l'ordre de Gontier : "Je ne veux plus personne à l'intérieur jusqu'à nouvel ordre ! Vous attaquez depuis l'extérieur." »

Même si les messages se suivent et annoncent qu'aucun pompier n'a été touché, Jean-Claude Gallet préfère vérifier cela de ses yeux. Rue du Cloître-Notre-Dame, il croise le chef Jérémy et ses jeunes pompiers. Ils sont fourbus, couverts de suie et de cendres, mais ils sourient et plaisantent. Ils viennent d'échapper au pire. Ils sont gorgés d'adrénaline, comme s'ils venaient de sauter en parachute pour la première fois de leur vie. Sentiment de toute-puissance. Ivresse d'être passé si près de la mort. D'être là, en vie. Gallet félicite les survivants du transept nord en quelques mots simples. « Beau boulot ! C'est bien. » Le général n'a pas besoin de leur dire qu'il est fier d'eux, cela se voit sur son visage. Ses jeunes pompiers ont risqué leur vie. Ils sont épuisés. Ils ont tout donné. Le feu continue à narguer la Brigade mais il n'a pas réussi à avaler un pompier.

20h10, à 60 mètres de hauteur, sur les coursives qui relient les deux beffrois.

Depuis 19h05, le capitaine Pierre, commandant en second de la 3e compagnie, située boulevard de Port-Royal, en face de l'hôpital du Val-de-Grâce, est au combat. Dès le début de l'intervention, Marc l'a désigné chef de secteur en charge de la façade sur la partie haute de Notre-Dame. En lui confiant une mission : placer ses lances sur les petits balcons qui enserrent les deux beffrois et attaquer le foyer qui perce la toiture. Il s'y est engagé une première fois avec ses hommes. Mais le temps d'installer leurs tuyaux, ils ont reçu l'ordre de se désengager.

Depuis quelques minutes, Pierre est à nouveau sur les balcons des beffrois et combat le feu depuis ces trois coursives qui, tels de fragiles ponts de singes au-dessus du vide, relient les deux imposants beffrois. Il les a baptisés « premier », « deuxième » et « troisième » niveaux. Des « niveaux » que les guides touristiques, eux, appellent par leurs noms lorsqu'ils racontent la cathédrale : la galerie des rois, la moins haute, est dominée par la rosace. Elle doit son nom à ces 21 statues des ancêtres de la Vierge que les architectes du Moyen Âge ont tenu à représenter : David, Salomon, Roboam… Au-dessus de la rosace, c'est la coursive, habitée par des gargouilles. La plus haute, la galerie des chimères. Mais ce soir, Pierre n'est pas là pour jouer les touristes : « Pour atteindre ces galeries il faut emprunter un escalier très étroit dans le beffroi sud, passer par une sorte de labyrinthe et éviter mille pièges. La première fois que je suis monté, au début de l'intervention, je n'étais pas dans la sidération mais dans la désolation. Très vite, j'ai mis en place deux équipes : celle du lieutenant Clément avec les pompiers de Masséna et ceux de Port-Royal, commandés par le lieutenant Alexis, en leur confiant deux missions : arroser la toiture et refroidir les tours pour éviter que les flammes ne se propagent à l'intérieur. J'ai commandé deux lances de 1000, les plus puissantes, ainsi qu'un bras élévateur aérien automobile pour qu'il puisse servir de monte-charge pour notre matériel et d'établissement de tuyaux de secours puisque lorsqu'il se déploie, il contient une colonne sèche.

Lorsque la flèche s'est effondrée, nous n'avons rien entendu. Nous sommes si proches de ces flammes gigantesques qu'elles constituent

presque un mur de feu. Il nous bloque la vue.

Le commandant des opérations de secours me donne l'ordre d'évacuer. Je ne comprends pas et je le lui dis, même si je ne discute pas ses ordres : "Le terrain est stable, nous avons des points d'attaque solides et nous ne risquons rien. Cette cathédrale a tenu mille ans." À ce moment-là, je pense à la cathédrale de Nantes dont la toiture a brûlé mais dont la structure ne s'est pas effondrée. »

En descendant, il croise le colonel Dupré La Tour, chef du secteur voisin, et répond à ce jeune officier, saint-cyrien comme lui, de vingt ans son cadet : « Elle a tenu mille ans mais elle n'a jamais subi de tels assauts… »

Dupré La Tour ne veut prendre aucun risque. « À cet instant, je suis persuadé que c'est fini et que nous ne travaillons plus que pour les images, histoire de dire aux Français que nous faisons le maximum. La cathédrale va s'affaisser. Un sentiment d'impuissance me gagne. Ces dernières semaines, la Brigade a perdu plusieurs hommes… Je suis allé voir à l'intérieur : il y a un trou béant. Je comprends Pierre. Il pense à la manœuvre et à sa mission. Mais c'est un jeune capitaine. Lorsque j'avais son âge et ses responsabilités, j'ai perdu un pompier. Sur une intervention, les confrontations entre deux visions sont fréquentes. Mais c'est l'avantage de la hiérarchie militaire et des grades : il n'y a pas de place pour l'anarchie. Pierre évacue. Il remontera tout à l'heure, quand nous y verrons plus clair. Nous perdons peut-être quelques minutes précieuses. Mais une cathédrale se reconstruit. Pas la vie d'un pompier. »

20h15, poste de commandement,
parvis de Notre-Dame.

Les généraux Gallet et Gontier font un point de situation avec l'architecte en chef des monuments historiques, Philippe Villeneuve. Celui qui travaille depuis six ans sur la rénovation complète de la cathédrale est bouleversé. Cet homme de 56 ans entretient un lien charnel avec cette forteresse en dentelle de pierres. Un lien encore plus fort, plus intense que celui qu'il avait tissé avec le domaine de Chambord dont il a eu la charge pendant plusieurs années. Notre-Dame n'incarne pas seulement quelques

générations de rois de France. C’est la France. Lorsque la flèche est tombée il y a quelques minutes, il a pleuré. D’émotion. De fatigue. De désespoir.

Les hélicoptères et les drones de la Préfecture tournent autour de l’île de la Cité. Ils scrutent les dégâts provoqués par la chute de la flèche. Les images diffusées par les écrans de télévision dans le centre de commandement ne cachent plus rien des blessures de Notre-Dame. Elle est meurtrie. Elle est éventrée. Elle est magnifique. Mais avec sa toiture crevée, elle souffre. Et ceux qui se sont fait la promesse de la sauver ne savent pas comment s’y prendre pour déloger le mal qui la ronge. Villeneuve est maintenant devant ces pompiers qui vont tenter de sauver le bâtiment dont il est amoureux. Il raconte les 28 arcs-boutants, leur portée de 15 mètres, à 35 mètres du sol. Il détaille la prouesse de ses prédécesseurs qui, il y a neuf siècles, ont bravé les lois de l’équilibre. Il s’extasie devant leur génie : habitués aux incendies, des architectes contemporains de Saint Louis ont imaginé des dispositifs particulièrement complexes pour l’époque, comme ces tampons qui limitent au strict nécessaire les points de contact de la charpente avec la voûte. Il évoque le mortier, le ciment des ouvriers du Moyen Âge, réunissant les pierres entre elles, si friable quand il est humide. Ce que Villeneuve raconte, c’est le secret des bâtisseurs du XII^{e} siècle : derrière les imposants murs de Notre-Dame, ils ont conçu un mille-feuille de pierres, de vitraux délicats et de bois. Tout est en équilibre. Ces tailleurs de pierres capables de donner naissance à cette nef à cent mètres de hauteur étaient des magiciens.

Au côté de Villeneuve, Gallet et Gontier ont réuni les experts de la Brigade, spécialisés dans la stabilité des bâtiments. Ce sont de drôles d’architectes : ils ne construisent pas. Mais savent comment les édifices s’effondrent, à quel moment une poutre cède, à quelle température un toit ne résiste plus. Équipés de télémètres laser, ils procèdent à plusieurs relevés pour mesurer les mouvements de l’édifice. Pour construire sa contre-offensive, le général Gontier a besoin de cette réunion technique : « Dans une intervention traditionnelle contre le feu, le centre de commandement se transforme en espace de parole. Tous ceux qui peuvent nous éclairer sur les mystères de Notre-Dame sont les bienvenus. Lors d’un incendie d’immeuble, la parole de la concierge ou les observations de l’habitant du quatrième étage évoquant une coursive invisible à cause de la fumée sont extrêmement précieuses. Elles nous permettent de nous repérer dans l’inconnu. À Notre-Dame, c’est un partenariat avec l’architecte des

bâtiments de France. Il connaît toutes les subtilités de l'édifice. Ce soir, il est un peu comme un médecin traitant qui accompagne son patient depuis toujours et dialogue avec le chirurgien qui l'opère en urgence pour une intervention de la dernière chance. Ces discussions inestimables renforcent nos intuitions ou au contraire nous évitent de faire des erreurs. »

Philippe Villeneuve et les ingénieurs de la Brigade confirment les sombres prémonitions des pompiers. La moitié de la charpente est sans doute déjà détruite. La chute de la flèche a fragilisé l'ensemble de la structure. La voûte est endommagée. Les arcs-boutants ont bougé. Et pour ne rien arranger, la pierre de Paris, celle avec laquelle les artisans du Moyen Âge ont construit Notre-Dame, éclate sous la chaleur et se ramollit lorsqu'elle est trempée. Or, les pompiers déversent des dizaines de milliers de litres depuis plus d'une heure. La cathédrale va s'effondrer.

Le diagnostic est sans ambiguïté : la forteresse millénaire est désormais un château branlant. Gontier questionne ses experts : « Si elle s'effondre, comment les façades vont-elles tomber ? Sur elles-mêmes ? Vers l'intérieur ? Vers l'extérieur ? » Personne n'en a la moindre idée. Mais tout le monde sait pourquoi Gontier s'interroge : les immeubles alentour sont si proches que les débris de la cathédrale pourraient atteindre les habitations, écraser les camions et les pompiers déployés tout autour. Le feu se propagerait immédiatement au chapelet d'immeubles constituant la rue du Cloître-Notre-Dame.

Certaines fissures sont à présent visibles à l'œil nu : le général exige que l'évacuation des habitants se poursuive plus rapidement. Lors de son tour de feu, quelques minutes auparavant, il a constaté que des civils se tenaient encore sur certains balcons. Ses hommes doivent installer plusieurs télémètres pour surveiller en permanence chaque mouvement de l'édifice.

Ce que découvrent les ingénieurs de la Brigade est terrifiant : le pignon du transept nord soutient la nef transversale. Il est à moitié à terre. Le pignon occidental, entre les deux beffrois, est lui aussi fragilisé. Un peu plus haut, sous l'effet de la chaleur, la statue de l'ange s'est fendue en deux. Elle peut chuter sur le parvis à tout moment. Les ingénieurs ont aussi identifié d'importantes fragilités dans le socle de plusieurs chimères, ces statues d'animaux improbables qui, avec le feu, ont pris des allures démoniaques. Le strige, ce démon mi-femme mi-insecte, le dragon et le

pélican semblent prêts à se jeter dans le vide pour se fracasser sur les pompiers.

Villeneuve et les experts de la Brigade ont une préoccupation supplémentaire : les dizaines de milliers de litres d'eau que les pompiers déversent sur l'édifice provoquent une tension insupportable sur la voûte déjà blessée.

Il y a encore cet échafaudage menaçant qui enserre la cathédrale. Il faut éviter qu'il ne vrille sur lui-même et entraîne avec lui tout le bâtiment. Le capitaine Marc, sorti quelques minutes plus tôt de l'enfer, est chargé de cette mission. Il doit s'installer derrière les absides, à l'arrière de la cathédrale et, avec deux lances, arroser la forêt de tubes d'acier pour faire redescendre leur température.

20h34. Message du général Gontier à l'état-major :

« JE DEMANDE UN FOURGON D'APPUI CAMION D'ACCOMPAGNEMENT

ET 2 ENGINS-POMPES

L'EFFORT SE PORTE ACTUELLEMENT SUR L'ÉVACUATION, LA PROTECTION DES ŒUVRES ET LA LUTTE CONTRE LES PROPAGATIONS AU BEFFROI

11 LANCES GRANDES PUISSANCES

ET 3 LANCES-CANONS EN MANŒUVRE

ÉLECTRICITÉ DE FRANCE A CONFIRMÉ LA COUPURE GÉNÉRALE DE L'ALIMENTATION ÉLECTRIQUE DE LA CATHÉDRALE À 20H19

ABSENCE DE GAZ DANS LA CATHÉDRALE ET COUPURE EFFECTUÉE

DANS LES BÂTIMENTS ANNEXES

ZONE DE REMISE EN CONDITION DU PERSONNEL INSTALLÉE HÔPITAL

HÔTEL-DIEU PARVIS DE NOTRE-DAME

MONSIEUR LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE PRÉSENTÉ À 20H30

L’OPÉRATION D’ALIMENTATION HYDRAULIQUE AU MOYEN DES VEDI A
DÉBUTÉ »

Square Jean-XXIII, secteur sud de la cathédrale,
près de la sacristie.

Lorsque la flèche s’effondre, le capitaine Franck entame son dixième va-et-vient entre la sacristie, située à l’intérieur de la cathédrale, et le square Jean-XXIII qui borde la Seine où il a investi un petit Algeco pour entreposer des trésors, ceux de Notre-Dame. Ce soir, il a reçu une mission un peu particulière. Il n’a pas à imaginer une stratégie pour lutter efficacement contre les flammes. Il ne porte pas de lance incendie. Il ne se soucie pas de la pression dans les tuyaux. Ce soir, il est sauveteur. Il doit protéger les œuvres d’art que contient Notre-Dame. La mission est dangereuse. Depuis plus d’une heure, lui et ses hommes sont comme ces brancardiers qui, sous la mitraille, sous le feu de l’ennemi, ramassent les blessés sur le champ de bataille.

Franck est arrivé tôt sur l’intervention. Sa caserne, située près du Forum des Halles, est l’une des plus proches de l’île de la Cité. Le lieutenant-colonel Ronan était alors le commandant des opérations de secours. « Nous nous connaissons bien. Lorsqu’il était jeune officier tout juste sorti de Saint-Cyr, j’étais un jeune sergent. Il y a quelques semaines, nous avons vécu un terrible drame ensemble. Nous avons perdu deux hommes sur une intervention, une explosion de gaz dans une boulangerie, rue de Trévise dans le X^{e} arrondissement. Les cicatrices de cette tragédie sont à vif. Chez nos hommes mais aussi chez lui et moi : ces deux pompiers appartenaient au deuxième groupement, celui qu’il dirige. Ils étaient affectés à la compagnie que je commande. Et nous étions sur place tous les deux.

Lorsque nous nous sommes retrouvés sur le parvis de Notre-Dame, nous avons échangé un de ces regards qui disent tout. Il sait, je sais. Il sait ce à quoi je pense, je sais ce à quoi il pense. Sans échanger un mot, nous nous faisons une promesse : nous sommes là pour éteindre le feu de Notre-Dame. Mais rien n’est plus important que la vie de nos hommes. Nous devons rentrer avec chaque pompier que nous avons entraîné sur le feu. Ils sont

montés dans les transepts, ils se déploient un peu partout, ils donnent le maximum. Mais nous ne revivrons pas ce sale samedi de janvier. Prévenir les familles, consoler les camarades. Panser les plaies. Et encaisser. Parce que c'est notre mission, notre destin. Sauver ou périr. »

Ce sombre samedi, trois mois avant de se retrouver sur le parvis de Notre-Dame les bras chargés de reliques religieuses, le capitaine Franck était de repos. « Les pompiers ne le sont jamais vraiment complètement. Dans la radio que je laisse toujours allumée quand je suis chez moi, j'entends les deux termes qui me glacent immédiatement : "Renfort habitation rue de Trévise" et "renfort secours même adresse". Le premier signifie qu'il y a des victimes civiles, le second que des pompiers manquent à l'appel. J'abandonne immédiatement Aurélie, ma femme, et mes deux enfants en plein petit-déjeuner. Je ne peux pas laisser mon adjoint seul alors qu'un drame se joue dans mon secteur. Lorsque je monte dans ma voiture, je croise un officier d'une caserne de banlieue que nous hébergeons depuis que les manifestations des Gilets jaunes nous occupent tous les samedis depuis l'automne. Il a perdu un homme quelques semaines plus tôt lors d'une intervention. Lui aussi a entendu le "renfort secours". Nos regards se croisent au moment où je reçois l'appel de l'adjudant sur place qui demande la mise en place du "plan rouge". Il y a des morts. J'ai peur. Pas celle du terrain, jamais. Mais cette angoisse qui prend aux tripes. Je n'ai encore aucun détail. Mais je sais qui est parti là-bas, j'ai leur visage en tête. Ce sont "mes" hommes. Je fais du sport avec eux. Je les sanctionne quand c'est nécessaire. Je planifie leur carrière. Je connais leurs valeurs et leurs défauts. Je les estime. Je les aime comme des frères. À la radio, la voix de celui qui demande de l'aide est comme brisée. C'est un sous-officier solide. Un dur. Cette voix… Je ne dois pas perdre pied. Pour mes hommes. Je suis leur chef. Pour les civils qu'il faut sauver. C'est mon devoir.

Rue de Trévise, le lieutenant-colonel Ronan qui arrive assez vite et moi découvrons une scène de guerre. L'explosion a renversé des voitures, des appartements sont entièrement soufflés. Il faut rechercher des corps, évacuer des blessés. Retrouver des enfants qui dormaient, séparés de leurs parents dans la panique. Soulever des pans de murs pour retrouver des disparus. Mes hommes, ceux de Rousseau et ceux de Château-d'Eau, prennent tous les risques pour sauver des vies.

Leurs deux pompiers sont morts quelques minutes plus tôt. Mais ils poursuivent la mission. Un de mes sergents-chefs couvert de poussière est à genoux auprès du corps de son camarade depuis un quart d'heure. Il lui fait un massage cardiaque infini. Il sait que ça ne sert plus à rien. Personne n'ose lui dire de cesser son geste. Dans ce chaos, je dois rester dans mon rôle, rester debout. Je dois sortir les civils de là et protéger mes pompiers qui interviennent. Je pleurerai nos morts plus tard. Sauver ou périr. »

Depuis le drame, le capitaine Franck n'en aime que davantage « sa » 8e compagnie. Ses deux casernes, celle de Rousseau et celle de Château-d'Eau, ses 144 hommes, ses 12 véhicules, ses 4 engins-pompes, ses « camions rouges » comme il les appelle, qui couvrent la majeure partie du Ier et du Xe arrondissements de Paris.

Dès que possible, il s'entraîne. « Ce n'est pas parce que je suis leur chef que je dois regarder mes hommes en restant les bras croisés. Je dois avoir les mêmes réflexes qu'eux. Je suis entré à la Brigade comme simple sapeur et je veux garder l'esprit du pompier qui m'habite depuis l'adolescence, la même énergie que lorsque j'étais volontaire incendie à Chamonix, ma ville natale. Je sens que mes hommes apprécient de me voir dans l'effort. Il y a sans doute un peu d'orgueil de ma part. J'ai 43 ans et beaucoup de mes sapeurs ont quinze ou vingt ans de moins que moi et me considèrent probablement comme un vieux, mais j'aime leur montrer que je tiens la distance. Plus jeune, j'ai participé à de nombreuses compétitions de ski de fond. J'ai même représenté la France dans plusieurs compétitions internationales. Si je quitte un jour la Brigade, je sais déjà que je serai moniteur de ski. Mais ce n'est pas du tout à l'ordre du jour… »

Le capitaine Franck a un lien particulièrement fort avec Rousseau. Il y a commencé sa carrière. À l'ombre de l'église Saint-Eustache, ce centre de secours est un lieu de mémoire. Pendant l'Occupation, il fut un refuge pour quelques pompiers juifs et leurs familles. Le capitaine qui commandait la caserne refusait l'accès aux nazis. Ils n'ont jamais pénétré dans ce lieu qui était aussi le refuge d'un réseau de Résistance. Un tableau de deux mètres sur quatre sur un des murs du réfectoire en témoigne. Peint en 1943 par deux pompiers dont l'un était juif, il représente une scène du quartier des Halles, à l'époque le ventre de Paris, dans laquelle l'occupant et les collaborateurs sont ridiculisés.

Franck est le dépositaire de l'histoire de son groupement. Des jours sombres de l'Occupation, de ce samedi noir de janvier 2019 où deux de ses hommes sont tombés. Deux pompiers qui manquent tous les jours à l'appel et dont les noms figurent sur une plaque de marbre à l'entrée du centre de secours.

Le capitaine Franck aime sa mission, même lorsque celle-ci est dure, cruelle, injuste. La mort accompagne son quotidien. Il y a quelques mois, il a annoncé à une mère le décès de son enfant. Il y a quelques années, il a enterré son instructeur, son mentor, celui qui lui a tout appris, l'adjudant-chef Georges Tosello. Ce dernier a laissé sa vie dans le tunnel du Mont-Blanc en se sacrifiant de la plus noble des manières : il n'y avait pas assez d'appareils respiratoires pour tous les intervenants et il a offert le sien à l'un de ses hommes, plus jeune.

Dès le début de l'intervention, Franck a été désigné chef du secteur sud, la face de la cathédrale qui borde la rive gauche de la Seine, et responsable du sauvetage des œuvres. Deux missions qu'il mène en parallèle. « Même si je ne suis pas un familier de la cathédrale, je sais que la protection des œuvres est essentielle. Beaubourg et le musée Picasso dépendent de ma caserne et quand j'ai pris le commandement de la compagnie, j'ai suivi une formation pour manipuler les œuvres en cas de sinistre. Nous ne pouvons pas nous permettre d'endommager des toiles qui valent des millions d'euros et qui appartiennent au patrimoine mondial… J'ai été briefé par l'adjudant-chef Christophe qui visite fréquemment la cathédrale et m'a fait un point sur la liste des œuvres à sauver. Couronne d'épines, tunique de Saint Louis, élément de la croix de Jésus… Je ne sais ni comment ces objets sont conditionnés, ni où ils se trouvent. Je dois donc jouer au détective. Ceux qui connaissent bien les lieux sont déjà engagés. Pas question de les détourner de leur mission. Je dois me débrouiller. »

Assez tôt dans la soirée, il reçoit une aide précieuse. Celle d'experts du ministère de la Culture, des civils. Et notamment d'une femme, une conservatrice qui connaît parfaitement les secrets de la cathédrale et qui, casque sur la tête, va servir de guide aux pompiers. C'est le général Gontier qui l'a envoyée auprès de Franck.

À proximité du poste de commandement.

Le général Gontier : « Je suis en train de faire un point de situation avec quelques officiers et j'aperçois une femme qui ne dit rien, qui n'ose pas s'avancer. Mais je sens qu'elle veut nous dire quelque chose. C'est une experte. Elle a déjà travaillé avec nos gars sur des exercices incendie et pour réaliser le plan de sauvegarde. Lorsque l'on est sur une intervention, c'est un atout décisif d'avoir des informations de la part des habitants ou des voisins pour ne pas rester dans notre bulle technique. C'est souvent grâce à eux que l'on trouve des solutions, même si la présence des civils est parfois compliquée car ils peuvent nous lancer sur de fausses pistes. En l'occurrence, cette femme sait tout sur les œuvres qu'il nous faut sauver. Il n'est pas question de lui faire courir des risques. Mais ses conseils sont indispensables. Je désigne un pompier pour qu'il l'accompagne vers le secteur "sauvegarde des œuvres", près du square Jean-XXIII. »

Près du presbytère.

Dès qu'ils arrivent de Clichy où ils sont basés, l'adjudant-chef Nicolas et ses pompiers du GAS, le groupement d'appui et de soutien, se placent sous les ordres du capitaine Franck. Comme leurs camarades, ils sont en tenue de feu. Malgré sa carrosserie rouge, l'engin avec lequel ils se présentent à Notre-Dame ne ressemble pas à un fourgon incendie mais plutôt à un camion de déménagement. Il contient du papier bulle, du gros scotch, du carton. De quoi emballer des tableaux et des œuvres d'art. Le véhicule est tout neuf, c'est sa première sortie sur une intervention.

Ils ont été appelés par l'état-major dès que le capitaine Marc, le premier officier présent sur les lieux, a demandé un « renfort sauvegarde œuvre d'art », en comprenant rapidement que cette mission serait majeure et parallèle à la lutte contre l'incendie lui-même.

Avec le capitaine Sébastien qui commande l'unité des pompiers basés au musée du Louvre, Nicolas et ses hommes commencent l'évacuation des œuvres sous les ordres du capitaine Franck. Ils partent un peu à l'aveugle : ils n'ont reçu que quelques indications sommaires sur les pièces les plus précieuses que contient la cathédrale. Mais deux conservateurs du ministère de la Culture, qui connaissent eux la cathédrale et ses trésors, les ont briefés

ainsi que l’adjudant Christophe, qui a participé à tous les exercices dans la cathédrale ces derniers mois.

Le capitaine Franck mène les opérations. Lorsque l’adjudant Christophe lui a passé le catalogue des œuvres, il lui a donné cette consigne. « Si vous ne pouvez sauver qu’une œuvre, choisissez la couronne d’épines. » En travaillant avec les ecclésiastiques, Christophe en a mesuré la symbolique religieuse. Selon la croyance catholique, celle-ci aurait été posée sur la tête du Christ peu avant sa crucifixion. Elle représente le symbole de la royauté de Jésus. Elle est constituée de joncs tressés réunis par des fils d’or. Pour l’accompagner, Franck a choisi deux pompiers robustes. Après le drame de la rue de Trévise, il n’envisage pas une seconde ne pas accompagner ses hommes. Il sait qu’ils sont prêts à risquer leur vie pour cette couronne d’épines. Mais il veut être avec eux. « Je veux savoir où j’emmène ces gars. Une pluie de brandons tombe à quelques mètres de nous. Nous cheminons vers l’endroit où devrait se trouver le coffret contenant la couronne. Elle repose dans un petit écrin, posé sur une sorte de coussin, sous une vitrine. En emportant ce trésor, je me dis que cette mission est finalement beaucoup plus facile que je ne le pensais. »

En prenant ce coffret des mains de Franck, le conservateur ne masque pas sa déception. C’est un leurre destiné à éviter les vols ou les dégradations. La véritable couronne est entreposée dans un coffre en acier scellé dans le sol. Franck repart, un trousseau de clefs à la main. « Une fois agenouillé devant la stèle, je découvre que les clefs ne suffisent pas : il faut aussi un code secret. Et personne ne le connaît. Il faut employer les grands moyens. À la radio, je demande une équipe pour désincarcérer cette cassette. Au moment où j’attaque à la masse les dalles de la cathédrale : on me transmet le code par radio ! Je peux enfin placer la véritable couronne à l’abri. »

À l’intérieur de la cathédrale, dans les chapelles et les alvéoles qui bordent le déambulatoire.

L’adjudant-chef Nicolas et ses camarades évacuent ensuite un grand tableau de deux mètres sur trois en le portant à quatre. Nicolas et ses pompiers font le tour de chaque alvéole pour recouvrir de bâches ignifugées les toiles qui ne peuvent pas être déplacées dans le petit Algeco.

À l’entrée de la cathédrale, le lieutenant Julien observe l’étrange manège de ces pompiers : « Je suis sur le parvis et les yeux rivés sur l’autel, je distingue plusieurs faisceaux de lumière qui cherchent un chemin à travers la fumée, devenue dense depuis l’effondrement de la flèche. Ce sont des pompiers. Comment sont-ils entrés ? Ils n’ont pas le droit d’être là. Ils ne savent pas que nous avons failli être ensevelis il y a quelques minutes. Je hurle : “Dégagez ! Ordre du général ! Dégagez ! Évacuez !” Plus tard, j’apprendrai que c’est une petite équipe de la Brigade qui tentait de sauver quelques œuvres. Mais je suis furieux. Que font-ils là ? Ils n’ont pas compris ce qui se passe là-dedans. Tout va tomber… Cette opération va mal finir. Tout le monde prend trop de risques. Et ce feu qui poursuit l’offensive. »

Entre le presbytère et l’entrée latérale,
sur la face sud de la cathédrale.

Jean-Marc Fournier n’est pas un soldat du feu comme les autres. Cet ancien curé de campagne, longtemps pompier volontaire en plus de sa mission de prêtre de la petite paroisse de Montmirail dans la Sarthe, est devenu aumônier aux armées il y a une quinzaine d’années. Une mission qu’il exerce avec passion : « Le soldat côtoie la mort. Il la donne, il la reçoit, il la croise. Je dois l’aider à donner du sens à son action et à vivre avec la proximité de la mort. » Parfois aussi, il les aide à traverser le pire, comme en Afghanistan, en 2008, où l’aumônier de la Brigade a passé plusieurs mois. Après une embuscade, il a refermé le sac sur dix corps, ceux de soldats français morts au combat contre les Talibans. « Ces jeunes étaient mes frères : la veille de leur mort, nous dînions tous ensemble. »

À la BSPP où il est affecté depuis cinq ans, le père Fournier, 53 ans, joue mille rôles différents. « Je marie, je baptise, j’écoute. Mais je me fais aussi l’écho de l’état d’esprit de nos pompiers auprès des officiers. » « Padre », comme beaucoup de pompiers surnomment le prêtre qui porte une grosse moustache, les accompagne aussi sur les interventions les plus importantes. « Je suis souvent le premier maillon de la cellule psychologique, pour éviter que ne s’installent des blessures mentales. » Au Bataclan, celui qui est titulaire d’un brevet de secouriste a aidé plusieurs blessés. Il a donné l’extrême-onction collective et prié devant « ces corps enlacés ». « Le plus

troublant, c'était leur position. Certains jeunes ont tenté d'en sauver d'autres, sans doute ceux qu'ils aimaient, en jouant le rôle de bouclier. »

Lorsque l'incendie s'est déclaré un peu plus tôt dans la soirée à Notre-Dame, l'aumônier était, portable éteint, sous l'Arc de triomphe pour rallumer la flamme du Soldat inconnu. « Quand j'arrive sur l'île de la Cité, il est déjà tard. Au PC "VIP", j'aperçois Anne Hidalgo et bien sûr le recteur de la cathédrale, monseigneur Chauvet que je connais bien. Il est accablé. Je me mets à sa place en me doutant de ce qu'il ressent. Sans que nous ayons besoin d'échanger un mot, je lui donne une longue accolade.

Devant la cathédrale attaquée, je cherche l'espoir. Et il me vient comme une évidence : nous sommes en plein Carême. Le symbole me saute aux yeux. C'est l'espérance de la Résurrection. Dans quelques minutes Notre-Dame sera peut-être par terre. Mais nous la reconstruirons. Elle sera encore plus belle demain ! En attendant, je ne me vois pas passer le reste de la soirée à deviser avec les autorités. Cela n'a pas de sens, après tout, je suis en tenue de feu. Je pense immédiatement aux œuvres que contient la cathédrale : depuis quatre ans, je suis membre de l'ordre du Saint-Sépulcre, dont le rôle est notamment de veiller sur les reliques de Notre-Dame. Je pars avec le sacristain. Nous allons essayer de mettre à l'abri la couronne d'épines. Je suis vite rassuré : des pompiers l'ont déjà sortie de la cathédrale, comme la plupart des œuvres les plus précieuses. Une noria de pompiers et de policiers constituent une sorte de chaîne humaine pour évacuer les objets. Certains évidemment précieux. Mais une chose m'amuse : ils sont si dévoués qu'ils prennent aussi un grand soin pour manipuler des choses sans aucune valeur. Des chandeliers, des bougeoirs ou même des vêtements cléricaux. Ils se donnent beaucoup de mal et prennent des risques. Mais ils n'ont certainement pas pensé au plus important : le Saint-Sacrement. Il ne figure pas sur la liste des œuvres à sauver en priorité. Mais pour un catholique, les hosties consacrées sont bien plus précieuses que tout le reste. Je ne peux pas abandonner Jésus en proie aux flammes, je dois sauver le corps du Christ. L'autel est attaqué. Dans le tabernacle, les hosties sont sans doute sous une montagne de braises : j'enrage. Mais je pense aussitôt à la chapelle Saint-Georges, sur un des flancs de la cathédrale. Elle aussi abrite un ciboire et des hosties que je récupère avant de les confier au sacristain qui les gardera avec lui toute la soirée.

Sans pouvoir détourner les yeux de ces braises qui coulent de la voûte, je donne la bénédiction à la cathédrale. Alors que j'emporte un tableau que j'ai décroché sans trop de difficulté, j'aperçois un officier du GAS, le groupement des appuis de secours constitué d'experts de la protection des œuvres d'art. Lui et son équipe sont accompagnés d'un pompier basé au Louvre. Ils savent manipuler les toiles. Tout en restant dans le déambulatoire, nous nous engageons dans toutes les chapelles pour recouvrir les toiles et les icônes. »

20h45, dans la salle des 167 policiers morts pour la Libération de Paris, Préfecture de police de Paris.

Il y a quelques instants, le général Gallet a cru perdre plusieurs de ses pompiers. Sans rien laisser paraître de ses émotions et de son trouble, il rejoint les politiques et les religieux qui affluent maintenant : « Il y a là une partie du gouvernement. Florence Parly, la ministre de la Défense. Mais aussi Franck Riester, à la Culture. Je reconnais Richard Ferrand, le président de l'Assemblée nationale. Valérie Pécresse, la présidente de la Région. La Préfecture de police. Les principaux responsables de l'Église de France. La maire de Paris et la moitié de ses conseillers municipaux. »

Mais ce rassemblement n'est pas une réception mondaine. Personne ne risque un mot. Silence. Solennité. Recueillement. « Je leur dois ce point de situation. Mais je sais que le temps opérationnel n'est pas le même que le temps politique et médiatique. Ils aimeraient des réponses alors que je n'ai que des questions. La cathédrale peut s'effondrer mais je n'ai pas le droit de lancer ça à la cantonade. Je dois rester le plus factuel possible. J'explique qu'en s'effondrant, la flèche a fragilisé la structure. J'explique que nous avons à ce stade près de deux cents hommes engagés et qu'avec les relèves plusieurs centaines d'autres sont en soutien dans les casernes, prêts à se déployer. Je termine par une bonne nouvelle : le trésor est sauvé. Le visage du recteur de la cathédrale s'illumine. Il est ému aux larmes. Et me prend le bras en me lançant des mercis. Pour la première fois depuis le début de l'intervention, je sens que cet homme reprend confiance.

Je cherche le regard de Florence Parly et de Laurent Nuñez ainsi que celui du préfet de police. Ils sont bienveillants. Dans leurs fonctions, ils ont déjà participé à plusieurs cérémonies d'hommage aux morts. Ils savent

parfaitement que mes pompiers risquent actuellement leur vie pour sauver la cathédrale. Ils ne me posent aucune question, ils savent que cette prise de risque relève de mon domaine réservé. Je sens que ces deux membres du gouvernement ainsi que le préfet qui exerce la tutelle sur la Brigade me font confiance. Il m'est arrivé, mais c'était il y a longtemps, de sentir d'autres regards qui respiraient le doute. Quand on risque la vie de ses hommes, il n'y a rien de pire que ces regards lâches qui semblent dire : "Débrouille-toi !" Ce n'est pas le cas ce soir. C'est précieux. »

20h45, autour des bancs de pierre sur le parvis.

Marie-Ange est comme sonnée. L'impression d'avoir vécu trois vies en quelques heures. « C'est lorsque nous arrivons au pied de la cathédrale que nous commençons à comprendre ce que nous venons de vivre. Le regard des collègues est étrange. Ils voient nos tenues de feu, nos casques et nos mines épuisées. J'observe la cathédrale et cela me saute aux yeux : nous avons failli être avalés par ces flammes immenses que l'on ne voyait pas de là-haut. On l'a échappé belle. Personne ne dit rien. Les copains sont comme moi. Heureux d'être en sécurité. Mais ils comprennent sans doute que les paquets d'eau qu'on a envoyés pendant une heure n'ont servi à rien. Là-haut, nous nous pensions invincibles, sûrs de venir à bout de cette saloperie. Mais c'est le feu qui mène la danse.

La tension redescend. Je suis toujours dans la mission mais je distingue des dizaines de camions. Des collègues s'affairent sur le parvis, ils tirent des tuyaux, nous ne sommes plus tout seuls. Avec mon binôme, nous passons une tête dans la nef. Une cascade de feu dégouline de la voûte. Les flammes jouent avec les vitraux. Avec les craquements du bois, j'ai l'impression d'être à l'intérieur d'une cheminée. Des morceaux de pierres et de poutres calcinées nous tombent dessus. Je comprends pourquoi les chefs nous ont demandé d'évacuer. Tout va s'effondrer. »

20h45, sur la Seine le long de l'île de la Cité,
côté rive gauche.

Quinze lances grande puissance, six lances-canons, une lance à mousse… Lorsqu'il a fait le point sur les hydrants, les capacités en eau dont il dispose pour mener sa guerre, le général Gontier a fait ses calculs : ce soir, pour vaincre le feu, il va lui falloir encore des centaines de milliers de litres d'eau. Les bouches à incendie sont déjà utilisées au maximum de leur capacité. La police fluviale a bloqué la circulation sur le fleuve. Ce soir, les bateaux-mouches sont à quai. Une petite vedette de la Brigade, habituellement stationnée au pied de l'hôtel de la Monnaie de Paris et de l'Académie française et qui peut pomper de l'eau de la Seine, est déjà en action au pied de Notre-Dame. Mais il faut déployer davantage de moyens. Dans un combat de cette ampleur, il n'est pas question d'être à sec. Le général demande donc l'appui d'un vieux bateau qu'il connaît bien. Long de 11 mètres, ce navire basé à Joinville-le-Pont (Val-de-Marne) n'est plus tout jeune : il a plus de trente ans. Mais il vient d'être entièrement remis à neuf et équipé de moteurs surpuissants. Il peut être à Notre-Dame en moins d'une demi-heure. Il peut pomper dans la Seine plus de 4 000 litres par minute. C'est l'équivalent de deux engins, exactement ce dont Gontier a besoin pour lancer sa contre-offensive.

Le général Gontier tente aussi de rationaliser un dispositif devenu anarchique : chaque camion s'est installé au fil de son arrivée et s'est branché sur les bouches. Or, il faut faire de la place pour que les grandes échelles, les bras élévateurs puissent se déployer…

20h45, le long de la façade sud de la cathédrale.

Le première classe Romain et le caporal Jonathan sont reliés l'un à l'autre par radio et se parlent continûment. Le premier est au sol, près de son camion, un monstre de 19 tonnes, un engin de 12 mètres de long. Le second est 30 mètres plus haut, dans une nacelle, au bout du BEA, la grande échelle. Quatre de ces engins sont déjà déployés autour de la cathédrale. Ces deux pompiers ont reçu une mission : créer un mur d'eau, une muraille, en arrosant la toiture pour bloquer la progression du feu dans la charpente.

Ils se connaissent bien : ils ont été spécialement formés pour intervenir sur l'un des six BEA de la Brigade qui ne peuvent être utilisés partout dans Paris tant il leur faut de l'espace pour s'installer. Contrairement à leurs

camarades, pour arriver jusqu'à l'île de la Cité, ils ont roulé prudemment – « On ne joue pas aux cow-boys avec un engin pareil qui vaut plusieurs centaines de milliers d'euros. Rouler à 100 à l'heure dans les rues de Paris, ce serait stupide. Il vaut mieux perdre quelques secondes et prendre son temps pour se déployer parfaitement », explique Romain.

Jonathan et Romain ont l'habitude d'intervenir ensemble. Ils ont aussi un point commun : ils ont eu une vie avant la Brigade. Romain, 27 ans, est fils de pompier. Il a passé son enfance et son adolescence dans une caserne près d'Amiens. Après le bac, il a travaillé un peu chez Goodyear puis chez Procter & Gamble comme ouvrier mécanicien, « pour voir autre chose ». Mais pour ne pas se fermer complètement les portes d'une caserne, il a continué à faire du sport et à s'entraîner à l'examen d'entrée au centre de formation de la Brigade. Lorsqu'il a décroché, presque le même jour, à la fois un CDI à l'usine et son admission à la BSPP, il a mis en balance les deux vies qui s'offraient à lui. Ce soir, à côté de son camion garé sur l'une des façades de Notre-Dame, celui qui s'est marié quinze jours plus tôt est fier, il ne regrette pas son choix.

Sur sa nacelle à 30 mètres du sol, le caporal Jonathan, 28 ans, est fier lui aussi de ce qu'il est en train d'accomplir. Pendant quelques années, il a été éducateur auprès de jeunes handicapés. « J'avais 20 ans, et coup sur coup, je venais de perdre ma mère puis mon père. J'avais besoin de gagner ma vie. Petit à petit, j'ai découvert que se mettre au service des autres, c'était bien plus qu'un boulot. Ça donne du sens. Mon entrée à la Brigade, c'était dans la continuité. Je ne me sens pas l'âme militaire. Mais si on veut bien faire les choses, efficacement, cette discipline, ces grades, c'est nécessaire. »

À dix mètres des flammes, Jonathan a le sentiment d'être au cœur du foyer. « La chaleur est insupportable. Les flammes font 20 mètres de hauteur, peut-être 30. Je commence à avoir de l'expérience mais je n'ai jamais vu ça ! Cette force, ce souffle ! C'est étrange, je n'ai pas peur. Le rayonnement des flammes m'approche. Elles me cherchent. Elles veulent m'avaler, m'emporter. Je sens leur puissance mais je ne pense qu'à mes gestes techniques et à la précision de mon jet. Je me rends compte de la démesure de l'édifice. C'est curieux, il y a dix jours, j'étais sur le parvis avec cinq "piafs", des jeunes qui viennent d'intégrer la Brigade. Nous avons fait un très long footing et j'ai pris leur photo de promo devant la

cathédrale. Peut-être qu'un de ces piafs est en bas, avec une lance. Je suis beaucoup trop court avec mon tuyau. Je n'arrive pas à atteindre la base des flammes. Ce feu est un rouleau compresseur. Le vent pousse mon jet. Je ne suis pas précis, je n'aime pas ça. Il faut faire gaffe aux rosaces. Je ne sais pas qui est à l'intérieur de la cathédrale mais si j'arrose ces vitraux, avec la puissance de mon jet, je peux tout détruire. Et ça peut tomber sur ceux qui bossent en bas, à l'intérieur. Ces gargouilles… Elles me regardent. Elles ont l'air si fragiles. Si je les touche avec mon jet, je vais les pulvériser. Elles vont tomber comme des bombes sur les copains. »

Au pied du camion, Romain enrage lui aussi. Il oriente Jonathan : « Nous sommes trop petits, trop courts. C'est la tuile : je dois couper l'eau de la nacelle. Le camion qui alimente mon BEA en eau est trop sollicité. Un des bateaux de la Brigade est arrivé. Nous devons nous brancher dessus. Je n'aurais jamais imaginé envoyer de l'eau de la Seine sur la cathédrale. Tout est surréaliste ce soir. Ça doit faire une heure qu'on est là et les flammes ne diminuent pas. Il y a toujours autant de trucs qui tombent. Des braises grosses comme le poing, des brandons, du plomb. Ce dragon est tenace. Dans la radio, j'essaye d'aider Jonathan comme je peux mais je n'y vois pas grand-chose. J'ai un autre problème : un officier m'a demandé de déplacer mon camion. Il estime qu'il y a un meilleur angle d'attaque dix mètres en avant. Bouger mon BEA, c'est dix minutes de boulot : j'espère que cette manœuvre, ces dix minutes que nous allons perdre face au feu serviront à quelque chose. En déplaçant mon camion, j'ai la trouille : je vais m'installer sur une zone meuble, pleine d'eau. Le plan de la cathédrale est clair : l'endroit où je dois me déployer ne supporte pas plus de 13 tonnes. J'explique à l'officier que mon camion et son bras risquent de se renverser sur la cathédrale. Il est sûr de son affaire, c'est de la folie. Mais j'obéis. »

Le capitaine Jean-Baptiste insiste : « Je le rassure. Je sens qu'il a peur pour son camion. Je lui répète en boucle : "Ça va passer, ça va passer…" En fait, je ne suis pas sûr de mon coup mais j'ai reçu l'ordre de bouger ce BEA pour être plus efficace. Le camion passe au millimètre près, il faut même rabattre ses "oreilles de feux de gabarit" pour qu'il ne frotte pas les murs du presbytère. Centimètre par centimètre, le camion avance. Quand il est positionné, je place un homme à proximité de chaque stabilisateur en croisant les doigts pour que ceux-ci ne s'enfoncent pas dans le sol gorgé d'eau. Tout le monde, même le colonel Dupré La Tour, s'accroupit dans ce qui ressemble de plus en plus à de la boue et de la gadoue pour tout arrêter

si le camion commence à basculer. Mais le monstre se déploie. Ouf… Je sais qu'il s'en est fallu d'un cheveu. »

21 heures, à l'entrée de la cathédrale.

Le lieutenant Julien est sonné. La sueur coule le long de son front. Ses idées se bousculent. Un frisson le traverse une nouvelle fois. Il a failli perdre deux hommes. La cathédrale est sans doute perdue mais il ne prendra plus aucun risque. Il doit trouver le moyen de combattre les flammes sans mettre ses pompiers en danger. Ce sont les ordres et il entend bien les respecter. Le fracas de la flèche qui s'effondre, les portes bloquées, la peur. Ne pas revivre ces quelques minutes où tout a failli basculer.

Julien est devant les portes ouvertes de la cathédrale, celles qu'empruntent d'ordinaire les touristes. Il contemple le désastre. Le secteur qu'on lui a confié, l'intérieur de la cathédrale, ressemble à un champ de ruines. L'autel a des allures de bûcher, les flammes dansent sur les bancs, le plomb dégouline.

Puisqu'il n'est pas possible de s'engager à l'intérieur, le lieutenant-colonel Ronan imagine un dispositif : déployer l'un des BEA de la Brigade dans l'encadrement du portail. En installant une lance fixe sur sa nacelle et en poussant le bras à 30 mètres, il devrait être possible d'atteindre la nef. Avec un de ses pompiers, ils font quelques calculs. Mais la réponse tombe, sévère : le camion serait déséquilibré par une telle manœuvre.

Le lieutenant Julien vient d'apercevoir le chef d'agrès de la caserne d'Issy-les-Moulineaux, le pilote de Colossus, le robot de la Brigade, qui s'avance vers lui. C'est le général Gontier qui lui a demandé de se ranger sur le parvis à proximité du portail. « Je lui fais un grand sourire. Je suis si content de le revoir, c'est lui qui nous apporte la solution. Cet homme est l'opérateur de notre robot. Il y a quelques mois, nous étions ensemble rue des Petites-Écuries, dans le X^{e} arrondissement. Un forcené avait pris en otage deux personnes et menaçait de mettre le feu. Colossus nous avait permis d'avancer sans nous mettre en danger. »

Depuis 2007, Colossus est un pompier à part entière. Capable de propulser 2 500 litres d'eau par minute, c'est un bijou de technologie. Grâce à sa caméra thermique embarquée, il effectue des missions de

reconnaissance là où aucun pompier ne peut aller, à cause de la chaleur, des gaz ou d'un sol qui menace de s'effondrer. Ce robot qui pèse une demi-tonne et mesure 1,6 mètre peut tracter deux tonnes de matériel, tirer 200 mètres de tuyaux. Ce soir, sa mission est évidente : grâce à ses chenilles, il va pénétrer au cœur de la cathédrale pour tenter de venir à bout de ce magma aux allures de lave en fusion qui coule depuis la voûte, la bouche du diable.

Fatigue, stress, Julien est dans un état second. Colossus va prendre la relève : « Quand je vois cet engin génial, digne d'un film de science-fiction, se déployer sur le parvis, je me sens libéré, comme si nous étions jusque-là des fantassins pris sous le feu de l'ennemi sans pouvoir riposter et que nous apercevions le char capable de renverser le rapport de force et de repousser l'ennemi. Colossus va faire l'essentiel du travail à l'intérieur de la cathédrale. Le chef d'agrès le dirige avec son joystick : il avance doucement, grimpe sur les pierres, écrase un banc et déploie son bras et sa lance pour se préparer à l'attaque. Il n'a peur de rien. Ni de l'effondrement de la voûte, ni des brandons qui tombent, ni du feu. Il peut aller partout et s'approcher du feu. Ses lances sont si puissantes qu'il va tuer le dragon. »

Ce petit robot conçu dans un aluminium rare utilisé dans l'aéronautique ou les centrales nucléaires résiste à des variations de température insupportables pour un homme, même équipé d'une tenue de feu. Fabriqué par Shark Robotics, une start-up de La Rochelle spécialisée dans la construction de robots pour les unités combattantes de l'armée de terre ou l'industrie pétrolière, il a été conçu en partenariat avec les experts de la Brigade. Ces derniers ont détaillé leurs besoins pour lutter contre l'enfer du feu. À Choisy-le-Roi, en janvier 2018, alors qu'un gigantesque incendie dans un parking souterrain mobilisait plus de 130 pompiers, Colossus, six heures durant et par 600 degrés, a mené bataille là où aucun d'entre eux ne pouvait combattre, les immeubles menaçant de s'effondrer. Grâce à lui, la Brigade est venue à bout des flammes.

À côté de son camarade, le lieutenant Julien observe les écrans de télévision reliés aux « yeux » de Colossus capables d'identifier l'endroit précis à attaquer. Il déchante rapidement. « J'ai eu tellement peur pour mes hommes que j'ai placé tous mes espoirs dans ce robot. Mais cela saute aux yeux assez rapidement : Colossus ne pourra pas gagner cette guerre. Le feu est plus puissant que lui. Ses jets n'atteignent pas la voûte, trop haute. Il est

incapable d’ouvrir un front supplémentaire pour ralentir la progression des flammes là où se cache le dragon. »

Comme ses camarades qui croyaient il y a encore quelques minutes que Colossus viendrait à bout des flammes, le capitaine Marc est lui aussi déçu. Il reste silencieux. « La scène est saisissante. Les débris calcinés se répandent en braises. Elles se consument à mesure qu’elles viennent mourir sur le sol et forment une cascade incandescente de plusieurs dizaines de mètres de hauteur. Elle est ininterrompue. C’est une hémorragie de lave. Au milieu de ce maelström de poussière et de fumée, notre robot semble dérisoire. Il paraît minuscule. Submergé par l’ampleur de ce qui se joue sous mes yeux, je suis saisi par notre impuissance. »

21h05, camion de commandement,
parvis de Notre-Dame.

Le sergent-chef Rémi a le sentiment d’être un peu inutile au milieu de tous ces pompiers qui s’agitent. Ce géant qui affiche une quinzaine d’années de Brigade ne se sent pas à sa place. Il n’est pas employé là où il pourrait être utile. Il est presque à contre-emploi, et ça l’agace. Il est en train de passer à côté de l’intervention. Lui qui connaît si bien ce bâtiment pour avoir passé trois ans à la caserne de Poissy, patiente à proximité du COS en attendant qu’on lui confie une tâche. Il se sent d’ailleurs un peu ridicule : il ne porte même pas sa propre tenue de feu. Il a été obligé de céder la sienne à son capitaine qui en était également dépourvu et d’emprunter celle d’un collègue qui fait 20 centimètres de moins que lui. Il se sent mal fagoté dans sa veste noire. « Je suis accoutré comme l’as de pique. Ce n’est pas un défilé de mode, mais je sais que je ne ressemble à rien. » Rester les bras croisés en regardant tout le monde courir avec un ordre en tête et une mission à accomplir n’a aucun sens.

Sur intervention, ceux qui regardent agir leurs camarades sont considérés comme des gêneurs. On les appelle les touristes. Après tout, peut-être aurait-il dû rester à la caserne Masséna et ne pas faire des pieds et des mains pour accompagner un officier sur le terrain. Ce soir, il était de réserve et a fait le forcing pour être sur l’intervention. « Les officiers supérieurs en charge, le lieutenant-colonel Ronan, mon chef de corps, le général Gontier, sont très affairés. Même si la bataille a l’air improvisée, je sais

immédiatement qui fait quoi : nous avons des règles d'engagement très précises. Sur le grand tableau de commandement, je repère facilement les missions des uns et des autres. J'ai d'autant plus envie d'en être et d'affronter le feu que je connais par cœur le bâtiment. Je patiente. C'est la règle. Sur intervention, on ne se promène pas comme ça, le nez au vent. On attend les ordres et c'est très bien ainsi, sinon, c'est le chaos et le meilleur moyen de faire des erreurs tragiques. Mais ma présence n'a aucun sens. »

Quand le feu s'est déclaré, Rémi était dans la remise avec « ses » engins. Il a lancé au capitaine Marc qui partait : « Vous allez vite revenir ! » avec un sourire assuré. Il était persuadé qu'il s'agissait d'une fausse alerte ou d'un feu de poubelle. « Notre-Dame est l'un des bâtiments les plus surveillés de Paris. La charpente fait l'objet de nombreuses inspections chaque année, il y a des systèmes d'alarme performants. À l'intérieur, il n'y a pas grand-chose à brûler : quelques bancs, des livres religieux… J'étais sûr que le capitaine allait vite rentrer. »

Lorsqu'il a vu le panache, Rémi a compris que son intuition était totalement fausse. Il s'est donc proposé comme « conducteur » de l'officier en second, une tâche habituellement dévolue à un simple sapeur et non à un sous-officier. Mais il tenait à participer au sauvetage de Notre-Dame.

Il est désœuvré. Le lieutenant-colonel Thomas, celui qui a proposé la mise en place du PC miroir destiné à accueillir les personnalités politiques et religieuses, s'approche de lui. « Chef, prenez ces chasubles et distribuez-les aux différents chefs de secteur. »

« Je suis un peu surpris, presque déçu car c'est une mission pour un sapeur ou un caporal. Pas pour un sergent-chef. Mais un ordre ne se refuse pas. Et surtout, je suis content de servir enfin à quelque chose. Ces gilets fluorescents doivent permettre d'identifier immédiatement le responsable d'une zone. Grâce à cette mission, je vais faire une sorte de tour de feu puisque je dois distribuer mes chasubles sur toute l'intervention. »

De toute façon, c'est de sa faute. En prenant la fonction de conducteur de son jeune capitaine, il est venu sans hommes et sans camion. Il ne peut se lancer, seul, à l'assaut du feu. Le voici chargé de distribuer ces vestes fluo à ceux qui le combattent réellement. Il aimerait tellement lui aussi tenir une lance… Il donne son gilet jaune à son chef de corps, le lieutenant-colonel Ronan en charge du secteur nord. Puis au colonel Dupré La Tour, en charge du sud. Dans sa tournée, Rémi découvre les assauts des flammes sur cette

cathédrale qu'il connaît parfaitement pour y avoir effectué plusieurs entraînements. Il est sidéré : « Plus je m'approche, plus je sens les brandons et les pierrailles qui craquent sous mes pieds. »

21h10, beffroi sud, sur les coursives.

Rémi est aux aguets. Quelque chose le tracasse. Il connaît si bien le feu… Il manque quelque chose. Il le sent. Face à ces flammes, il est comme un chien truffier. Il remarque que l'une des colonnes sèches a lâché : sous la pression, cette canalisation s'est fendue. Elle laisse s'échapper des centaines de litres. Il monte dans la tour sud. Il doit se rendre compte par lui-même… Voir la façon dont les pompiers se sont déployés. Sentir le feu, les fumées, les flammes. Sur la coursive, il tombe sur le lieutenant Clément et ses hommes. Le jeune officier vient de sortir de Saint-Cyr. Il n'a que six mois de Brigade derrière lui. Depuis le début de l'intervention, il attaque les flammes en arrosant la toiture depuis une coursive étroite. Pour son baptême du feu, le lieutenant Clément a été « gâté » : « Nous avons de la fumée plein les yeux malgré nos visières et celle-ci est si dense que nous utilisons nos appareils respiratoires alors que nous sommes en plein air. Les tuyaux sont percés par les braises, la pression de l'eau qui nous arrive est trop faible. Les flammes avancent sur la toiture. Ce feu n'a rien à voir avec ce que j'ai appris pendant la formation. J'aperçois le sergent-chef Rémi, il me pose des tas de questions. Il fait le curieux, il regarde partout, je trouve ça étrange. Puis tout d'un coup, dans la radio, le capitaine Pierre, le chef de secteur, nous ordonne d'évacuer. Je compte mes hommes mais je vois Rémi faire sa ronde, presque tranquillement. Le capitaine Pierre arrive. Il pousse un coup de gueule : "Bordel ! On respecte les ordres ! Évacuation !" »

Caserne Blanche, IX^{e} arrondissement de Paris.

Ce soir, les pompiers de la caserne de la rue Blanche n'ont pas à se plaindre, l'ordinaire est copieux. Au menu du dîner, boulettes de bœuf, merguez et semoule. Autour d'un couscous, la discussion entre les pompiers circule davantage que les autres soirs. On parle des futures perms', des performances sportives, du dernier magazine « Enquête d'action » diffusé

sur W9 ou « Enquête exclusive » sur M6 et bien sûr des interventions de la journée.

Un peu plus tôt, ils ont été appelés dans une boutique de téléphonie du boulevard de Magenta. Après un long massage cardiaque, ils ont emmené un homme de 50 ans victime d'un malaise sérieux aux urgences de l'hôpital Lariboisière.

Sur le chemin du retour, alors qu'ils étaient branchés sur la radio du deuxième groupement, ils ont entendu l'alerte incendie sur Notre-Dame. Les pompiers voulaient voir le panache caressant les toits de zinc de la capitale. L'engin de Blanche a donc fait un petit détour par Montmartre qui offre l'une des plus belles vues sur Paris.

Mikael ne regrette pas un instant d'avoir remplacé un de ses collègues en perm', bloqué dans le sud de la France. À 26 ans, ce n'est plus un « piaf » depuis longtemps. Très sportif (il a pratiqué le karaté à haut niveau à l'adolescence), il est devenu pompier après un bac ST2S (métiers de la santé) et un brevet de secouriste.

Affecté à la caserne de la rue Blanche depuis un an après quatre années dans les antennes de Villemomble et Montreuil en Seine-Saint-Denis, il a décalé sur de nombreuses interventions lourdes et pénibles. Mais ce soir, son assiette de couscous devant lui, il est troublé par ce qu'il a vu un peu plus tôt à Montmartre. « De la Butte, on a tout de suite compris : les casernes mobilisées vont passer la nuit pour tenter de sauver Notre-Dame. C'était étrange, ce que nous avions devant les yeux était presque un magnifique tableau. Le soleil qui décline en cette fin de journée, cette traînée de fumée immense sur tout l'est de Paris. Tout se mélange dans ma tête. Mon excitation : ce feu est démesuré. Ma déception : il n'est pas pour nous, notre caserne est trop loin de l'île de la Cité, nous sommes condamnés à être des badauds. Mon inquiétude : cette cathédrale, c'est le symbole de Paris. Je ne suis pas croyant mais j'ai eu un frisson. L'émotion sans doute. »

Pour nourrir leur curiosité et comprendre le déroulé de l'intervention, Mikael et ses camarades ont allumé la télé qui retransmet l'incendie en direct. Les commentaires des journalistes les amusent. Les chaînes d'information s'apprêtaient à diffuser une intervention d'Emmanuel Macron sur la crise des Gilets jaunes. Les éditorialistes politiques mobilisés pour l'occasion se sont instantanément transformés en experts du feu. Leur effroi est palpable. Mais cela ne les empêche pas de parler très doctement

de la symbolique diabolique des flammes. Ils expliquent que l'incendie de la cathédrale millénaire permet de relativiser la séquence politique que la France vient de traverser. « N'empêche : il faut peut-être commencer par l'éteindre, ce feu, avant de faire le débrief et l'après-match », lance Mikael. Sourires lorsque Donald Trump propose l'envoi de Canadairs sur Notre-Dame.

« C'est l'intervention du siècle. » Les images qui défilent sur l'écran sidèrent Steve. À 30 ans, il entame sa septième année à la Brigade. Il ne compte plus les feux d'appartement compliqués et les incendies d'entrepôt dégageant des gaz toxiques sur lesquels il a dirigé sa lance. Il y a quelques mois, il a arraché des flammes deux enfants bloqués dans un appartement en les évacuant par le toit. Avant de devenir pompier, il a longtemps bossé au McDo de Lorient, sa ville natale, puis comme adjoint de sécurité dans la police nationale en mettant un peu d'argent de côté pour financer son rêve : se faire opérer d'une myopie importante. Le règlement est formel. Par sécurité, la Brigade ne compte pas de pompiers à lunettes. Et Steve n'avait qu'une ambition : intégrer la BSPP.

Devant les images diffusées par les chaînes d'info, il tente un jeu : « Notre-Dame n'est pas pour nous. Mais je parie que ceux de Saint-Honoré ne seront pas là-bas non plus. » La caserne de la rue Blanche et celle de Saint-Honoré, située rue Sainte-Anne, appartiennent toutes les deux à la 7e compagnie. Personne ne se souvient pourquoi ces deux antennes de la Brigade installées au centre de Paris et disposant chacune d'un secteur prestigieux – pour Saint-Honoré : la Comédie-Française, le palais de l'Élysée ; pour Blanche : le Moulin-Rouge et les grands magasins sur les grands boulevards – jouent la compétition. Mais leur rivalité fraternelle et sportive est ancestrale.

Emmanuel n'est pas d'accord avec son ami. Avec son accent du Sud-Ouest, il relève le pari : « Ils sont à deux pas du Louvre et de Notre-Dame. Tu vas voir, ils vont en être et on va en entendre parler pendant dix ans. » Emmanuel, 24 ans, connaît Paris beaucoup mieux que son camarade, qui rentre à Lorient à chaque permission. Depuis cinq ans, Emmanuel vit avec son amie à Pantin. Même si les plages de surf de sa région lui manquent, il passe toutes ses permissions à arpenter les rues de la capitale dont il est tombé amoureux. Dans sa tête, le calcul est vite fait : depuis la Comédie-Française, un engin arrive en moins de cinq minutes à Notre-Dame avec un

deux-tons et en brûlant les feux rouges. Depuis la rue Blanche, c'est une autre histoire. À cette heure de la soirée, les grands boulevards et le quartier de l'Opéra sont encombrés. C'est évident : demain, leurs camarades de Saint-Honoré auront un petit sourire aux lèvres.

Une sonnerie clôture immédiatement le débat. « On décale sur Notre-Dame. » Dans le haut-parleur de la caserne, le sergent Pierre n'a pas besoin d'en dire plus à ses hommes. Ils ont instantanément laissé leurs boulettes, leur semoule et la télévision allumée pour rejoindre leur camion. Ils n'attendaient que ça.

Dans le camion de la caserne Blanche.

L'engin traverse Paris à toute vitesse vers Notre-Dame. Sur les trottoirs, les passants sont hébétés en voyant passer le camion. Le sergent Pierre est surpris. « Paris n'a pas été épargné ces dernières années. Avec les infos en direct sur leurs téléphones, les Parisiens revivent *Charlie* et le Bataclan. Je peux lire de la désolation dans leurs yeux. Moi-même, je me sens comme dans un film. Quelques minutes plus tôt, avant l'alerte, j'étais au téléphone avec mon frère, deux ans plus âgé que moi. Il est né un 15 avril et fête son anniversaire. Je lui ai raconté le panache de Notre-Dame que je venais de voir à Montmartre. Il me taquinait gentiment en m'accusant de porter des chaussons et un bonnet de nuit puisque je n'étais pas sur ce feu. Des trucs de frères qui s'entendent bien. Trois minutes après, je suis dans ce camion avec mes gars. Nous ne décrocherons sans doute pas une mission intéressante, il doit déjà y avoir des centaines de pompiers sur le secteur. Mais on va donner un coup de main. Je suis content : Mikael, Steve et Emmanuel sont costauds. »

Ses hommes sont eux aussi en confiance, ils partent sur l'intervention avec un chef au cuir tanné. Ancien ambulancier dans le civil, le sergent a rejoint la Brigade il y a plusieurs années après un service national dans la Marine. Le sergent et ses hommes constituent un « bon camion », comme on dit dans le jargon de la Brigade pour désigner une équipe solide.

Poste de commandement de l’intervention,
sur le parvis de Notre-Dame.

Le sergent Pierre a garé son camion près de la place du Châtelet, loin du parvis. Comme il s’y attendait, il y a déjà de nombreux autres engins. Ses hommes derrière lui, il se rend au COS. Il se présente et dépose ses jetons sur le panneau Velleda déjà bien rempli.

Mikael, Steve, Emmanuel et lui regardent la cathédrale en flammes. Tout à l’heure sur la butte Montmartre, malgré le panache immense, elle paraissait encore solide. Sur ce parvis, ils mesurent sa fragilité.

Pierre est impatient. Il faut qu’on lui confie une mission. « Près du poste de commandement, je suis fasciné par la fourmilière à l’œuvre. J’ai l’habitude des grosses interv’. Mais celle-ci est unique : il y a des ministres, des évêques et des centaines de pompiers. Et à quelques mètres de cette armada, la cathédrale si délicate qui subit sans relâche les assauts des flammes. Notre action et la présence des plus hauts responsables du pays n’empêche pas la tragédie de se dérouler sous nos yeux. Nous sommes capables d’envoyer des fusées dans l’espace, de faire rouler des trains à 400 kilomètres/heure et de communiquer en direct à 15 000 kilomètres de distance mais le feu est plus fort que nos technologies. Je sens toute la fragilité des hommes. Je connais mes chefs, mes officiers, et je sens que ça ne va pas. Je ne suis pas indiscret et je me tiens à bonne distance mais j’entends le lieutenant-colonel Ronan discuter avec le capitaine Pierre. “Nos BEA sont inefficaces”, “les colonnes sèches sont trop faibles”, “la structure tremble”, “la rosace va éclater”… En fait, je comprends qu’ils cherchent une stratégie. D’ordinaire, quand les chefs savent comment s’y prendre, ils n’ont pas de doute. Ils ont une tactique, ils en discutent entre eux et distribuent leurs ordres. À ce moment précis, je les sens désarmés. »

21h10, sur le parvis, poste de commandement de l’intervention.

Pierre attend les ordres. Il aperçoit deux pompiers en grande conversation : le sergent-chef Rémi, qui vient de distribuer les chasubles, ainsi que le lieutenant-colonel Michel. Il n’écoute pas ce que disent les deux hommes mais en voyant Rémi pointer du doigt les beffrois, il devine que celui-ci explique quelque chose à ce colonel que tout le monde connaît à la

Brigade. Michel n’est pas un officier comme les autres. C’est un « dolo ». Il a démarré comme homme du rang, il a encadré des centaines de pompiers et surtout, il est le commandant en second d’un groupement. Il est donc l’un des plus hauts gradés des pompiers de Paris. Il n’est pas commode mais très respecté par les hommes, sapeurs comme officiers supérieurs.

Depuis quelques semaines, le lieutenant-colonel Michel prépare sa reconversion. Après trente-deux ans de service dans l’armée dont la moitié comme pompier, cet homme au crâne lisse à la Kojak prend sa retraite. Mais il ne se voit pas allongé sur un transat. Il envisage de se reconvertir comme kiné ou ostéopathe, à moins qu’il ne se spécialise dans les médecines douces japonaises comme le shiatsu.

Se retrouver avec des jeunes sur les bancs d’une école de kiné ne lui fait pas peur. Même s’il sait que dans la Brigade, il passe pour un « dinosaure » chez les « piafs », les petits nouveaux, il s’emploie depuis toujours à démontrer qu’il est en première ligne. Durant sa carrière de sapeur-pompier, il a souvent organisé des « marathons » lors desquels il a réalisé comme les autres 1 000 abdos ou est monté 50 à 70 fois d’affilée des cordes à mains nues. « J’aime tirer mes gars vers le haut et leur montrer qu’en s’entraînant avec rigueur, un “vieux” peut faire aussi bien qu’eux. Ce n’est pas pour les impressionner bêtement mais pour leur montrer que dans la vie, la volonté, le mental, c’est la clef. » À ses heures perdues, il aime d’ailleurs suivre les sportifs les plus performants de la Brigade, qui compte plusieurs champions de natation, cross-country, ou de gymnastique parmi les meilleurs Français.

Cet ancien homme du rang devenu officier n’a pas peur non plus d’apprendre un nouveau métier. Lorsqu’il a terminé l’école des sous-officiers de Saint-Maixent après son service national, il a été affecté dans une unité du renseignement militaire. « J’aurais bien aimé devenir pilote d’hélicoptère ou me spécialiser dans la préparation sportive des unités commandos, mais au milieu des années 1980, il manquait des experts dans les écoutes radiophoniques et téléphoniques. J’ai dû apprendre le russe en quelques mois. Pas celui des *Frères Karamazov*. Mais celui de l’armée rouge : leur jargon, le surnom des régiments, le nom des généraux et des colonels. »

Affecté pendant quelques années dans un centre d’écoute clandestin de l’armée française en Allemagne de l’Ouest (le mur de Berlin n’était pas encore tombé), Michel a connu en détail les déplacements des troupes

russes basées en Allemagne de l'Est, les combines des officiers russes et les jurons qu'ils prononçaient contre ce jeune leader du parti communiste, Mikhaïl Gorbatchev, qui avec ses poignées de main avec Ronald Reagan, dérangeait du monde à Moscou.

Lorsqu'il est parti pour Notre-Dame avec « choupette » – c'est comme ça qu'il a baptisé sa petite voiture de pompier –, le lieutenant-colonel Michel ne pensait pas à sa future reconversion, mais à la sécurité de ses hommes.

La guerre contre le feu est dangereuse et Michel ne le sait que trop. Il y a un an, il commandait les opérations de secours à Choisy-le-Roi dans le Val-de-Marne. Le sergent Jonathan Lassus-David n'est jamais rentré de ce feu dans un parking souterrain sur trois niveaux.

Sa mort a bouleversé l'ensemble de la Brigade : le sergent laissait derrière lui une compagne enceinte. Puisqu'il n'était ni marié, ni pacsé, l'enfant à naître serait orphelin de père. Quelques jours avant l'intervention à Notre-Dame, la Brigade a obtenu un privilège. Par décret du président de la République, la compagne de ce pompier mort au feu a pu épouser post mortem le sergent Lassus-David, ce qui permet à son enfant d'être pupille de la Nation et de recevoir le soutien de l'État jusqu'à l'âge adulte. La Brigade ne laisse jamais tomber l'un des siens et l'état-major de la BSPP a trouvé les mots justes pour convaincre les plus hautes autorités de l'État.

Pour rien au monde et surtout à quelques semaines de prendre le large, le lieutenant-colonel Michel ne veut revivre ces heures sombres, celles où l'on rentre à la caserne avec un homme en moins. Sur le parvis de Notre-Dame, le général Gontier a confié à Michel une tâche qui n'est pas particulièrement spectaculaire mais que seul un vieux grognard, un homme de confiance qui en a vu d'autres, peut remplir avec succès. Il est l'officier « contrôle de zone ». Derrière ce terme se cache une mission essentielle dans une intervention de cette ampleur qui met en scène près de 600 pompiers et des dizaines d'engins. Comme une sorte d'électron libre, le lieutenant-colonel Michel doit effectuer des rondes sur l'ensemble des secteurs et rationaliser la mise en place des camions, s'assurer que les relèves sont faites pour éviter que la charge ne repose pas toujours sur les mêmes et donner un coup de main ici ou là quand il sent que certains pompiers sont débordés. Le but : éviter le fouillis et le chaos.

Au fil de la soirée, pendant l'un de ses tours de feu, il a découvert que des ouvriers avaient oublié dans un recoin de l'échafaudage des bouteilles

de gaz destinées à effectuer des soudures sur la toiture. Avec la chaleur, ce sont des bombes. Plus tard, à proximité du presbytère, il est tombé sur quelques civils, des croyants, sans casque ni tenue de feu, qui voulaient absolument pénétrer dans la cathédrale pour récupérer des objets de culte que le commando du capitaine Franck n'avait pas encore sortis de la sacristie. Michel leur a expliqué sereinement, avec l'autorité de celui qui sait que le feu peut tuer, qu'il respectait leur foi. Mais qu'il n'était pas question, au moment où la nef était en train de s'écrouler, de rentrer dans la cathédrale.

À quinze mètres du centre de commandement, le lieutenant-colonel Michel écoute le sergent-chef Rémi avec d'autant plus d'attention que ce dernier est lui aussi un habitué du feu. Rémi a vu quelque chose là-haut. Et il raconte sa découverte à son colonel.

21h20, sur le parvis, au centre de commandement de l'intervention.

La situation empire. Le général Gallet, le capitaine Pierre, le lieutenant-colonel Ronan et le général Gontier observent encore une fois la cathédrale et le spectacle désolant qu'elle offre. Des lueurs rouges se manifestent dans le beffroi nord. Après la charpente, les flammes s'en prennent à la structure même. Elles lèchent les parois avec gourmandise, avec goinfrerie. Le lieutenant-colonel Ronan est atterré : « Il n'y a pas de doute : il faut enrayer rapidement ces propagations sinon l'effondrement se produira. L'architecte et les experts de la Brigade confirment. Ils rappellent que l'intérieur des beffrois est en bois et que les poutres soutiennent des cloches de plusieurs tonnes. Si le feu se propage aux beffrois, elles tomberont et les tours s'effondreront sur elles-mêmes. »

Le général Gontier fait le même diagnostic : « À l'écran, les images des drones de la Préfecture de police diffusées sur des écrans confirment nos observations visuelles : le feu s'étend. À moins d'établir un barrage pour éviter l'incendie des beffrois, c'est perdu. »

Les regards se tournent vers le général Gallet. Il prend quelques secondes pour réfléchir : « Tous les indicateurs sont au rouge : le feu gagne ces poutres qui soutiennent les cloches, les télémètres annoncent des mouvements importants de l'édifice, la voûte est à demi effondrée. Option

1, si on ne fait rien, on perd la cathédrale. Mais nous sauvons les immeubles voisins en nous déployant tout autour pour limiter l'effet des projections lors de la chute des façades de Notre-Dame. Nous savons faire. L'autre option, c'est une ultime manœuvre. S'il y avait des civils en danger, je prendrais le risque sans hésiter une seconde. S'il s'agissait d'un bâtiment quelconque, je n'irais pas. Mais c'est Notre-Dame. Mon esprit oscille entre la rationalité, celle qui doit guider toutes nos décisions lors d'une intervention. Et l'intuition. Elle a aussi sa part. Celle-ci me souffle que nous devons tenter le tout pour le tout. C'est Notre-Dame, la culture, l'histoire de notre pays. Un peu de son âme. »

21h22, sur le parvis, un peu à l'écart du centre de commandement.

Le général Gontier convoque le lieutenant-colonel Ronan. Grâce aux images des drones, les deux officiers remarquent que les jets d'eau qui aspergent les beffrois sont inefficaces. Avec leurs allures de gigantesques persiennes, les ventaux empêchent l'eau de pénétrer dans les tours. « Il faut réorienter le combat, couper le feu en deux », annonce Gontier.

Le sergent-chef Rémi s'approche : « Les chefs proposent des idées au général. Mais aucune n'est satisfaisante. Le lieutenant-colonel Ronan me fait un signe, comme pour me dire : "Vas-y." J'ai dix-sept ans de service, je ne suis pas une grande gueule. Je suis intimidé de m'adresser directement au général. Mais je pense sincèrement avoir la solution pour faire barrage au feu. Je fais un pas en avant, je me présente et je propose mon idée pour préserver les deux tours. Se placer sur la coursive avec plusieurs lances. Au moment où je déroule mon idée, je sens l'inquiétude dans les yeux des chefs. Ils redoutent de perdre un homme. Ils parlent aux architectes qui leur répètent que la cathédrale risque de s'effondrer. »

Le lieutenant-colonel Ronan écoute l'exposé de son sous-officier avec jubilation : « Michel et moi encourageons Rémi à prendre la parole et à expliquer au général son idée de manœuvre. À cet instant, nous sommes gagnés par le doute et nous choisissons de faire confiance à l'instinct de notre sous-officier. Le sergent-chef Rémi est un excellent chef de garde, courageux, fiable et sûr. Il connaît bien la cathédrale, ce qui renforce la crédibilité de ses propos : il est persuadé que la structure est assez solide

pour que nous installions une équipe entre les deux beffrois pour combattre ce nouveau départ de feu. Et si la nef s'effondrait ? Et si elle entraînait une partie des tours avec elle ? Et si les charpentes du beffroi étaient trop fragilisées ? Et si les cloches tombaient ? Mille questions se bousculent dans ma tête. Je ne veux pas perdre d'hommes : toujours ce dilemme entre l'enjeu et les pertes… Une phrase me revient sans cesse : "Une cathédrale, ça se reconstruit… Pas la vie d'un homme." Je ne me vois pas expliquer encore une fois à une mère pourquoi j'ai donné l'ordre à son fils de monter en haut de cette coursive alors même que je connaissais les risques d'effondrement. »

21h23, sur le parvis,
derrière le camion de commandement,
à l'écart de la « ruche » des officiers et sous-officiers.

Les généraux Gontier et Gallet s'isolent. Ils abandonnent leurs subordonnés. Ils saisissent l'un et l'autre la gravité du moment. L'idée du chef Rémi est techniquement excellente. Mais elle implique de prendre un risque inouï : engager plusieurs pompiers sur un volcan en éruption. C'est l'opération de la dernière chance. En quelques secondes, car le temps est compté, ils doivent décider ou non d'envoyer une vingtaine d'hommes sur cette coursive instable, étroite et en cul-de-sac pour établir une ligne de front contre le feu. C'est l'un des points les plus fragiles de la cathédrale. Les architectes sont formels : compte tenu des souffrances endurées par la cathédrale depuis deux heures, celle-ci devrait s'effondrer. Si la coursive ne tient pas, les hommes feront une chute de 70 mètres.

Gontier : « Ils attaqueront la base des flammes en remontant à l'intérieur des beffrois. C'est le meilleur moyen de repousser le feu. »

Gallet : « Si ça s'effondre, ils n'auront aucun chemin de repli, aucun endroit pour se mettre à l'abri. »

Gontier : « Qu'en penses-tu ? »

Gallet : « La même chose que toi. Il faut investir. Il faut qu'on aille au combat, il faut aller chercher l'ennemi. »

Gontier : « On y va ! »

Ronan s’approche. Il demande au général Gontier de pouvoir accompagner les hommes là-haut. Michel fait un pas en avant : « Si vous m’y autorisez, je monterai aussi, mon Général. » Il n’est pas question pour Michel, même à quelques jours de la retraite, de ne pas participer à la guerre avec ses frères d’armes. Ronan lance un sourire à son camarade : « Contrairement à moi, Michel ne se pose pas de questions, il n’a aucune hésitation. Son caractère tranché et sa présence à mes côtés rassureront les hommes. » Ce n’est pas la place de deux colonels d’être au contact des flammes avec les porte-lances. Mais ce soir, c’est une bataille particulière. Il faut aller vite. La vie de plusieurs hommes est en danger. Ils se battent pour Notre-Dame. Et leurs officiers se doivent d’être avec eux.

21h27, sur le parvis, un peu à l’écart du camion de commandement.

Le général Gallet observe ces lucioles qui montent le long de la façade de Notre-Dame. Les uns à la file des autres, les vingt petits points lumineux progressent en colonne et créent une sorte de guirlande. Ce sont les lumières que portent les pompiers sur leur casque. Au sol, leurs camarades encouragent ces lucioles qui montent, cette force. Ils savent ce qu’ils traversent : ces escaliers étroits, le poids des bouteilles d’oxygène, des tuyaux, la chaleur insupportable. La peur bien sûr.

Même si plusieurs officiers supérieurs se sont portés volontaires pour accompagner ce commando de la dernière chance et qu’il a auprès de lui Gontier, son vieux camarade, le général Gallet est, à cet instant, un homme seul. Vraiment seul. En tant que chef de corps et patron de la Brigade, il porte la responsabilité d’envoyer ou non des hommes dans ces beffrois alors même que les architectes l’ont prévenu qu’ils pouvaient s’effondrer à tout moment. Ces dernières années, Gallet a trop croisé ces regards glaçants. Celui d’une jeune veuve de 25 ans. Celui d’une mère qui a perdu son enfant, ce jeune pompier plein de promesses qui allait devenir sous-officier. Celui de cette petite fille de 10 ans devant le cercueil de son papa recouvert d’un drapeau français, sur lequel a été accrochée une médaille.

On ne devient pas général seulement pour porter des étoiles sur ses épaulettes et commander des hommes. Il faut aussi, surtout, savoir accueillir ces regards, les garder pour soi et vivre avec tous les jours.

« Le risque est accepté par les pompiers, il fait partie de la mission. Le travail du chef, c'est d'arriver à ce que les hommes se l'approprient et vivent avec pour ne pas être tétanisés devant le danger. Sinon, au premier drame, toute la Brigade peut s'effondrer. Les grands récits de batailles de l'Antiquité évoquent ces armées de dizaines de milliers d'hommes défaits en quelques heures parce que le groupe s'effondre. Trois mois avant Notre-Dame, deux pompiers sont morts rue de Trévise. Alors que l'immeuble pouvait s'écrouler, j'ai envoyé sept hommes pour en sauver un troisième enseveli et coincé sous les gravats. Ils se sont mis en danger. Ce n'est pas de l'héroïsme. Mais la force du groupe. Un pompier seul n'est rien. Ce n'est qu'avec ses camarades qu'il peut faire de grandes choses. Ce souffle collectif décuple la force de chacun. Cette énergie ne s'improvise pas. Elle se travaille et se nourrit de belles choses, de succès et de belles interventions, mais aussi de tragédies.

L'essentiel du travail d'un chef, c'est de savoir entraîner cette force, de la structurer, de l'organiser pour qu'elle soit capable d'encaisser un choc mais aussi d'être au maximum de son potentiel lors d'une intervention.

Un chef crée sa légitimité sur dix, quinze ou vingt ans. Il y a parfois des actes héroïques, comme celui de ce pompier, en février 2019, qui monte sur une échelle à crochets sur cet immeuble de la rue Erlanger dans le XVI^{e} arrondissement pour sauver des enfants alors que l'on dénombre déjà dix victimes. S'il réalise cet exploit, c'est grâce à la force du groupe. Il est porté par la Brigade, par nos valeurs, par notre histoire. Pendant qu'il grimpe le long de la façade, il sait qu'il peut compter sur ses officiers et sur ses camarades.

Quand j'observe mes lucioles qui escaladent Notre-Dame, je ne peux m'empêcher de penser aux tours jumelles de New York. Les beffrois de Notre-Dame leur ressemblent étrangement. Si un beffroi s'effondre, il entraînera l'autre, comme le 11 septembre 2001.

"To go or not to go", "y aller ou pas"… C'est le dilemme de tout chef pompier. J'en ai souvent parlé avec Joe Pfeifer, le premier officier supérieur qui est monté dans la tour nord du World Trade Center avec ses hommes. Quelques minutes avant l'effondrement, il a choisi de se replier et de redescendre avec trois cents de ses pompiers. Il leur a sauvé la vie.

Lorsque je suis confronté au "to go or not to go", je me dis toujours intérieurement : "Il faut envoyer des gens" et non pas "des pompiers". C'est

sans doute pour me protéger car ces jeunes de 25 ans, je connais leurs visages, leurs familles, leurs vies. J’ai envoyé “des gens” dans les beffrois. »

21h30, sur le parvis, autour du camion de commandement.

Le général Gontier est face à ses chefs de secteur. « Mes gars sont des combattants. Ils le savent mais je veux leur dire précisément dans quoi je les entraîne : le seul moyen de venir à bout de ce feu, c’est de s’engager. Le terrain est instable, il n’y a pas de chemin de repli. Mais il n’y a pas d’autres solutions et nous pouvons y arriver. Ils savent vers quoi je les embarque. Je sens la gravité du moment. Nous discutons ensuite de la meilleure façon de nous organiser : les colonnes sèches ne sont plus opérationnelles, il faut donc hisser des tuyaux le long de la façade. Il faut six lances. J’exige le contact radio permanent et je donne l’ordre à Jérôme, l’officier de commandement qui “gère” le PC, de couper le haut-parleur qui retransmet nos conversations. Tout le monde peut entendre. Si cela tourne mal, il n’est pas question qu’un civil, car il y en a beaucoup qui tournent autour de nous, soit au milieu et écoute ce que nous nous disons. Nous devons rester entre nous pendant la prochaine demi-heure. C’est parti ! »

21h36. Message du général Gontier à l’état-major :

« LE FEU INTÉRESSE 2800 MÈTRES CARRÉS DE TOITURE ENVIRON PROPAGATION DU FEU AU BEFFROI NORD

12 LANCES GRANDE PUISSANCE

5 LANCES-CANONS

ET 1 LANCE-CANON MOUSSE EN MANŒUVRE

BILAN PROVISOIRE : UN SAPEUR POMPIER DE PARIS URGENCE

RELATIVE

LA PROTECTION ET L’ÉVACUATION DES ŒUVRES SE POURSUIVENT

DIFFICULTÉS D’ALIMENTATION DES MOYENS HYDRAULIQUES

RISQUE D’EFFONDREMENT DES PARTIES LATÉRALES NORD DE LA CATHÉDRALE NON ECARTÉ

ÉTUDE DE LA STABILITÉ DES ARCS-BOUTANTS

ET ÉVACUATION DE LA RUE DU CLOÎTRENOTRE-DAME EN COURS »

21h32, sur les coursives qui séparent les deux beffrois,
à 70 mètres de haut.

Le capitaine Pierre, qui considérait que c’était une erreur d’évacuer les coursives, est heureux cette fois-ci : il va pouvoir réaliser la mission qu’on lui a confiée au début de l’intervention. Les généraux lui ont donné l’ordre de se réengager pour une sorte d’opération de la dernière chance et il est en première ligne. Même si deux officiers supérieurs l’accompagnent, il reste le chef de secteur : « J’ai envoyé les pompiers du lieutenant Clément de Masséna et ceux de Blanche pour réaliser deux établissements de tuyaux depuis la coursive. Ceux de Port-Royal, les gars du lieutenant Alexis, les caporaux Samuel et Julien, les sapeurs Yohan et Tristan, et ceux de Montmartre montent au dernier niveau pour accéder à l’intérieur du beffroi nord pour Port-Royal et au beffroi sud pour Montmartre. Les accès nous ont été indiqués par le dessinateur opérationnel, le lieutenant Laurent. Je sens immédiatement un esprit d’équipe, une émulation, entre ces pompiers qui ne se connaissent pas. Ils savent qu’ils sont là pour sauver Notre-Dame. »

21h38, Préfecture de police, salle des 167 policiers morts pour la Libération de Paris.

Le général Gallet a été prévenu de l’arrivée du président de la République. Avant d’aller le saluer, il s’entretient avec Didier Lallement, le préfet de police, qui est venu à sa rencontre dans la cour de la Préfecture de police. « Je fais bref : “Nous avons une demi-heure. J’ai envoyé une vingtaine d’hommes dans les beffrois. Je ne suis pas sûr d’arriver à sauver la cathédrale.” Il me répond d’une phrase : “De toute façon, nous assumerons.” Par cette phrase, le préfet m’accorde sa confiance et me signifie qu’il sera totalement solidaire. »

Gallet salue le président de la République, qu'il a déjà croisé à plusieurs reprises depuis son élection. Il a son casque à la main, les mains couvertes de suie. Les ministres, les élus et les conseillers s'écartent un peu. Se taisent. À la mine du général, ils ont compris qu'il leur fallait laisser ces deux hommes face à face, les yeux dans les yeux. Seule Brigitte Macron reste à côté de son mari. Elle lui tient la main, comme si elle donnait de la force au président de la République. Gallet explique la situation au chef des armées. « Monsieur le Président, ce que nous avons mis en place est efficace mais pas suffisant. Il nous faut envoyer quelques hommes dans les beffrois. C'est une course contre la montre. Ils n'ont qu'une vingtaine de minutes. Si les cloches tombent, la tour nord s'effondrera et celle du sud suivra. » Je lui montre deux dessins et une photo de la toiture pour lui détailler la manœuvre. Je précise que si nous voulons que demain Notre-Dame ne soit pas un tas de pierres, nous n'avons pas d'autres choix. « Nous pouvons tout perdre : la cathédrale et les hommes. » Le président me pose deux questions techniques puis me demande combien d'hommes participeront à ce commando. Il sait et je sais que si c'est un échec, la réputation de la France sera atteinte. Mais je vois surtout dans ses yeux qu'il pense d'abord aux hommes. Je sais qu'à tout moment il pourra m'ordonner de faire redescendre mes pompiers. »

Un court dialogue s'installe. Les conseillers se sont petit à petit rapprochés.

Jean-Claude Gallet : « La Brigade vient de perdre quatre hommes en un an. Mais elle est solide. »

Emmanuel Macron : « Je sais bien. »

Un conseiller s'avance : « Quelle est la part de risque ? »

Jean-Claude Gallet : « Le risque est accepté et consenti. »

Le président de la République lance un regard noir à son conseiller.

Emmanuel Macron : « Ne vous justifiez pas. C'est clair. J'ai bien compris. Allez-y, mon Général. »

Avec ces quelques mots, Emmanuel Macron s'approprie la manœuvre. Le général Gallet prend congé pour retrouver le centre des opérations. Il a pris la mesure des mots du président : « On ne demande pas "quoi faire" à un responsable politique, on lui propose un scénario et il tranche. Mais

d’habitude, au Mali ou sur d’autres opérations extérieures, lorsque le président de la République engage la vie de ses soldats, il est loin du théâtre des opérations. Il est dans son bureau à l’Élysée, avec ses conseillers et peut prendre du recul. Ce soir, à Notre-Dame, il est sur le champ de bataille. Les télévisions sont là. Les Français et le monde nous regardent. Si cela tourne mal, il devra se pencher sur les corps des pompiers. »

Sur le parvis, près du camion installé pour que les civils puissent suivre l’intervention sans troubler les opérationnels.

Alors que l’opération est encore en cours, le président de la République, les ministres, les élus et les ecclésiastiques gagnent le PC « miroir ». Le général Gallet fait un court point presse devant une caméra de télévision : « Je ne dois pas mentir mais je ne dois pas tout dire. Je prends ma posture de “porc-épic” pour avancer trois phrases : “La cathédrale n’est pas encore sauvée. Mais une opération est en cours. Les prochaines minutes seront décisives.” »

Dans l’escalier du beffroi sud qui mène aux coursives.

Le sergent-chef Rémi est fier. « J’ai donné l’idée de manœuvre mais je n’en tire pas gloire. Je suis sûr de mon coup. Mais je mesure le danger. Cette fois, je suis à ma place. Nous sommes armés pour réussir. Quand je vois les gars de Blanche qui grimpent à mes côtés, je suis fier : je sens comme une force qui nous dépasse. »

Dans la tour sud, la seule encore praticable puisque le feu a gagné l’intérieur du beffroi nord, le lieutenant-colonel Ronan et le lieutenant-colonel Michel montent les marches ensemble derrière leurs hommes qui portent leur barda de 30 kilos sur les épaules dans cet escalier où ils frottent leurs bouteilles d’oxygène et leur tenue de feu. « Nous nous disons avec Michel que nous n’avons pas d’autre solution que d’aller voir. Toujours le besoin de comprendre, vérifier, confirmer sur le terrain. Être ensemble est précieux. Je sens Michel plus inquiet à mesure que nous montons. Lui qui n’avait aucun doute… De mon côté, j’ai totalement cessé d’hésiter. J’ai évacué mes réflexions. Je ne suis plus que réflexe. Les hommes se

complètent au feu, ils s’appuient mutuellement. C’est pour cela que nous constituons des binômes. Dans cet escalier, Michel et moi sommes un binôme. À nous deux, on se sortira de l’enfer qui nous attend là-haut.

Il n’y a pas de colonnes sèches. Les hommes installent leurs tuyaux le long de la façade sur 70 mètres de haut. Ces lignes d’attaque flottent un peu et tapent dans les statues mais nous n’avons pas le choix. Elles peuvent céder sous le poids de l’eau mais il n’y a pas d’autres solutions. »

En hauteur, dans les coursives, entre les deux beffrois.

Le lieutenant-colonel Ronan, le lieutenant-colonel Michel et le sergent-chef Rémi accompagnent le capitaine Pierre, chef du secteur « parvis », et ses hommes qui doivent porter le coup de grâce au dragon. En file indienne, les pompiers empruntent l’escalier si étroit qui doit les mener au champ de bataille. Le capitaine Pierre a distribué ses ordres. Le sergent Pierre et ses hommes, ceux de la caserne de la rue Blanche, ceux qui ont vu le feu grossir depuis la butte Montmartre au début de l’intervention, doivent investir la coursive. Le lieutenant Alexis et les pompiers de la caserne de Port-Royal se déploieront sur la galerie des chimères. Ils seront accompagnés du lieutenant Clément et de ses pompiers de Masséna qui s’engagent dans cet escalier pour la troisième fois de la soirée. C’est un attelage à la mesure de ce feu unique. Il y a des tenues noires et des tenues rouges. Mikael et Steve de la caserne Blanche portent une tenue de feu rouge vif. Ils ont reçu quelques jours plus tôt ce nouvel équipement qui doit petit à petit être distribué dans toutes les casernes de la BSPP. Ronan, Michel, Rémi portent la tenue noire, celle du deuxième groupement. Ce soir la rivalité qui anime les trois groupements qui constituent la Brigade n’a pas résisté. Il n’est plus temps de se moquer des « patins », ceux qui interviennent d’ordinaire dans les quartiers ouest de la capitale ainsi que les Hauts-de-Seine et qui selon leurs camarades doivent mettre des patins avant de pénétrer dans les appartements des beaux quartiers. Pas question de parler de ceux du groupement nord comme des « cow-boys », parce qu’ils opèrent dans les quartiers les plus difficiles de la région parisienne et sont parfois la cible de jets de pierres dans certaines cités. Sous leurs tenues noires ou rouges, il n’y a que des frères d’armes. Tous veulent en découdre.

Sauver ou périr. Ils partent à l’assaut pour libérer Notre-Dame et entendent bien revenir victorieux.

Emmanuel est conscient des risques qu’on lui demande de prendre. « Un colonel du deuxième groupement explique les choses clairement. Il n’y a aucune ambiguïté dans ses propos : “Nous avons une fenêtre d’une demi-heure. Ensuite, c’est l’inconnu. Il faut monter.” Il ne nous demande pas notre avis ou si nous sommes volontaires. Nous sommes des soldats ! Mais il nous expose les risques. Il va de soi qu’il montera avec nous mais il nous informe. Le capitaine Pierre est à côté de lui. Nous sommes sous ses ordres. Même si tous les officiers de la Brigade ont obligatoirement été sur le terrain au début de leur carrière et pendant plusieurs années, c’est important de savoir que ce soir, ils prennent eux aussi leur part de risque et qu’ils montent avec nous. En regardant mes camarades de Blanche, Port-Royal, Montmartre ou encore Masséna et ces officiers qui vont nous emmener là-haut, je sens comme une force. Elle nous porte. Ensemble, nous allons réussir. Nous allons sauver Notre-Dame. »

En comptant les hommes qu’il emmène d’un pas décidé vers l’inconnu et le danger, le lieutenant-colonel Ronan tente de rester serein et de gérer ses inquiétudes. Un chef ne doit pas laisser croire à ses hommes qu’il n’est pas sûr de lui et qu’il se pose des questions : « J’espère que je n’ai pas fait une connerie. Si ce n’est pas stable, j’évacue immédiatement. Je n’ai pas le droit d’en perdre un. »

Le sergent Pierre réfléchit concrètement à la manœuvre. « Il faut monter les tuyaux à 70 mètres de haut par cet escalier qui ne fait pas 60 centimètres de large. Une fois en haut, en faire descendre une des extrémités et installer les lances sur la coursive entre les deux tours. Le temps est compté. Nous n’avons pas plus d’une demi-heure pour aller à la rencontre du feu et construire une sorte de barrage pour éviter qu’il se propage aux beffrois. Mes gars sont prêts, ils cherchent mon regard. Ils veulent combattre. Je me mets en route et ils suivent. »

Sur une des coursives, entre les beffrois.

Le lieutenant-colonel Ronan rejoint ses hommes qui se sont déployés. Ils doivent retrouver le beffroi nord par un passage étroit de quelques

centimètres. Des grilles anti-suicide ont été installées pour les touristes, elles freinent la progression des hommes. « Une chose me rassure : le point d'appui est stable, c'est une bonne base d'assaut. C'est un spectacle terrible : il y a des départs de feu partout. Une partie de l'escalier s'est effondrée. Il faut presque enjamber le vide pour monter plus haut. Les hommes s'attaquent aux premiers feux. Mais celui-ci est tenace : la tour est dévorée par de multiples débuts d'incendie, comme autant de torches allumées. Nous installons une seconde lance vers la tour nord. »

Pendant que les pompiers attaquent, le chef Rémi continue à fureter. Il cherche des indices, il ouvre des portes, se faufile, monte, descend. Telle une gargouille, il est chez lui dans ces deux beffrois. Il prévient le lieutenant-colonel Ronan : il y a un départ de feu dans le beffroi sud. Il a constaté à trois endroits distincts que le feu se développe dans la charpente. Il est dû à des escarbilles volatiles de la taille d'un frelon. Ronan le charge de le repousser avec une des lances installées sur le pignon entre les tours.

Accompagné du capitaine Robin, celui à qui il a prêté sa tenue de feu, le sergent-chef Rémi s'engage dans le beffroi. « On est à 60 mètres de hauteur, on sent le vent, la chaleur, les brandons qui viennent sur nous. Nous pénétrons dans le beffroi sud. Pour atteindre les foyers, il faut escalader sur des poutres qui supportent des cloches de plusieurs tonnes. Je monte avec ma lance. Pour avoir un point d'appui correct pour combattre le feu, je me mets à califourchon sur une des cloches. Le capitaine Robin valide cette manœuvre un peu surréaliste. Il est en appui. Heureusement ce sont de tout petits foyers. Mais il était urgent de les éteindre. »

Michel et Ronan se retrouvent le long des balustrades de cette coursive qui relie les deux beffrois et ressemble à un pont de singe entre deux rives. Si la cathédrale s'effondre, la Brigade aura fait le maximum pour la sauver. Le danger est toujours aussi grand mais ils n'ont plus peur à présent. Au milieu des chimères, ils encouragent leurs hommes. Ils se battent au corps à corps avec cette forge infernale qui vomit sur eux ses flammes. Ils sont fiers du courage de leurs gars.

Sur une des coursives.

Le lieutenant Clément, ce jeune saint-cyrien qui n'a pas un an de Brigade, tente de mettre en application ce qu'il a appris. Les hommes qu'il commande ont plus d'expérience que lui. Dans sa tête, tout se mélange : il doit montrer son autorité mais sans faire d'autoritarisme car il sait très bien – et ses hommes aussi – qu'il a scratché le galon sur sa veste il y a seulement quelques semaines. « J'ai tous les règlements et les directives dans la tête mais je sais que je dois trouver les bons réflexes alors que c'est mon premier gros feu. Sur les manuels, les tuyaux ne peuvent supporter que 15 bars de pression. Un sous-officier me dit qu'on peut tenter de monter à 19. En quelques secondes, je dois choisir de lui faire confiance et de risquer de faire exploser la colonne sèche ou au contraire de suivre le manuel à la lettre. Je choisis de faire confiance à mon sous-officier mais j'en ai des sueurs froides. Je serai comptable des erreurs de commandement, pas lui. À un moment, un pompier fait tomber une caméra thermique 60 mètres plus bas. Je sais que cela vaut cher, que je vais devoir faire un rapport et que la règle exige qu'on aille chercher immédiatement le matériel que l'on perd sur une intervention. Mais nous avons autrement plus important à faire. Le sapeur me regarde. Il attend que je lui donne l'ordre de redescendre chercher le matériel ou que je lui dise de continuer à arroser. C'est cette dernière décision que je prends mais je ne peux m'empêcher de me dire que c'est peut-être une erreur. Au fil de la soirée, je me sens de plus en plus à l'aise dans ces arbitrages. Je prends du recul par rapport à cet "effet tunnel" dont tout le monde m'a parlé et qui conduit à faire des erreurs. À force d'être focalisé sur la mission, il est impossible d'avoir une vision d'ensemble. Le capitaine Jean-Baptiste, que je connais bien, passe près de moi. Il me dit : "Alors Clément, on apprend à éteindre un feu ? C'est de la formation accélérée, ce que tu fais ce soir." Mes hommes me laissent faire des choix. Ils me respectent. Je suis sûr que si je prenais une mauvaise décision, ils se tourneraient vers un autre officier puisqu'il y en a beaucoup ce soir. Mais ils semblent valider chacune de mes initiatives. Ils voient que je suis à l'écoute de leurs suggestions. Je comprends que je suis en train de réussir mon examen de passage et que demain, ils me regarderont d'un autre œil. Je ne serai plus "le petit lieutenant". »

Sur une des coursives, entre les deux beffrois.

Des pierres dégringolent. Parfois elles viennent cogner sur les casques. Les brandons tombent en cascade. La fumée est de plus en plus épaisse. Mais sur la coursive, le sergent Pierre et ses hommes, ceux de Blanche, ne pensent pas au danger. « J'ai une totale confiance dans mon équipe. Ils ont du métier, ils sont solides. J'ai reçu des ordres et je les leur ai transmis. Ils tiennent en quelques mots : évacuation au moindre bruit de craquement ou à la moindre sensation de mouvement du bâtiment. La discipline au feu, c'est la clef d'une opération bien menée : elle repose sur l'écoute de ses chefs. Mes gars me font confiance. Je fais confiance à mes officiers. Nous sommes engagés dans une bataille dure : les tuyaux que nous avons fait passer le long de la façade se bloquent à mi-hauteur et se prennent dans les gargouilles et les statues. Les BEA balancent des jets et nous sommes trempés.

À ce moment, je sens le monstre. Petit à petit, on s'approche de lui. Il peut nous mordre. Il peut avaler un de mes pompiers. Il faut le blesser en visant sa bouche. Lancer de l'eau dans sa gueule. "Belzébuth" danse, il nous attire, il nous pousse à la faute. Il a pris possession de Notre-Dame. Il lui a pris ses plus beaux vêtements de pierres et se confond avec elle. Les gargouilles, la pénombre, le feu, le vent… Nous sommes comme dans un film. Il peut mordre à tout moment. Il est si puissant. Il fait 800 degrés. Mais nous n'allons pas périr dans ce bûcher. Nous allons le repousser. »

Sur le seuil de l'Hôtel-Dieu.

Le lieutenant Laurent, le dessinateur de la Brigade, jette un œil dans le hall d'entrée de l'Hôtel-Dieu : « Cette intervention prend des allures surréalistes. J'ai 50 ans, j'ai participé à des dizaines de grosses opérations, mais je n'ai jamais vu ça. Pendant que mes camarades sont dans leur tunnel, concentrés sur un point particulier de l'édifice et sur des missions précises, je circule un peu partout puisque tout voir, c'est un peu ma mission. J'ai croisé le président de la République. J'ai aperçu la foule. Son silence, son recueillement, m'ont troublé. Des petits groupes de chrétiens récitaient des Notre-Père. Derrière les barrières mises en place par les policiers, j'ai aperçu des jeunes filles en pleurs. Un couple de personnes âgées qui se tenaient par la main. Et puis tous ces gens. Des bobos et des prolos. Le regard vissé vers la cathédrale. Frisson. En passant à côté de l'Hôtel-Dieu,

je découvre que nos chefs ont donné l'ordre de mettre en place un important dispositif d'urgence. Une dizaine de lits sont prêts. À côté, des urgentistes patientent. Trois blocs de réanimation sont déployés. Je comprends ce que les officiers ont mis en place, je suis glacé : "Il ne faut pas que ça serve." Sur une intervention, ma fonction c'est d'être un peu les yeux du poste de commandement. Mes dessins doivent leur dire concrètement ce qui se passe là-haut. Je sais que ma place est avec le commando, dans ces beffrois. Je me rassure en vérifiant que mon détecteur d'immobilité est bien dans ma veste. Après tout, si Notre-Dame se casse la figure et que je suis dessous, il se déclenchera et les copains viendront me chercher. »

Poste de commandement, parvis de Notre-Dame.

Le général Gontier sait tout des risques qu'il a pris en envoyant ses pompiers sur les beffrois faire barrage aux flammes. Il ne quitte pas des yeux la cathédrale pour suivre leur progression. S'il n'était pas en charge des opérations, il serait avec eux. « La nuit est tombée. Avec les lumières sur leur casque et leurs puissantes lampes torches, la colonne ressemblent à la piste Hô Chi Minh ou à une descente aux flambeaux. Je n'ai pas peur. Nous avons pesé le pour et le contre. S'ils sont là, c'est que c'est jouable. »

Sur la coursive entre les deux beffrois.

Steve est à deux pas du sergent Pierre. « Je sais qu'il faut se tenir prêt à filer. Si j'entends "alerte repli", je dois tout laisser tomber et me replier dans l'escalier. Ma lance est trop faible. Pour lui donner plus de puissance, je la transforme en mitraillette : je balance de l'eau. Puis je coupe. Puis j'ouvre. Arrêt, reprise, arrêt. Les chefs m'ont dit que nous n'avons qu'une demi-heure pour sauver la cathédrale et nous faisons du bricolage. Mais il n'y a pas d'autres moyens. Sauver la cathédrale. On en est là : des centaines de pompiers sont sur le coup depuis trois heures mais ce que nous faisons est une opération à quitte ou double. Je suis fier d'en être. Ce couloir est trop étroit. Avec nos appareils respiratoires et les filets anti-suicide, je suis bloqué dans mes mouvements. Impossible de savoir depuis combien de temps nous luttons. Elle est longue, cette demi-heure. J'ai un œil sur mes

camarades, eux aussi me surveillent. Notre petit groupe est soudé. On fait du sport tous les jours ensemble, on joue comme des gamins quand on va à la piscine en s'éclaboussant, on déconne, on se charrie sur nos vies, nos régions natales. Ce soir, on se fait une totale confiance. Et dire que cette cathédrale, je ne l'ai jamais visitée. »

Sur la coursive, entre les deux beffrois.

Sur un feu d'appartement en étage, Mikael serait en haut d'une échelle. Il est « échelier ». C'est lui qui prend place dans une nacelle au bout d'une échelle pivotante. Mais le sapeur de la caserne Blanche qui il y a encore une heure regardait l'intervention sur BFMTV avec ses camarades, comprend vite qu'à Notre-Dame, cette compétence ne lui servira à rien. « Les tuyaux se mêlent. Les pierres tombent sur nos casques, sur nos épaules. Nous sommes comme des allumettes. Le feu ne demande qu'à venir nous chercher. Je suis content, j'aperçois ceux de la caserne Montmartre avec nous. Ce sont nos voisins et nous nous connaissons bien. Une tête tombe à mes pieds. Un instant, avec la pénombre, je sursaute. C'est comme dans un mauvais film d'horreur. Je pousse un coup de gueule : "Mais qu'est-ce que c'est, bordel !" Avant de me rendre compte qu'il ne s'agit que d'un morceau de statue. Un officier passe près de nous : "Les gars, il faut aller vite. Les cloches risquent de tomber." Je ne comprends pas trop pourquoi il nous dit ça. Mais au ton de sa voix, je sens que, lui comme nous, sommes en train de prendre de gros risques. Si la coursive s'effondre, je dois penser au chemin de repli. C'est une vraie prison, ce point d'attaque. Mais je comprends la logique : le feu progresse. Nous devons créer un barrage avant que les flammes ne gagnent les tours. J'ai un genou à terre, mon tuyau est comme un fusil. Mon épaule est appuyée sur un muret. Je suis en position de combat comme un sniper. Petit à petit, les grades sur les vestes n'ont plus d'importance. On se relaie toutes les dix minutes. Je passe ma lance au sergent. Il la passe à un capitaine. Je la reprends. Je pose mon appareil respiratoire. Il m'encombre. Je dois être mobile, surtout si tout s'effondre. Il faut bien viser. Les officiers dans la radio sont en contact avec le COS. Il paraît que les drones de la Préfecture voient très bien ce que nous faisons. Un officier me guide : "À droite. Un peu plus !" Rester concentré. Repousser le feu. Lui envoyer une muraille de flotte. »

Dans la coursive, l’eau monte rapidement. Les pompiers sont trempés. Emmanuel a de l’eau jusqu’aux tibias. « Dans l’escalier, c’était comme si nous passions sous une cascade. Mais là-haut, c’est pareil. Nos tuyaux ont balancé tellement d’eau que notre champ de bataille ressemble à une piscine. Progresser sur cette coursive est difficile. Notre-Dame s’est transformée en *Titanic*. Nous sommes sous les ordres du capitaine Pierre. Il semble avoir une idée précise de l’action à mener. Mais rien n’est simple : la colonne sèche ne délivre plus d’eau, elle est fissurée. Nous jetons des tuyaux par-dessus les balcons pour qu’ils s’alimentent aux engins stationnés en bas. On entend des craquements sourds. Des trucs tombent. Il fait chaud. On se regarde avec les gars. Mais on ne se parle pas. La mission. Il faut avancer. Clore le bec à ce dragon. Un pompier me relaye. Je jette un œil dans le beffroi sud. La charpente ressemble à un mikado. »

Sur l’une des coursives, entre les deux beffrois.

Carnet de croquis à la main, le lieutenant Laurent chemine sur la galerie des chimères. Dans sa progression, il est gêné par le filet anti-suicide même s’il n’a pas d’appareil respiratoire sur les épaules pour réaliser ses croquis plus facilement. Impossible de se croiser à deux sur cette coursive sans que l’un des deux pompiers se mette à quatre pattes et que l’autre l’enjambe.

Ancien chef de centre et rompu aux interventions difficiles, il mesure l’effort de ses camarades, inconfortablement installés pour mener l’offensive. « La statue de l’ange Gabriel veille sur mes camarades. Ils n’ont pas eu le temps de s’encorder. La toiture s’affaisse, la voûte ne tiendra plus longtemps. Je ne pense pas à moi mais à ces jeunes. Ils sont à 60 mètres de hauteur. J’ai peur pour eux. En m’approchant du beffroi nord, je suis attiré par une lumière. Il y a comme une lueur dans les rosaces et dans les petits vitraux à fleurs de trèfle. Merde ! Ce sont des flammes ! Le feu a gagné le beffroi nord. C’est la fin ! Je pense aux cloches. J’ai vu ça sur les plans tout à l’heure. Elles ont des noms improbables : Denis, Marcel, Maurice… Il y en a huit sur deux étages et chacune doit faire deux ou trois tonnes. Je dois pénétrer dans le beffroi. La porte est bloquée. J’alerte Pierre à l’autre bout de la coursive. Je le connais bien. Il y a quelques mois nous étions tous les deux en Opex pour l’opération Barkhane, lui à N’Djamena, moi à Niamey. Un soir, nous nous sommes retrouvés. Nous avons bu une bière en trinquant

à la santé de la Brigade. Il arrive avec un lieutenant et deux binômes qui s'attaquent à la porte. Ils parviennent à défoncer une petite plaque, grande comme une chatière. Je suis le seul à ne pas porter d'appareil respiratoire et à pouvoir passer. Ce que je découvre est terrifiant : le feu a commencé à dévorer les poutres du beffroi. »

Le sergent Pierre pénètre à son tour dans le beffroi. « Les poutres ressemblent à des allumettes enflammées. Je sens les gaz, ça chauffe dangereusement. Le feu prend de l'ampleur. Nous déployons plusieurs lances. Il faut aller très vite. Passer sous ses poutres. Nos bouteilles d'oxygène entravent nos mouvements. Je garde un œil en permanence sur les hommes. L'un d'eux tape son casque contre une cloche. Le feu nous lèche. S'il progresse encore, nous ne pourrons pas faire demi-tour. Il nous aura pris au piège. Ça gronde, ça ronfle. Je suis heureux de n'avoir avec moi que des pompiers parfaitement entraînés. La fumée nous aveugle. Nous communiquons par signes comme des plongeurs sous-marins. Mes gars savent exactement ce qu'ils ont à faire. Je suis fier de leur assurance au combat. Nous savons les risques. Le danger. La mission. Nous devons réussir. »

Le lieutenant Alexis est engagé dans le beffroi nord avec le sergent Pierre et les pompiers de Port-Royal sous les ordres du capitaine Pierre. C'est une coïncidence mais les deux officiers – Alexis a 28 ans, Pierre deux de plus – sont plus que des camarades. Depuis qu'ils ont tous les deux été affectés à la caserne de Port-Royal, ils ont beaucoup sympathisé. « Nos relations amicales ne rentrent pas en ligne de compte car ce soir, Pierre est le chef. Il est capitaine et chef de secteur, je suis donc sous ses ordres. Il m'a désigné pour combattre le feu dans la tour nord. À plusieurs reprises, je lui demande des lances supplémentaires pour être plus efficace. Mais il n'en a pas. En monter davantage prendrait trop de temps. En clair, je dois me débrouiller avec les moyens qu'il a mis à ma disposition pour repousser le feu qui mange le beffroi nord. Je me préoccupe de la sécurité de mes gars et j'ai demandé aux deux hommes qui attaquent d'être en permanence épaulés par le second binôme. Nous fonctionnons avec le système D. Nos tuyaux sont trop courts : j'utilise une échelle abandonnée par terre qui nous permet de nous rapprocher un peu des flammes. À la radio, je signale qu'une des poutres soutenant une cloche risque de lâcher. Je décide de monter par un petit escalier pour trouver un nouveau point d'attaque. Alors que je m'engage, les marches craquent : je tombe. Il y a cinq mètres de vide au-

dessous de moi : je ne tiens que grâce à mon appareil respiratoire qui est coincé dans les lattes du plancher carbonisé. »

Alexis vient d'échapper au pire. Grâce à l'entraînement quotidien, il parvient à se hisser et à glisser jusqu'à une poutre intacte. Son premier réflexe est de chercher ses hommes qu'il a perdus du regard quelques instants. Ceux-ci ont continué à arroser les poutres du beffroi. Et c'est efficace. Le foyer se réduit. Ils ont réussi. Alexis peut passer un message à la radio pour annoncer que le feu ne progresse plus dans la tour nord.

« Je ne fais pas dans le triomphalisme. Je sais qu'il y a quelques minutes, j'étais dans une situation de "risque critique", comme nous disons dans notre jargon, et que la Brigade aurait pu perdre un homme. C'est curieux mais à cet instant précis, je me souviens de ma première mission, en immersion à Créteil, dans un véhicule de service à victime. Le matin, nous avions aidé une femme à accoucher chez elle. Le même soir, nous avons été appelés pour décrocher d'un arbre une femme qui s'était pendue dans son jardin. Il y avait son mari, sa fille.

La vie, la mort, le feu… Alors que ces images se bousculent, je regarde mes hommes se désengager, victorieux, alors que tout semblait perdu il y a dix minutes. Je sais pourquoi je suis là. La Brigade a sauvé Notre-Dame ! »

22h15, sur le parvis, dans le camion de commandement.

Dans le camion qui lui sert de QG, le général Gontier reprend confiance pour la première fois de la soirée : « Je sens que nous avons eu raison d'envoyer les hommes. Cela fait trente minutes qu'ils sont là-haut et l'attaque est efficace. Notre stratégie est payante. Le feu ne progresse plus. Des pompiers luttent à l'intérieur des beffrois. À la radio, j'entends les messages d'ambiance. Je sais que mes pompiers passent par des chatières de 60 centimètres de large, que la fumée leur brûle les yeux mais je le vois : les lueurs que l'on distinguait dans les beffrois disparaissent peu à peu comme la flamme d'une bougie qui vacille. Pour la première fois, nous sommes en train de repousser l'ennemi. La toiture est définitivement perdue mais nous sommes en train de sauver ces deux tours. Notre-Dame peut encore s'effondrer. Mais le feu ne nous écrase plus. Nous le dominons. Nous sommes au maximum de notre potentiel. Nous avons enfin repris le

contrôle de la situation. Dans quelques minutes, je passerai le message : “Feu circonscrit.” Puis, si les choses se déroulent bien, “maître du feu”. Mais la bataille sera encore longue. »

22h47. Message du général Gontier à l’état-major de la BSPP :

« MAÎTRE DU FEU

15 LANCES GRANDE PUISSANCE,

6 LANCES-CANONS

ET 1 LANCE-CANON MOUSSE EN MANŒUVRE

BILAN PROVISOIRE :

UN SAPEUR POMPIER DE PARIS ET DEUX POLICIERS URGENCES RELATIVES

MANŒUVRE D’ÉCLAIRAGE DU SITE »

23 heures, sur le parvis.

Le lieutenant Alexis descend enfin des beffrois avec ses hommes. Ils sont fourbus et viennent d’être relevés. Après avoir éteint le feu dans la tour nord, ils ont commencé à « dégarnir » les poutres, les frotter et les gratter avec des hachettes et des outils qui ressemblent à des binettes de jardinage pour s’assurer que le feu ne couvait plus. Ils ont découpé des plaques de plomb qui bloquaient l’accès au matériel. Ils ont rangé leurs tuyaux.

Sur le parvis, ils croisent leurs camarades de Port-Royal, leur caserne. Ces derniers ont été appelés avec un VSAV, véhicule de secours à victime. « On est bien contents de vous voir entier, mon Lieutenant. On nous a fait venir en renfort au cas où la cathédrale s’écroulerait pour aller chercher les pompiers qui seraient dessous. On ne savait pas que c’était pour vous et que vous étiez là-haut avec les copains. »

23 heures, dans le camion de commandement.

Le lieutenant-colonel Thomas s’énerve un peu. Le système de communication de la Brigade vient de tomber en rade. « Je ne comprends pas. Nous sommes au cœur de Paris. Ce soir, c’est la capitale du monde. Internet fonctionne sur nos téléphones personnels et notre réseau exclusif de communication a sauté. Or, même si nous avons la main sur le feu, il faut gérer des centaines d’informations, organiser les relèves. » En quelques minutes, les deux techniciens de la Brigade parviennent à faire à nouveau fonctionner les communications.

23h15, sur le parvis, dans le camion de commandement « miroir ».

Emmanuel Macron demande au général Gallet s’il peut approcher de la cathédrale. Le général est un peu gêné. Depuis que les feux dans les beffrois ont été réduits à néant, les risques d’effondrement ont diminué. Mais ils n’ont pas disparu. Des pierres peuvent tomber. Mais le général comprend qu’on ne dit pas non au président de la République. Il ne s’agit pas de faire le touriste. Emmanuel Macron veut rendre un hommage à cette cathédrale. Il veut sans doute la remercier d’avoir tenu bon. Voir aussi les hommes qui l’ont sauvée toute la nuit.

Le général entraîne les officiels à sa suite. Emmanuel Macron et sa femme se tiennent par la main. Suivent le Premier ministre et plusieurs ministres. « C’est un étonnant cortège. C’est un peu comme si nous allions tous ensemble reconnaître le corps d’une victime à la morgue. Sous l’orgue, des dizaines de petites bougies continuent à briller. Elles n’ont pas été soufflées par nos lances. Malgré le spectacle désolant qu’offre la nef, le recteur, cet homme qui toute la soirée semblait dévasté, affiche un immense sourire : “C’est un miracle ! C’est un miracle !”

Chacun commence à comprendre que oui, la cathédrale est blessée. Mais qu’elle est debout. Au fond de la nef, près de l’autel, une croix immense brille. Elle offre sa lueur mystérieuse à ses invités. Les rosaces brillent. Le président de la République s’arrête auprès de chaque pompier qu’il croise sur son chemin. Il remercie chacun, par une tape amicale sur l’épaule. Et d’un regard. Franc. Sincère. Qui ne dit qu’un mot : merci.

Je commence à laisser mes sentiments me saisir. C’est un mélange de tristesse – Notre-Dame est dans un sale état – et de fierté – nous l’avons

sauvée, nous avons rempli la mission. »

Le général Gallet laisse les officiels quitter le parvis et entame un tour de feu. Il veut se rendre compte par lui-même de la suite de l'intervention. C'est souvent dans ces moments, lorsque l'euphorie gagne les hommes, que les imprudences se multiplient. « C'est très curieux : j'ai participé au sauvetage de dizaines de bâtiments. Mais c'est la première fois que je ressens cela : j'ai presque le sentiment que Notre-Dame est vivante. Je regarde une nouvelle fois les petites bougies qui ne se sont pas éteintes. Je suis vidé. Je suis fier de mes hommes. Nous vivons ensemble une étonnante aventure. J'ai connu Marc quand il était militaire du rang. Dupré La Tour quand il était jeune capitaine. Ronan et Franck, rue de Trévise. Nous avons pleuré ensemble la mort de nos hommes il y a quelques semaines mais ce soir, nous sourions. Ces morts sont avec nous. Leur sacrifice prend tout son sens. Nous ne pouvions pas les trahir en restant les bras croisés. Ils nous obligent, chaque jour, à chaque nouvelle mission.

Dans la nef, je suis attiré par un gros livre posé sur un chevalet. Des brandons tombent tout autour et je me dis que je ne peux pas le laisser là. Je l'emporte avec moi. Quelques minutes après, le secteur dans lequel il se trouvait est recouvert de pierres qui tombent de la nef. Je croiserai plus tard monseigneur Aupetit, l'archevêque de Paris à qui je tends le livre. Il l'ouvre à une page précise et me dit : "Mon Général, c'est un lectionnaire, je vous l'offre. La page que je vous ai sélectionnée est la prière du jour. Ce soir, je crois bien que celle-ci a été exaucée…" »

0h27. Message du général Gontier à l'état-major de la BSPP :

« LES SONDAGES DES STRUCTURES ET ÉTUDES DES ARCS-BOUTANTS

SONT TERMINÉS

LE RISQUE D'EFFONDREMENT PERSISTE

BILAN PROVISOIRE INCHANGÉ

LES OPÉRATIONS D'EXTINCTION SE POURSUIVENT SUR 3 FOYERS

PRINCIPAUX AVEC LE SOUCI DE LA SÉCURITÉ DES PERSONNELS »

Sur le parvis, camion de commandement.

Gabriel Plus souffle enfin. Toute la soirée, ce lieutenant-colonel a géré les demandes de centaines de journalistes du monde entier. Cet officier de presse est le seul pompier auprès duquel les médias ont pu obtenir quelques informations sur l'incendie de Notre-Dame. À plusieurs reprises pendant la soirée, il a désamorcé des polémiques sur les réseaux sociaux. Sur Twitter, certains internautes ont expliqué que l'homme qui portait une chasuble au début de l'intervention était un Gilet jaune, et que le manifestant avait mis le feu à la cathédrale. Gabriel Plus a étudié la photo. Puis il est allé expliqué aux journalistes massés derrière des barrières de sécurité que la personne en gilet fluorescent était en réalité le général Gontier qui effectuait un tour de feu.

Plus tard, plusieurs médias ont relayé une information « exclusive » : « Un mégot est à l'origine de l'incendie. » Gabriel Plus a précisé que l'information était fausse et qu'à ce stade, personne ne savait ce qui avait déclenché le feu. « Les médias officiels nous font confiance. Si la Brigade donne une information, celle-ci est jugée crédible dans les rédactions. Mais il faut surveiller ce qui se dit ici ou là pour que les fantasmes ne viennent pas polluer l'intervention. » Le lieutenant-colonel Plus sait de quoi il parle. En 2015, il était l'officier de com' lors des attentats du Bataclan. Il a passé sa soirée à donner aux médias des « éléments de langage ». « Je comprends la logique des journalistes sur de tels événements : ils veulent informer le public. Mais notre travail c'est de les aider. En ne diffusant que des faits et des infos fiables et recoupées. »

Parfois, il faut aussi s'imposer. Il n'est pas rare que les communicants de certains ministres souhaitent mettre en avant l'action de leur grand homme. Mais sur un drame, un incendie ou une tragédie, les journalistes veulent d'abord savoir les moyens mis en place par la Brigade. À Notre-Dame, Gabriel Plus a donc expliqué aux journalistes comment s'organisait une intervention de cette ampleur.

Ce soir, alors qu'il effectue un petit tour d'horizon aux alentours de la cathédrale, il pense à sa journée du lendemain. Des centaines de journaux français ou étrangers vont le solliciter, le harceler. Il faudra organiser et donner des informations précises à tous les journalistes. Les Français veulent savoir. Le reste du monde aussi.

Dans sa tête, et en cheminant aux abords de cette cathédrale blessée mais meurtrie, l'ancien parachutiste prépare le papier qu'il devra écrire lorsqu'il rentrera au petit jour à l'état-major. Il doit faire un topo à destination des 8 500 pompiers pour leur raconter l'intervention qui accompagnera le message que le général Gallet veut transmettre à ses hommes.

Par l'intermédiaire de plusieurs journalistes qui ont mené l'enquête, Gabriel Plus apprend aussi une nouvelle qu'il s'empresse de communiquer au général Gallet. Celui-ci était inquiet au début de l'intervention : le feu était déjà parti depuis longtemps quand la Brigade a commencé l'intervention. Ce n'est pas de son fait. Aucun appel n'a été passé avant 18h51.

1 heure du matin, mardi 16 avril,
sur le parvis de Notre-Dame.

L'aumônier de la BSPP s'apprête à rentrer à la caserne de la porte de Champerret où il vit. Aucun blessé. Aucun mort. Il est heureux. Il tourne une fois de plus le regard vers la cathédrale. « Si Notre-Dame est debout, c'est grâce au général Gallet et à la Brigade et bien sûr à Jésus-Christ que je salue lui aussi d'une prière. Mais je dis surtout un "Je vous salue Marie" pour remercier la Vierge d'avoir épargné la vie des pompiers.

En regagnant ma voiture garée vers le Louvre, je longe la Seine. Mille pensées se mêlent. Je songe au pompier qui, au péril de sa vie, a sauvé le Saint-Suaire lors de l'incendie de la cathédrale de Turin en 1997. Je fais aussi un salut à l'aumônier des pompiers de New York, le père Mychal Judge, lors de l'attentat contre le World Trade Center. C'est le premier mort du 11 Septembre parmi les sauveteurs. Il était sur l'intervention avec ses camarades quand une crise cardiaque l'a foudroyé. Les pompiers qui allaient mourir un peu plus tard dans l'effondrement de la tour ont eu le temps de l'installer dans une petite pièce en sous-sol. Quelques jours plus

tard, lors des déblaiements, il a été retrouvé allongé, couvert de poussière grise, comme s'il était en train de prier pour les victimes. Ce soir, je suis sûr que lui aussi a veillé sur nous. »

Le lieutenant-colonel Ronan veut rester serein. Le feu est maîtrisé. Mais le triomphalisme n'est jamais bon. Il est même dangereux. « Le feu diminue d'intensité, nous le maîtrisons, mais il n'est pas éteint. Les drones de la Préfecture qui filment la cathédrale à 300 mètres du sol nous offrent la vision dantesque d'une croix en flamme. Nous devons continuer à tabasser le feu avant de passer à "feu éteint". Les moyens, secteur Seine, sont disproportionnés par rapport aux autres, il faut les réduire, trop de lances sont inutiles et on nous annonce que l'eau, en gorgeant le sol, pourrait déstabiliser l'édifice et provoquer sa chute. Des lances sont coupées. Il faut aussi couper une conduite CPCU (chauffage urbain) rue du Cloître. L'effet de l'eau sur ces canalisations chauffées à la vapeur d'eau pourrait provoquer une explosion. En 2000, nous avons ainsi perdu un homme, le caporal Baudry. »

À cet instant, Ronan repense à un voyage d'étudiants à Londres, lorsqu'il était tout jeune. « Nous logions dans le quartier de Knightsbridge et nous avions nos quartiers dans un pub traditionnel où les soirées se prolongeaient en conversations interminables. Un soir, j'ai rencontré un jeune Français au regard intelligent et à l'esprit pétillant. C'était un compagnon du devoir qui venait parfaire son anglais en Angleterre et qui avait travaillé sur le chantier de Notre-Dame. C'était pour lui le moment ultime de sa formation et il m'a longuement décrit ses nuits dans la cathédrale et surtout cette image de l'aube ou plutôt des aubes multiples se levant sur Paris depuis les tours de Notre-Dame. Il y avait beaucoup d'émotion dans ce récit et j'ai retenu qu'il contemplait avec une joie presque mystique cet événement pourtant normal et régulier. Comme si la combinaison du cycle solaire et de Notre-Dame, du soleil ou des nuages avec des pierres transfigurées par la main de l'homme, le transfigurait lui-même. »

Ce soir, Ronan pense aussi à Jonathan Lassus-David, ce soldat du feu qu'il aurait aimé avoir avec lui à Notre-Dame. Comme s'il lui dédiait l'action de la Brigade ainsi qu'aux deux autres pompiers disparus rue de Trévise trois semaines plus tôt, il lui parle en cheminant aux abords de la cathédrale : « Tu étais un soldat, tu avais un tempérament de guerrier, tu

aurais suivi Bonaparte au bout du monde, en Égypte, à Austerlitz ou à la Moskowa. Jonathan, tu as rejoint le bivouac de l'Empereur. Le petit caporal n'a certainement pas manqué de te pincer l'oreille et de te serrer dans ses bras. Je t'imagine maintenant à la lueur des torches, auprès d'un feu, au milieu de tous ces soldats morts au feu, morts pour la France, autour d'une conversation interminable et passionnée avec ton Empereur et tous tes camarades. Cette image de bivouac me console infiniment. »

1h40 du matin, rue du Cloître-Notre-Dame.

Avec ses camarades, ceux du PS 221, Marie-Ange longe la cathédrale. Ils traînent un peu, profitant d'une étrange griserie. D'un geste, d'un sourire, ils encouragent les sapeurs des autres casernes mobilisées. Leurs tenues de feu souillées imposent le respect. Après avoir échappé aux flammes, les pompiers du Quartier latin n'ont pas envie de décrocher et de rentrer à la caserne. Comme après chaque incendie, l'engin sentira le fennec, comme disent les pompiers entre eux lorsqu'ils reviennent du feu. Il faudra tout ranger, recharger les bouteilles de gaz, nettoyer les tenues de feu. Remplacer les tuyaux abandonnés là-haut dans cet escalier si étroit, refaire un inventaire complet. Il faut que le camion soit prêt pour l'inspection. Elle aura quand même lieu, c'est la règle : peu importe l'incendie de Notre-Dame, la vie de la Brigade continue. Le PS 221 doit être prêt à repartir demain à la première heure. En rentrant rue du Cloître-Notre-Dame, ils ouvriront une bière, une seule, pour se donner du courage. Cette fois, personne ne dira rien quand Vincent mettra sa musique un peu fort. Marie-Ange sait déjà qu'elle ne dormira pas cette nuit. Mais elle est fière. La cathédrale est sauvée.

Les jeunes pompiers croisent le général Gontier. Il effectue un énième tour de feu. Maintenant que la Brigade est venue à bout des flammes, il reste mille choses à faire. L'officier est serein, presque jovial. Le général félicite Marie-Ange, Myriam, Alexandre, Vincent, Florian et le chef Jérémy. Scène peu ordinaire. Il leur raconte ce qu'il a mis en place tout au long de la soirée. Ce n'est pas tous les jours qu'un général plaisante avec un première classe, une nouvelle recrue, un jeune caporal. Mais ce soir, le grade des uns et des autres collé sur la tenue de feu n'a plus d'importance. Le général et

les fantassins du feu sont des frères d’armes. L’officier est fier de ses gars. Et eux de l’avoir pour chef.

2h01 du matin,
centre de commandement des opérations de secours.

À la radio, le général Gontier annonce : « Feu éteint. » Même si deux petits brasiers, difficiles d’accès, continuent à prospérer, ils ne sont pas menaçants. Ce sont des foyers résiduels. Ils sont sous contrôle, sous surveillance. En déployant des moyens modérés, ils seront bientôt réduits à néant en quelques minutes.

2h01. Message du général Gontier à l’état-major de la BSPP :

« FEU ÉTEINT

2 FOYERS RÉSIDUELS PERSISTENT SUR LA PARTIE SUPÉRIEURE DE LA CHARPENTE DE LA NEF ET SERONT RÉDUITS AU FUR ET À MESURE DE LA SURVEILLANCE

RÉARTICULATION DU DISPOSITIF HYDRAULIQUE TERMINÉE

1 LANCE GRANDE PUISSANCE, 4 LANCES-CANONS SUR BEA, 3 LANCES EN MANŒUVRE PAR INTERMITTENCE

DISPOSITIF DE SURVEILLANCE MIS EN PLACE

LA SURVEILLANCE DES FAÇADES AU MOYEN DES TÉLÉMÈTRES

LASER EST MAINTENUE

1 POINT DE REGROUPEMENT DES VICTIMES EST MAINTENU HÔTEL-DIEU PARVIS NOTRE-DAME

PROTECTION ET ÉVACUATION DES ŒUVRES TERMINÉES ET LAISSÉES SOUS LA RESPONSABILITÉ DU MINISTÈRE DE LA CULTURE

ET DE L’ÉTABLISSEMENT »

Dans le square Jean-XXIII, dans l’Algeco,
près du presbytère.

Le sergent-chef Rémi est heureux. Cela fait des mois qu'il travaille sur le plan de sauvegarde des œuvres avec les officiers de la 2e compagnie. Depuis trois ans qu'il fréquente les trésors de la cathédrale et les recense avec l'aide des ecclésiastiques et des conservateurs du ministère de la Culture, il aime se transformer en bossu de Notre-Dame devant ses trois enfants (3, 8 et 10 ans).

Toute la soirée, celui qui connaît tous les secrets de la cathédrale a conseillé le général Gontier, près du camion de commandement. Il est entré dans la cathédrale, a donné des coups de main. Maintenant que l'incendie est maîtrisé, le sous-officier peut effectuer une ronde pour vérifier que les œuvres sont bien à l'abri.

Coupelles en or, statuettes, gravures… Il passe une tête dans l'Algeco. Tout est là. Il découvre avec satisfaction la couronne d'épines, la relique la plus précieuse de Notre-Dame, que le capitaine Franck est allé chercher. La tunique de Saint Louis est intacte elle aussi. Pour avoir longuement écouté les ecclésiastiques, Rémi connaît ce vêtement simple que revêtit, en signe de modestie et de dépouillement, le roi de France Louis IX en 1239 lors de la cérémonie d'accueil de la sainte couronne. Les pompiers ont aussi sauvé le morceau de la Croix et le clou de la Passion. Un expert du ministère de la Culture qui a été autorisé à s'approcher remercie l'adjudant.

Dans la cathédrale, sous des bâches, l'adjudant-chef identifie une quinzaine de tableaux : *Saint Pierre guérissant les malades de son ombre*, *La Conversion de saint Paul* de Laurent de La Hyre. La *Visitation* de Jean Jouvenet ainsi que les deux tableaux de Charles Le Brun ont été emmaillotés. Les imposants Mays, ces tableaux gigantesques offerts en l'honneur de la Vierge par la corporation des Orfèvres tout au long du XVIIe siècle, sont à l'abri. Demain, ils partiront au Louvre où ils seront nettoyés par des restaurateurs spécialisés. Ils devront sécher car l'humidité peut les abîmer. Mais aucun n'a souffert de la fumée et des flammes. Un peu plus loin, il sourit à la statue de la *Vierge à l'Enfant*. Avec son regard si bienveillant, si doux, elle semble veiller sur les pompiers. Elle n'est pas seule à avoir assuré cette mission : il y a trente-sept représentations de la Vierge dans la cathédrale, dont la statue monumentale du sculpteur Nicolas Coustou, une Vierge éplorée recueillant sur ses genoux le corps du Christ descendu de la croix, commandée par Louis XIV et réalisée à la fin de son règne. Elle non plus n'a pas souffert.

Rémi jette un œil sur l’orgue du XVe siècle. Trop dangereux d’aller voir si ses cinq claviers et ses 8 000 tuyaux façonnés au XVIIIe siècle sont intacts. Pendant son inspection, Rémi se concentre sur les nombreux vitraux, dont les trois célèbres rosaces du XIIIe siècle qui représentent les fleurs du paradis (la rose sud, la rose nord et la rose ouest). Il est presque incrédule en découvrant intactes les rosaces mesurant jusqu’à treize mètres de diamètre qui représentent la Vierge et le Christ, entourés de médaillons figurant prophètes, saints, anges et rois.

2h30 du matin,
centre de commandement des opérations de secours.

Le général Gontier entreprend lui aussi un ultime tour de feu. « Cette fois, je n'ai plus peur pour la vie de mes hommes. Je sais que la cathédrale tiendra. Elle nous a fait une peur inouïe mais elle est debout. En cherchant bien, je suis sûr que demain nous découvrirons que nous avons fait quelques erreurs de jugement. Aucune intervention n'est parfaite. C'était un feu compliqué mais nous étions au rendez-vous. Pour la première fois de la soirée, l'émotion me gagne. Je ressens le besoin d'envoyer un sms à ma famille. Trois mots tout simples : "Notre-Dame est sauvée."

Je pense à une chanson de Colette Renard, que je chantais à mes deux filles lorsqu'elles étaient petites : elle évoque le "kilomètre zéro" de Notre-Dame, l'amour, Paris, la vie. Avec ma femme, nous les avons traînées dans tous les musées et tous les monuments de Paris en leur disant : "Les filles, vous êtes nées ici, c'est une chance. Profitez-en !" Notre-Dame était une de nos promenades favorites. Elle fait partie de la famille.

Intérieurement, je me dis que j'ai eu de la chance : je vais pouvoir peindre sa façade. Mes hommes ne le savent pas, c'est mon jardin secret. Je suis un peintre du dimanche. En permission, je prends mes pinceaux et je reproduis des tableaux de grands peintres. Des églises, des façades d'immeubles… Je n'ai pas les moyens d'avoir des Van Gogh à la maison. Mais je m'y suis mis : j'ai peint 80 toiles. Depuis longtemps, j'ai en projet de reproduire le *Notre-Dame* d'Utrillo. Ce sera pour ma prochaine perm'. »

Sur le parvis.

Le général Gallet croise un couple de civils. Il s'agace. « Que faites-vous là ? C'est dangereux. » L'homme explique qu'il est député. Il a réussi à passer le barrage grâce à sa carte coupe-file de parlementaire. Le général Gallet reconnaît le député et sa compagne : ce sont deux des leaders de la France insoumise. « Nous voulions nous recueillir. Mais nous ne voulons surtout pas vous gêner. » Gallet sourit et s'éloigne. Ce soir, décidément, il aura tout vu. « Je commence à comprendre qu'il s'est passé quelque

chose ici. Depuis des mois, nous sentons les tensions de la France. Tous les samedis, nous sommes sur le pont pour les manifestations des Gilets jaunes. Nous avons éteint des feux de voitures, des incendies et été insultés par les casseurs qui se cachaient parmi les manifestants. Nous avons parfois reçu des pierres. En tant que citoyen et sans juger du bien-fondé ou non des revendications de ces manifestants, ces violences m'inquiétaient. Plusieurs fois ces dernières semaines, je me suis dit que la France allait vraiment mal pour qu'on en arrive là. Mais ce soir, devant Notre-Dame, mes idées sont balayées. Nous, pompiers, nous nous engageons pour quelque chose qui nous dépasse. Et quelles que soient leurs convictions politiques ou religieuses, les Français se sont retrouvés ce soir. Tous ensemble. »

Gallet pense à son père, sous-officier pendant la guerre d'Indochine, prisonnier des camps vietminh pendant deux ans, une détention d'où les deux tiers de ses camarades ne sont jamais rentrés. Il pense à sa mère, dont la famille, coincée entre la Pologne et l'Ukraine, a été balayée par le rouleau compresseur nazi puis soviétique pendant la Seconde Guerre mondiale. Il pense aussi à quelques missions qu'il a effectuées sur des terres lointaines au nom du drapeau tricolore. Il aime tant les contradictions et la grandeur de ce pays. La nuit de Notre-Dame, le général Gallet sait déjà qu'il la gardera dans son cœur.

Avant de passer le commandement des opérations de secours au lieutenant-colonel Ronan, le général Gontier retrouve le général Gallet. Les deux hommes s'assoient sur un petit banc. Ils regardent leurs hommes, leurs camions et cette cathédrale qu'ils ont sauvée.

Gontier : « On l'a fait… »

Gallet : « On était au rendez-vous. »

Gontier : « Sans casse. »

Gallet : « Sans casse, oui… »

Puis, le silence.

3 heures du matin, caserne Blanche.

Depuis le milieu de la soirée, le sapeur Emmanuel est gêné par un caillou dans sa chaussure. Il n'a évidemment pas eu le temps de l'enlever pendant l'intervention. De retour à la caserne, lorsqu'il retire enfin sa botte, il découvre un clou. Un clou de la longueur d'un doigt, planté dans une poutre par un de ces bâtisseurs du Moyen Âge. Ce soir, il lui a porté chance. Emmanuel le range avec ses objets personnels les plus précieux.

3h15 sur le parvis, camion de commandement.

Petit à petit, le général Gontier passe le relais aux conservateurs, aux architectes, aux ingénieurs. « Cela fait six heures que nous sommes les uns avec les autres. Nous nous connaissons comme si nous avions toujours travaillé ensemble. Nous parlons en confiance, chacun fait ce qu'il a à faire, personne ne se met en avant. Personne ne joue des coudes. Tout le monde a de la retenue. Sur d'autres événements, il peut y avoir des tiraillements, des querelles entre les pompiers et les policiers, les architectes et les ingénieurs, etc. Mais à Notre-Dame, rien. Nous sommes tous conscients que nous travaillons pour sauver quelque chose qui nous dépasse. Qui nous oblige.

Je multiplie les débriefs avec mes hommes. Rappeler que l'entraînement, ce n'est pas simplement pour faire les beaux sur la plage. C'est être prêt. Demain, nous ne sauverons pas Notre-Dame. Mais il faudra être prêts. Les Français nous attendent, chaque jour. Pour des petits bobos ou pour sauver ce qu'ils ont de plus précieux. Et nous devons être là. Nos valeurs ont de l'avenir. Notre histoire a de l'avenir. »

3h15, sur la place du Châtelet.

La mission du capitaine Jean-Baptiste est terminée. Il faut rentrer à la caserne Sévigné. Il aurait bien marché un peu pour se changer les idées, respirer un peu d'air frais, le centre de secours n'est qu'à quelques centaines de mètres de Notre-Dame. « En rallumant mon portable, je me rends compte que le monde entier nous a regardés, que Donald Trump s'en est mêlé et que ce bâtiment était pour tous un symbole, quelque chose de grand et de mystérieux, un message, un espoir. Je me dis que je peux être fier de

mes gars. Ils ont réussi quelque chose de formidable. Ils sont montés sur ce beffroi qui pouvait s'effondrer à tout moment. Ils ont accompli leur mission. »

En cherchant sa voiture qu'il a garée le long des quais de Seine au début de la soirée, il est applaudi par les passants. Il est gêné : « Nous ne sommes pas habitués à ces félicitations et je ne sais pas où me mettre. Nous ne sommes pas des héros. Ce soir, mes hommes se sont engagés comme s'il s'agissait de sauver des vies. Ils ont pris les mêmes risques que pour sortir un enfant d'un quatrième étage en flammes mais je suis vraiment gêné par cet hommage. Des héros, des vrais, j'en connais. Ce sont ces pompiers qui vont chercher une femme et son enfant dans un appartement en feu. Ce sont ces gars de 20 ans qui vont, dix fois dans la nuit, ramasser un SDF et le conduire au chaud ou consoler une grand-mère angoissée parce qu'elle est seule depuis trois jours. Nous sommes là pour ça. Les héros, ce sont ceux des nôtres qui ne sont jamais revenus d'intervention. À Notre-Dame, nous avons rempli une mission, une belle mission. La cathédrale est blessée. Mais elle est debout. La vieille dame a perdu son chapeau mais nous l'avons aidée à garder son sourire. Nous ne sommes pas des héros. »

4 heures du matin,
dans un appartement de l'immeuble moderne du boulevard Masséna qu'occupe la BSPP dans le XIII^{e} arrondissement.

Le capitaine Marc est rentré chez lui, sa famille est endormie. Il ne fait pas de bruit. Il n'a pas deux heures devant lui pour se reposer. Le feu est éteint mais il y aura mille choses à faire à Notre-Dame ainsi que dans les autres secteurs couverts par la compagnie. « J'ai perdu la notion du temps et je me concentre sur mes bottes. Comme après chaque intervention, je les nettoie et je les frotte. J'en ai fait une sorte de cérémonial. En les brossant, je me rappelle ce qu'elles et moi nous avons déjà traversé. C'est avec elles que j'ai foulé la moquette dans les locaux de *Charlie Hebdo* le 7 janvier. Je les avais aussi aux pieds la nuit du 13 novembre, dans la salle de concert du Bataclan. C'est avec elles que je suis resté de longues heures rue de Trévise et que j'ai cherché un camarade enseveli sous les décombres après l'explosion. Ces bottes m'emmènent à chaque fois au bout de la mission et

de mon engagement, je les bichonne. Demain, je ne sais pas où elles m’emmèneront mais je suis prêt. »

9h34. Message du lieutenant-colonel Ronan à l’état-major de la BSPP :

« LE DISPOSITIF HYDRAULIQUE EST MAINTENU

LES LANCES SONT EN ATTENTE

RECONNAISSANCES ET ÉVALUATION DE LA STRUCTURE PAR LES ARCHITECTES ET LES CHARPENTIERS DE LA VILLE DE PARIS ET PAR LE MINISTÈRE DE LA CULTURE EN COURS

LE TÉLÉMÈTRE LASER A DÉTECTÉ UNE LÉGÈRE OSCILLATION D’ENVIRON 10 MM SUR LE PIGNON DU TRANSEPT NORD

LA SURVEILLANCE SE POURSUIT AFIN DE LOCALISER D’ÉVENTUELS POINTS CHAUDS »

17 heures, rue du Cloître-Notre-Dame.

En déblayant un tas de gravats sur une des coursives de la cathédrale, un pompier passe un drôle de message dans la radio : il a trouvé un coq. Un gallinacé couvert de poussière. L’animal en cuivre était au sommet de la flèche. Lorsque celle-ci s’est effondrée, le volatile s’est détaché et a atterri sur l’un des petits passages qui permettent de circuler en hauteur le long de la cathédrale. Le coq, tout cabossé, en a pris pour son grade. Mais les trois reliques installées par les ecclésiastiques dans son ventre n’ont pas bougé. Sourires des pompiers. Sourires des architectes.

Jeudi 18 avril, 10 heures, palais de l’Élysée.

Le général Gallet a rassemblé près de deux cents hommes dans la rue du Faubourg-Saint-Honoré. Le président de la République a tenu à recevoir ceux qui ont sauvé Notre-Dame. Les huissiers et les gendarmes sont inquiets : le général Gallet ne veut pas entendre parler de contrôle d’identité individuel. Il entre avec ses hommes dans la cour du palais présidentiel

comme sur les Champs-Élysées pour le défilé du 14 Juillet, en rang par six et au pas cadencé sur le gravier. Les huissiers s'écartent devant les héros.

Quelques caméras de télévision filment leur arrivée à l'Élysée. Le soir, Marie-Ange, l'un des premiers pompiers à avoir affronté le feu en haut du transept nord, recevra un coup de téléphone de son père. « Tu marchais au pas, mais ce n'était pas tout à fait ça… » Sans que celui-ci ait besoin d'en dire plus, le sapeur Marie-Ange a compris que son père était si fier de sa fille qu'il ne savait pas trop quoi dire, sauf la taquiner. Un frisson l'a parcourue un instant. Elle a souri.

Jeudi 18 avril, 11 heures,
Préfecture de police de Paris.

Pour répondre à l'inquiétude du public et aux rumeurs circulant sur les réseaux sociaux prétendant que de nombreuses œuvres d'art ont été détruites par le feu, d'autres volées, les conservateurs de Notre-Dame et les responsables du ministère de la Culture délivrent depuis la Préfecture de police de Paris située sur l'île de la Cité un bilan des opérations de sauvegarde du patrimoine durant l'intervention. Il n'y a pas d'ambiguïté : les trésors de Notre-Dame sont tous à l'abri. Pas un ne manque à l'appel. Ils sont au Louvre ou à l'Hôtel de Ville. Certains objets de culte ont été transférés vers les églises voisines. Les tapis de Viollet-le-Duc, légèrement souillés par la suie, les fumées et l'eau, ont été confiés au Mobilier national pour restauration. La Pietà du sculpteur Nicolas Coustou est protégée par une bâche. Les hommes de la Brigade n'ont pas seulement éteint un feu. En quelques heures, les pompiers ont sauvé 1 300 œuvres en les évacuant ou en les abritant sous des bâches. Du jamais vu.

Jeudi 18 avril, 22 heures, aéroport JFK, New York.

L'adjudant-chef Jérôme ne porte pas son uniforme de pompier. Il est en civil. Une fois sa mission à Notre-Dame achevée, ses chefs l'ont autorisé à prendre les congés qu'il avait posés il y a plusieurs semaines. Dans le hall de l'aéroport new-yorkais où son avion vient de se poser, il s'approche d'un kiosque. Le *New York Times*, *Time Magazine*, *USA Today*… Tous les

journaux font leur une sur ces héros qui ont sauvé l'âme de Paris et sans doute davantage. Les passagers qui tirent leurs valises dans les allées de JFK sont encore bouleversés par les images des flammes qui attaquaient mille ans d'histoire. Ils ne peuvent imaginer qu'ils croisent le premier pompier appelé sur les lieux. Son sac de voyage sur l'épaule, Jérôme sourit intérieurement. La cathédrale est sauvée. Ses hommes sont tous rentrés à la caserne. C'est un beau voyage qui s'annonce. Après tout, tant pis pour son tendon d'Achille. Ce fameux footing dans Central Park, il va le faire. Ça fera des souvenirs à raconter à ses trois enfants.

Jeudi 18 avril, 22 heures, parvis de Notre-Dame.

Le lieutenant-colonel Ronan regarde sa Garmin, la montre ultra-sophistiquée que les militaires et les aventuriers au long cours affectionnent particulièrement car elle comporte un petit ordinateur intégré les renseignant sur la topographie d'un lieu et leurs performances physiques pendant l'effort. Sa montre indique que depuis le 15 avril à 19 heures, il a effectué plus de 40 kilomètres. Elle précise aussi qu'en quatre jours, il n'a dormi qu'une quinzaine d'heures. Demain matin, l'intervention sera officiellement clôturée. « Les foyers sont éteints, le pignon nord est consolidé, les œuvres évacuées et la cathédrale sécurisée. Je sais que l'aventure s'achève. C'est à ce moment que j'aperçois une grue récupérer l'ange du Jugement dernier qui surplombait le pignon central entre les beffrois, fendu en deux par le feu. Protégé par une gaine de plastique, il descend doucement comme les anges dans mes rêves d'enfant et se suspend un moment au-dessus du parvis. La nuit est déjà tombée et les projecteurs me permettent de distinguer son regard tendre, bienveillant, protecteur. Je suis ému. Nous avons frôlé et côtoyé cet ange pendant ces jours et ces nuits, c'était un peu notre compagnon au milieu de ces chimères. Le voir mutilé mais entier et vivant me prend aux tripes. Mes yeux se noient de larmes irrépressibles. Ça fait quatre jours et trois nuits que je suis physiquement, intellectuellement et psychologiquement tendu. J'ai l'impression de sortir d'un marathon physique et intellectuel. Ça lâche, je ne peux plus tout contenir. Je pars en direction de la rue du Cloître pour m'isoler et me lâcher. Je pleure. Je suis épuisé. Mais si fier. »

10h59, vendredi 26 avril. Message du général Gontier à l’état-major de la BSPP :

« CATHÉDRALE NOTRE-DAME DE PARIS RUE DU CLOÎTRE-NOTRE-DAME 75004 4ÈME ARRONDISSEMENT

RONDE AU FEU EFFECTUÉE

AUCUNE TRACE DE FEU NE SUBSISTE

OPÉRATIONS POUR LES SECOURS DE LA BRIGADE TERMINÉES »

14 octobre 2019, palais de l’Élysée.

Pas un jour sans une pensée pour le courage de ces héros anonymes. Six mois après la nuit de Notre-Dame, Emmanuel Macron songe souvent aux flammes qui ont enserré la cathédrale pendant plusieurs heures, aux hommes qui l’ont sauvée et à leur devise « Sauver ou périr ».

Cette nuit-là, alors qu’ils luttaient contre le feu, les hommes de la Brigade ont raconté le don de soi aux Français et au reste du monde. Et notre époque avait besoin de l’entendre.

Dans son bureau, entre un coup de téléphone à Donald Trump et un arbitrage sur une réforme importante, le président de la République se souvient de ces heures où la cathédrale a failli disparaître.

Ce soir-là, il venait d’enregistrer une déclaration pour clore la séquence des Gilets jaunes. Ses conseillers l’ont prévenu un peu avant 20 heures du drame qui se jouait sur l’île de la Cité. Très vite, il décide d’annuler la diffusion de son message et de se rendre sur place.

« Lorsque j’arrive, la flèche est déjà tombée. Je sens l’émotion, celle de l’archevêque de Paris, du recteur de la cathédrale, des ministres, de la maire de Paris. Je mesure la douleur des catholiques, surtout en cette semaine sainte, celle des Parisiens, des Français, des Européens. La tristesse de millions de gens dans le monde. Mais l’attitude du général Gallet et de ses hommes tranche. Ils sont dans l’action. Calmes, déterminés, concentrés, coordonnés.

Gallet m’explique qu’il lui faut quarante-cinq minutes pour établir son dispositif. C’est la part du feu. Elle est nécessaire pour sauver efficacement la cathédrale et les œuvres qu’elle contient. Il faut du sang-froid, de l’expérience et une expertise irréprochable pour accepter de ne pas se précipiter en désordre dans la bataille contre le feu. Avec plusieurs croquis en main, Gallet me détaille les moyens que ses hommes et lui ont déployés. Il me montre les plans que ses hommes, à l’heure du numérique, ont tracés à la main parce qu’ils connaissent intimement les lieux, le nombre de marches dans les beffrois, l’emplacement des colonnes sèches le long des murs.

Après ces explications, je m’isole car le président de la République ne doit pas détourner l’attention de ceux qui ont une mission. Il faut laisser la Brigade mener les opérations. De mon côté, je dois prendre du recul par rapport à cette situation inédite. Je ne dois pas être saisi par la tragédie qui se déroule sous nos yeux.

Il m’est arrivé de suivre minute par minute certaines opérations militaires. Mais cette nuit-là, je suis sur le champ de bataille lui-même. Pendant que les pompiers avancent et luttent contre le feu, je dois créer les conditions de la confiance, ne pas être prisonnier de l’émotion.

Peu après, Gallet revient avec des éléments nouveaux. Nous nous isolons un court instant. Il me présente clairement les choses. Si on laisse le feu poursuivre sa funeste entreprise, la nef centrale s’effondrera, tout comme les beffrois. La cathédrale ne sera plus. Gallet veut envoyer une vingtaine d’hommes sur les coursives. Le scénario est transparent : en cas d’effondrement, ces hommes seront ensevelis ainsi, sans doute, que beaucoup de leurs quatre cents camarades engagés autour de l’édifice. Nous avons quelques échanges techniques. Je sens chez lui une volonté inébranlable de l’emporter. C’est un remarquable militaire : je lui fais confiance. C’est absolument nécessaire pour avoir le sentiment de prendre la “bonne décision”. Nous évaluons ensemble le risque de manière extrêmement consciente.

À ce moment, je sais que le général Gallet attend de moi la validation de son dispositif. Cette décision, cette prise de risque, je sais que je dois, seul, les porter. Lors de cette nuit de Notre-Dame, il y a une urgence. Je connais l’exceptionnelle valeur de la Brigade mais je sais que tout peut basculer en

quelques minutes. Prendre des risques fait partie de la responsabilité du chef de l'État.

Je pense aux hommes. Même si l'opération est une réussite, il est possible que nous en perdions quelques-uns. Je sais que la Brigade a perdu quatre pompiers en douze mois. Je n'ai pas oublié l'explosion de la rue de Trévise quelques semaines plus tôt.

Je lui dis : "Allez-y."

Ce soir, je suis effectivement sur le champ de bataille. Mais la proximité ne change rien. Quand trois semaines après l'incendie de Notre-Dame, Cédric de Pierrepont et Alain Bertoncello, deux de nos soldats, tombent lors d'une opération pour sauver des otages dans le Sahel à laquelle j'ai donné mon feu vert, ils sont à un mètre de moi. C'est ma responsabilité. À la seconde où ils tombent, je suis avec eux, peu importe la distance.

Plus tard, lorsque l'on sent que c'est presque gagné, je tiens à féliciter ceux qui ont sauvé Notre-Dame. Je suis fier de ces visages fatigués qui sortent de la cathédrale. La France est fière de ses très jeunes militaires, des gamins presque. Ils ne triomphent pas. Ils ne se rendent pas compte de ce qu'ils ont offert à leur pays. À cet instant, je suis ému par leur humilité, leur noblesse.

Ils incarnent la solidité du pays. Ils sont l'expression de ce que notre pays peut produire de meilleur. Ils sont de toutes confessions, de tous milieux. Ils sont blacks, beurs ou provinciaux. Et ils ont sauvé Notre-Dame.

Je vois une petite colonne sortir par les portes de Notre-Dame et je veux aller voir. Je sens un peu de flottement. Bien sûr, il y a les fissures, la cathédrale tremble, les flammes sont encore là. Mais c'est une évidence : "Avançons !" Nous marchons sur les tuyaux, nous traversons des flaques immenses.

À l'intérieur, c'est une vision incroyable. La chaleur et l'odeur, âcre, nous enveloppent. Les fumées. Le plomb en fusion. On distingue le visage de la Vierge. Une croix brille tout au fond de la cathédrale. Il y a ce silence. Personne n'ose rien dire.

Je félicite ces jeunes gens. Je suis impressionné par leur acte d'héroïsme pur. Leur solidité. Je me rends compte que d'anciens pompiers à la retraite ou d'autres en permission ont donné ce soir-là un coup de main à leurs

camarades. C’est grâce à cette cohésion, à cet héroïsme collectif, qu’ils ont sauvé Notre-Dame.

Ces soldats du feu sont préparés à se battre, ils ont confiance dans leurs chefs. La noblesse de leur engagement, leur courage, leur sens du sacrifice ne s’apprennent pas à l’école. Ce sont pourtant les plus belles valeurs républicaines. Et nous avons tous beaucoup à apprendre d’eux car il n’y a pas de nation solide sans cette capacité à s’engager.

L’archevêque de Paris, le général Gallet et moi-même décidons alors de nous exprimer devant quelques caméras. J’explique aux Français que nous réparerons les blessures de la cathédrale en cinq ans. Ce n’est pas une posture. Je ne regrette pas d’avoir donné cette direction. Car la volonté de reconstruire la cathédrale, c’est une façon d’honorer le courage de ceux qui l’ont sauvée en prenant tous les risques. Si nous écoutions les esprits chagrins, rien ne serait jamais possible. C’est mon rôle de chef de l’État de dire à une vieille dame qu’elle pourra bientôt à nouveau se rendre à Notre-Dame ou à de jeunes parents qu’ils pourront y emmener leur enfant. Être à la tête d’un État, c’est réagir. C’est montrer qu’une nation peut faire des choses incroyables, avec une énergie décuplée, même lorsque les éléments se déchaînent contre ce qu’elle possède de plus précieux. Il fallait prendre cette décision.

Ceux qui devinent une intention politique derrière la décision de reconstruire rapidement ce qui a été endommagé se trompent. Une fois que la nation a digéré ses émotions, les querelles se raniment, c’est le jeu. Mais on ne joue pas avec Notre-Dame. »

Cette nuit du 15 avril 2019 et dans les quelques jours qui ont suivi, 650 pompiers – officiers, sous-officiers et sapeurs – ont participé au sauvetage de Notre-Dame.

Table

Couverture

Page de titre

15 avril 2019, 7h45, Centre de secours Poissy, rue du Cardinal-Lemoine, Ve arrondissement de Paris.

11 heures, état-major de la Brigade, porte de Champerret, XVIIe arrondissement de Paris.

13h45, Centre de secours Poissy, rue du Cardinal-Lemoine, Ve arrondissement de Paris.

15 heures, état-major du deuxième groupement, boulevard Masséna, XIIIe arrondissement de Paris.

18h46, état-major de la Brigade, porte de Champerret, XVIIe arrondissement de Paris.

18h51, Centre de secours Poissy, rue du Cardinal-Lemoine, Ve arrondissement de Paris.

18h56, quais de Seine, à l'intérieur du PS 221.

18h57, état-major de la Brigade, porte de Champerret, XVIIe arrondissement de Paris.

18h58, sur le périphérique parisien.

18h59, sur le parvis de Notre-Dame.

18h59, quais de Seine, véhicule de commandement de la 2e compagnie d'incendie.

18h59, rue du Cloître-Notre-Dame.

18h59, dans l'escalier du transept nord.

19 heures, dans l'escalier du transept nord.

19 heures, près de l'Arc de triomphe, dans la voiture du général Gallet.

19 heures, sur la petite terrasse, en haut du transept nord.

19h10, sur le parvis.

19h12, sur la coursive du transept nord.

19h20, sur le parvis.

19h27, sur la coursive, en haut du transept nord.

19h28, dans le camion du COS, le centre des opérations de secours, sur le parvis de Notre-Dame.

19h30, sur le parvis.

19h31, parvis de Notre-Dame, dans le camion du commandant des opérations de secours.

19h32, un peu à l'écart du camion du COS, face à la cathédrale.

Notre-Dame, Paris, France.

19h33, square Jean-XXIII, entre la cathédrale et la Seine.

19h34, Préfecture de police de Paris, salle des 167 policiers morts pour la Libération de Paris.

19h35, sur le parvis.

19h40, sur le parvis, devant la porte centrale de la cathédrale.

Rue de Lutèce, entre l'Hôtel-Dieu et l'entrée de la Préfecture de police.

19h55, sur les coursives, en haut du transept nord.

19h56, à l'intérieur de la cathédrale sur le côté gauche, sous l'orgue, derrière une colonne.

19h57, dans la rue du Cloître-Notre-Dame, à la base du transept nord.

Sur la petite terrasse qui donne sur la toiture et l'échafaudage, en haut du transept nord.

Sur le seuil de la cathédrale.

Derrière une colonne, à l'intérieur de la cathédrale.

20h03, sur le seuil de la cathédrale, devant le porche.

À l'intérieur du camion de commandement.

Dans l'escalier en colimaçon, au sommet du transept nord.

20h05, dans le camion du poste de commandement.

20h06, sur le seuil de la cathédrale.

20h10, à 60 mètres de hauteur, sur les coursives qui relient les deux beffrois.

20h15, poste de commandement, parvis de Notre-Dame.

Square Jean-XXIII, secteur sud de la cathédrale, près de la sacristie.

À proximité du poste de commandement.

Près du presbytère.

À l'intérieur de la cathédrale, dans les chapelles et les alvéoles qui bordent le déambulatoire.

Entre le presbytère et l'entrée latérale, sur la face sud de la cathédrale.

20h45, dans la salle des 167 policiers morts pour la Libération de Paris, Préfecture de police de Paris.

20h45, autour des bancs de pierre sur le parvis.

20h45, sur la Seine le long de l'île de la Cité, côté rive gauche.

20h45, le long de la façade sud de la cathédrale.

21 heures, à l'entrée de la cathédrale.

21h05, camion de commandement, parvis de Notre-Dame.

21h10, beffroi sud, sur les coursives.

Caserne Blanche, IXe arrondissement de Paris.

Dans le camion de la caserne Blanche.

Poste de commandement de l'intervention, sur le parvis de Notre-Dame.

21h10, sur le parvis, poste de commandement de l'intervention.

21h20, sur le parvis, au centre de commandement de l'intervention.

21h22, sur le parvis, un peu à l'écart du centre de commandement.

21h23, sur le parvis, derrière le camion de commandement, à l'écart de la « ruche » des officiers et sous-officiers.

21h27, sur le parvis, un peu à l'écart du camion de commandement.

21h30, sur le parvis, autour du camion de commandement.

21h32, sur les coursives qui séparent les deux beffrois, à 70 mètres de haut.

21h38, Préfecture de police, salle des 167 policiers morts pour la Libération de Paris.

Sur le parvis, près du camion installé pour que les civils puissent suivre l'intervention sans troubler les opérationnels.

Dans l'escalier du beffroi sud qui mène aux coursives.

En hauteur, dans les coursives, entre les deux beffrois.

Sur une des coursives, entre les beffrois.

Sur une des coursives.

Sur une des coursives, entre les deux beffrois.

Sur le seuil de l'Hôtel-Dieu.

Poste de commandement, parvis de Notre-Dame.

Sur la coursive entre les deux beffrois.

Sur la coursive, entre les deux beffrois.

Sur l'une des coursives, entre les deux beffrois.

22h15, sur le parvis, dans le camion de commandement.

23 heures, sur le parvis.

23 heures, dans le camion de commandement.

23h15, sur le parvis, dans le camion de commandement « miroir ».

Sur le parvis, camion de commandement.

1 heure du matin, mardi 16 avril, sur le parvis de Notre-Dame.

1h40 du matin, rue du Cloître-Notre-Dame.

2h01 du matin, centre de commandement des opérations de secours.

Dans le square Jean-XXIII, dans l'Algeco, près du presbytère.

2h30 du matin, centre de commandement des opérations de secours.

Sur le parvis.

3 heures du matin, caserne Blanche.

3h15 sur le parvis, camion de commandement.

3h15, sur la place du Châtelet.

4 heures du matin, dans un appartement de l'immeuble moderne
du boulevard Masséna qu'occupe la BSPP dans le XIIIe arrondissement.

17 heures, rue du Cloître-Notre-Dame.

Jeudi 18 avril, 10 heures, palais de l'Élysée.

Jeudi 18 avril, 11 heures, Préfecture de police de Paris.

Jeudi 18 avril, 22 heures, aéroport JFK, New York.

Jeudi 18 avril, 22 heures, parvis de Notre-Dame.

14 octobre 2019, palais de l'Élysée.

Page de copyright

Photos de couverture :
En haut : Éric Bouvet / GammaRapho
En bas : Jean-Lionel Dias / Pink / Saif images

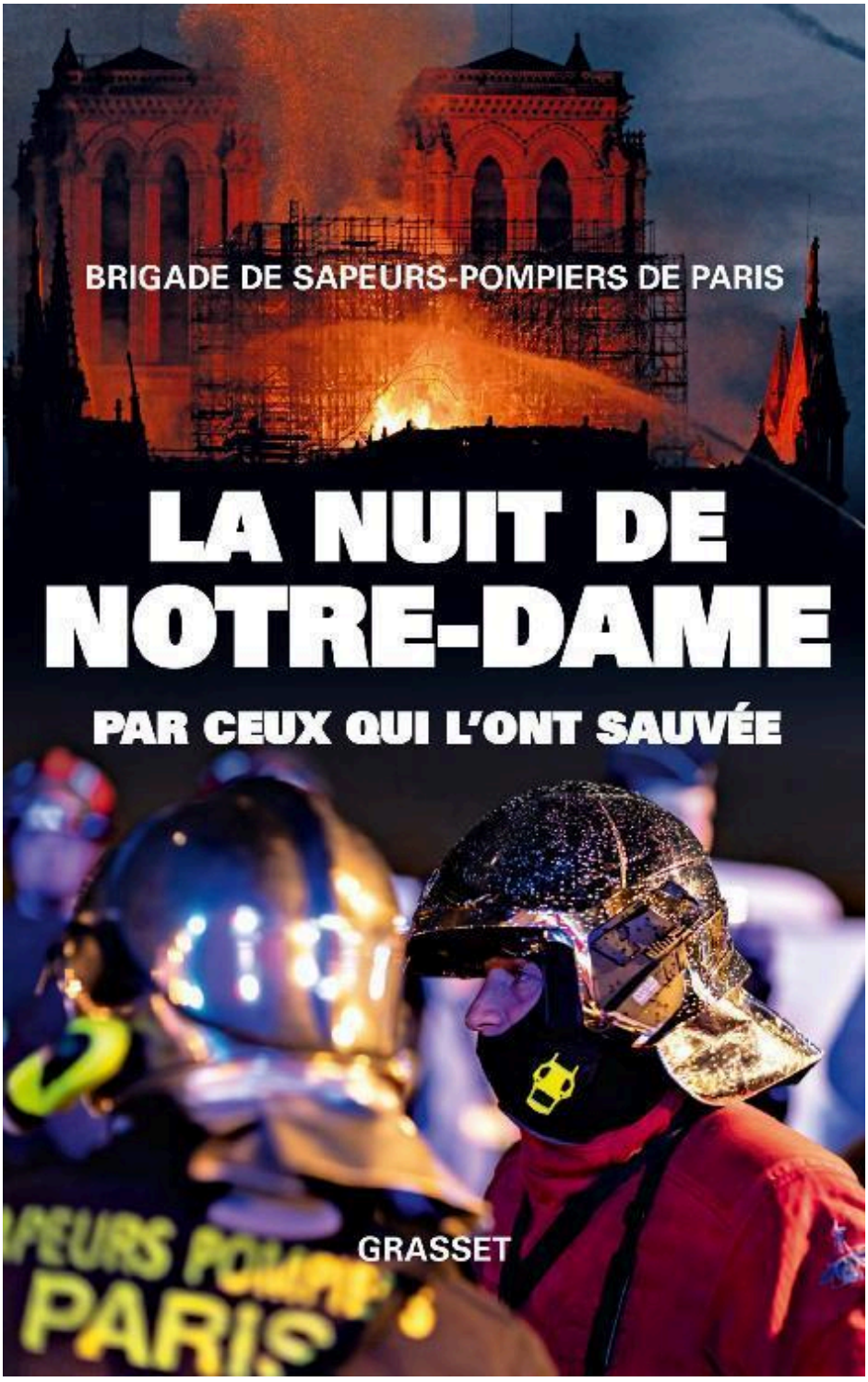
Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays.

© *Éditions Grasset & Fasquelle, 2019.*

ISBN : 978-2-246-82276-9

Notes

*1. VEDI : vedette d’intervention rapide de la BSPP.


BRIGADE DE SAPEURS-POMPIERS DE PARIS
LA NUIT DE NOTRE-DAME
PAR CEUX QUI L'ONT SAUVÉE
GRASSET

This file was downloaded from Z-Library project

Your gateway to knowledge and culture. Accessible for everyone.

z-library.sk z-lib.gs z-lib.fm go-to-library.sk

Official Telegram channel

Z-Access

https://wikipedia.org/wiki/Z-Library